Camilo Castelo Branco

LE BOURREAU DE VICTOR HUGO JOSÉ ALVES

Os cantaré un estraño cuento
que no le avreis oydo tal en toda vuestra vida.
M. CERVANTES - *Novellas*[1]

I

LA GANTIÈRE DE LA RUE NOVA DA PALMA

Il y a ici quelque chose... une fleur... cherchez !
SAINTE-BEUVE - *Portraits de femmes*[2]

AUTOUR D'UNE TABLE du *Café Martinho*, il y avait à Lisbonne, en 1857, cinq ou six particuliers saturés de politique. Il y avait moi, aussi, qui entamais le processus de saturation — un terme emprunté à la chimie pour bien représenter l'idée d'un corps imbibé de cet enthousiasme civique qui sauve les nations... dans les estaminets.

Ce soir-là, mes interlocuteurs étaient tous plus ou moins républicains. Il y en avait un qui disait croire en la métempsycose, parce qu'il se sentait, dans son ventre, les tripes de Robespierre, un autre qui fignolait musicalement de corrosives périodes, nous révélait avec une modestie allant de pair avec son talent, qu'il sentait tonner dans son crâne le cerveau de Mirabeau — ces éclairs, si c'en étaient, restaient tout à fait intérieurs ; le feu, qui étincelait sur son front, ne risquait de se communiquer à un magasin de sulfure de carbone.

Les autres, je ne me souviens pas ce qu'ils recelaient en eux.

En ce qui me concerne, recensant une longue file de défunts historiques, j'ai conçu le soupçon qu'en moi s'étaient déposés deux fragments produits par la transmigration de Falstaff, d'un côté, et de Sancho, de l'autre : je me sentais on ne peut plus gauche auprès de ces personnes travaillées par les âmes fort cruelles de ces voyageurs qui revenaient au port.

---

[1] « Je vous raconterai un conte comme vous n'en avez jamais entendu de toute votre vie. »
[2] La citation est en français, comme la précédente en castillan.

Gérard de Nerval supposait que, vue son admirable intuition sur les choses de l'Inde, Méry devait être le résultat de la métempsycose d'un *mouni* de l'Indoustan qui se retrouve dans la peau d'un Marseillais ; si je puis me permettre cette ambitieuse comparaison, vu le flegme plein de bon sens avec lequel j'assistais aux projets régicides de ces chevaliers errants, force m'est de présumer qu'il y a en moi un je ne sais quoi du page de ce triste chevalier, avant qu'il n'ait la tête troublée par les flatteries des insulaires qui le réduisent à moins que rien.

Il y en avait un qui flanquait des coups de poing au marbre des tables, en protestant que les trônes seraient ébranlés quand la lave chauffée à blanc au sein de la Liberté, fondrait sur eux, balayant les monarques, et faisant déferler, avec ce nouveau baptême du feu, de nouveaux évangiles.

Je fus saisi d'une grande terreur. J'ai dévisagé ces exterminateurs, et j'ai mentalement pronostiqué qu'ils mourraient sur l'échafaud pour le repos du genre humain, et particulièrement celui des possesseurs d’obligations et autres fonds.

Il importe à présent de savoir qu'au jour d'aujourd'hui ces régicides vampirisent les veines vidées de leur sang de notre pays, qu'ils foulent les moquettes de la Cour, et fument, dans les appartements des conseillers municipaux des cigares d'une magnificence royale, avec lesquels ils évaporent les tripes de Robespierre, l'encéphale de Mirabeau et tout le poison excessif qui leur pétrolisait les entrailles, mis à part leur estomac, qui est encore aussi corrosif qu'il l'a toujours été.

Pour en revenir aux sujets traités dans ce cercle de troglodytes, dont les visages prenaient à la lueur du punch de terrifiques teintes bleues, l'un d'entre eux disait qu'en des siècles de bonnes mœurs et de foi vivante, les monarques lusitaniens procréaient des fils illégitimes.

Cette nouvelle me donna des frissons.

Pour confirmer cette thèse, un particulier présenta, faisant preuve d'une prodigieuse mémoire, la liste des fils bâtards de chaque souverain, et pas seulement ceux qui sont mentionnés par les chroniqueurs, il y en avait d'autres clairement dénoncés par la tradition, et qu'avaient dissimulés des historiens par respect pour leurs insignes familles.

Cela m'a donné l'occasion de faire observer que, bien que se traînant une réputation de libertin fort porté sur les jupons, Dom Miguel de Bragança n'avait pas laissé de fils illégitime que l'on connût, ou que l'on pût même suspecter : j'en déduisais que la calomnie exagérait ses vices, ne voulant pas seulement imputer à la dégradation de notre culture et aux méchants compagnons de sa jeunesse les aspects désastreux de son règne.

Le dénonciateur des progénitures royales rétorqua aussitôt que Dom Miguel pouvait être moins fécond que ses aïeux, sans être plus chaste que Dom Diniz ; il ajouta qu'il tenait pour certaine l'existence d'enfants du

prince proscrit, et m'excusait mon ignorance, vu que j'étais un provincial et ne connaissais pas les tuberculeuses entrailles de la Cour.

Stimulé par ces dires orientaux et thérapeutiques, j'ai demandé que l'on me citât des enfants notoires de Dom Miguel Maria do Patrocinio.

Sommé de répondre, l'individu me donna le nom de cinq ou six personnes des deux sexes. J'en connaissais quelques-unes de vue, et d'autres par les noms héraldiques de leurs progéniteurs légaux.

La liste bouclée, l'un des assistants ajouta :

– Il t'en manque une.

– Qui ça ? fit l'autre.

– La gantière de la rue Nova da Palma.

– C'est vrai... la gantière, le rejeton le plus sympathique, le plus adorable, le plus fleuri d'un tronc rongé et vermoulu. Je vous montrerai la gantière, cette douce créature qui me fait penser au papillon irisé sorti d'un cocon de marais. Vous voulez bien ?

– Je meurs de curiosité, répondis-je.

– Demain.

Mon ponctuel ami m'amena, le lendemain, rue Nova da Palma, et nous entrâmes dans une petite boutique de gants et de lingerie.

Derrière le comptoir une dame assise faisait de la couture, elle était vêtue simplement, elle était assez belle pour combler les désirs de la fantaisie la plus débridée. Elle faisait vingt ans au plus. Mais on m'avait prévenu qu'elle ne pouvait en compter moins de vingt-sept. Si ce n'avait pas été le cas, vu son âge apparent, j'aurais réfuté l'origine qu'on lui attribuait, si l'on avait tenu à ce qu'elle fût née durant le règne de Dom Miguel.

José Parada la salua gravement en l'appelant Dona Maria José. Elle accueillit cette courtoisie, comme quelque chose qui lui était dû, et répondit à mon salut, après qu'on m'eut présenté comme un homme de lettres... majuscules, minuscules, cursives, bâtardes, etc. — des lettres qui faute d'être d'un bon rapport, détruiraient la réputation d'un agent de change, et entraîneraient la faillite de deux banques.

J'ai tout de suite compris que cette gente gantière s'y entendait plus ou moins en romans, au sourire bienveillant avec lequel elle a accueilli ma présentation ; j'ai également observé au passage, qu'elle ne présentait pas d'évidentes ressemblances avec ses aïeux — mais cette absence de ressemblance n'avait aucune incidence sur la majesté de ses origines.

Je n'ai pourtant pas vraiment douté que Dona Maria José fût issue d'une royale lignée comme on l'affirmait. Il m'a plutôt semblé que son port hautain sans aucun orgueil, et un certain naturel qui n'avait rien de commun, sans la moindre trace d'artifice, trahissaient une dame de noble condition.

– Vous avez là une fille de sa majesté Dom Miguel de Bragança, dit mon ami avec un sérieux aussi grave que civil, que je n'attendais vraiment pas

d'un républicain si acharné ; il ajouta aussitôt, en suivant de façon plus cohérente ses principes : – Ce n'est que dans cette honorable position que je respecte les descendants des rois. C'est dans le sublime abaissement du travail que les personnes destinées par leur naissance à l'oisiveté des princes qui dévore les nations se régénèrent à mes yeux par une laborieuse humanité, et ramenés par la main du Christ à la simple égalité à laquelle il a appelé tous les fils de Dieu. Devant cette ouvrière, je ressens le respectueux enthousiasme que ressentiraient des êtres abjects en la voyant effleurer de sa cape de princesse les sols moelleux d'Ajuda.

Dona Maria baissa légèrement la tête, après avoir jeté un coup d'œil d'une suave majesté sur le visage de son admirateur. Et moi qui, en entrant, n'étais pas disposé à essuyer un colloque aussi solennel, je me suis senti pénétré sans le vouloir d'une certaine forme de gravité, de retenue, comme s'il y avait là une princesse de la liste civile, un rejeton naturel de la lignée de Charlotte de Bourbon, et de Marie de Savoie.

Comme je suis d'un naturel assez monarchique, et que j'ai été nourri au bon lait du vieil amour que les Portugais ressentent pour leurs rois, je me suis senti fort embarrassé en me voyant face à face avec une dame si éminente !

Avec autant d'égards et de courtoisie que j'ai pu, j'ai bafouillé quelques mots pour lui exprimer mon respectueux vasselage. Et, sans perdre sa fierté palatiale, elle a proféré ces mots :

– Je me contente d'être respectée comme les femmes qui vivent décemment. J'ai parfois été la cible de moqueries parce que je suis la fille d'un prince infortuné ; mais je n'ai jamais été brocardée par quelqu'un qui pût me reprocher la moindre action dans ma vie. Ma naissance ne doit pas affaiblir mes mérites à cause de la résignation avec laquelle je me soumets à la modestie de ma condition.

Sur quoi elle se leva pour vendre un devant de chemise à une femme qui l'appelait "Dona Mariquinhas".

Un jeune homme est entré peu après dans la boutique, on ne peut mieux mis, dégageant une forte fragrance de cosmétiques, toute sa personne faisait penser à une jolie cassolette exhalant les parfums de la jeunesse. Mon ami lui serra la main, en l'appelant Raul Baldaque, et me donna un coup de coude. Je n'ai pas compris les intentions spirituelles du coude de José Parada.

Le muguet me considéra du haut de son importance, en relevant le côté droit de son visage pour coller à l'œil correspondant un monocle. Avec ce regard imposant, ce particulier semblait vouloir m'annoncer qu'il était le fils unique du fameux capitaliste, le comte de Baldaque, arrivé d'Amé–rique six ans avant.

Nous sommes sortis de cet établissement sans avoir dépensé autre chose que l'or pur de nos paroles. J'ai éprouvé encore le désir d'acheter deux chemises et une paire de gants vert-gai ; mais je me suis senti gêné

à l'idée d'entamer une transaction avec une si noble personne, je redoutais de m'écarter du langage des palais et du ton de la Cour dans l'usage duquel je n'ai pas été parfaitement gourd.

José Parada m'a ensuite m'a ensuite raconté que Dona Maria José de Portugal, la gantière, avait été demandée en mariage par des hommes qui n'étaient pas seulement bien nantis, mais des aristocrates de race chevaleresque et industrielle, et même — ce qui est le plus important — par des gens de lettres.

– N'en doutez pas, poursuivit-il, en attribuant mon air méfiant à l'incrédulité avec laquelle j'écoute en général les histoires où il est question de désintéressement, quand ils sont d'or les crochets par lesquels l'âme d'un homme prétend s'agrafer à l'âme d'une femme, n'en doutez pas insista-t-il. Je ne fais pas de romans, je n'invente pas de prodiges. Je nie l'existence de la vertu tant que je ne puis la toucher en secouant la poussière des préjugés, mais si j'arrive à être convaincu, le doute systématique n'a plus assez de prise sur moi pour que, pour l'amour de ma secte, j'hésite à croire qu'il y ait des princesses qui ne se prélassent pas sur des coussins de satin, des princesses qui ne disputent pas aux nations pauvres la paillasse des déshérités, pour qui dormir est la consolation de la faim.

Cette phraséologie fait bien entendre que mon interlocuteur ne lâchait pas la plus simple réponse sans y passer, en guise d'éponge, les préliminaires d'un discours séditieux.

Je n'ai pas cherché à savoir qui étaient les riches et nobles prétendants de Dona Maria José de Portugal ; mais pour ce qui est de ses soupirants lettrés, j'ai désiré, par affection pour ma catégorie, reconnaître ceux de mes collègues qui nourrissaient l'ambition de s'attacher par des liens aussi étroits à la maison régnante. Mon ami satisfit ma curiosité en me nommant un poète qui s'accompagnait au piano, un prosateur de calendrier, un rédacteur du *Jardin des Dames*, un faiseur de charades historiques pour les almanachs de Castilho. Dona Maria José avait refusé la main de ces littérateurs pauvres comme elle avait déjà refusé le pied de quelques capitalistes.

José Parada ajouta :

– S'il y a un homme qui meurt d'amour pour elle, c'est ce Raul qui est resté là-bas, dans la boutique. Vous avez là un garçon qui va hériter de mille deux cents contos. Il est bien fait de sa personne, vous ne trouvez pas ? Il donne des dîners et prête de l'argent aux convives insolvables qui le portent aux nues quand ils ne le traînent pas dans la boue. Les femmes qui l'aiment sont aussi nombreuses que les abeilles autour d'une alvéole contenant l'essence de toutes les fleurs de mille deux cents contos. Que voulez-vous savoir de plus ? Vous voulez un miracle en plein dix-neuvième siècle ? La gantière repousse avec une aristocratique délicatesse, elle écoute avec un dédain suprême l'apothéose des millions

du comte de Baldaque. N'est-ce point là, en ces temps d'infâme positivisme, un cas stupéfiant ?

Et il conclut emphatiquement :

– Quand les filles de marquis comptant dix-huit aïeux titrés ne perdent pas leurs privilèges en confondant dans les veines de leurs enfants leur sang ostrogoth avec la fange de nantis échappés du cruzeiro[1], n'est-il pas effarant que la fille obscure d'un prince, pauvre et exposée aux railleries, refuse d'abâtardir sa lignée royale, en s'adjugeant à l'or d'un plébéien ? Je dois vous répéter que je méprise les préjugés liés aux distinctions, bien que je descende d'honorables aïeux qui ont servi leur patrie ; si, au demeurant les nobles instincts hissent l'esprit au-dessus des idées abjectes de cette troupe de fricoteurs, je m'incline alors, pénétré d'une religieuse révérence, et je comprends que la noblesse des caractères n'est pas une obsolète fantasmagorie ; ce sera plutôt une divine folie, si d'un côté brille la radieuse pauvreté avec son auréole d'humble travail, et que rutile, de l'autre, la splendide fascination des millions.

– *Pff*, me dis-je, ou se dirent plus exactement en moi mon morceau de Falstaff à celui de Sancho.

Selon la dernière couche de glossologues, ce *pff* veut dire : "Tu me la bailles belle."

II

PROFIL DE VICTOR HUGO JOSÉ ALVES

Personne de servile condition et de race servile.[2]
AMYOT - *Alcibiade* - Vers. de Plutarque

Tout ce que cet homme a débité me semble juste.

Je n'arrivais pas à m'ôter la gantière de la tête.

Le lendemain je me rendis à sa boutique, bien décidé à châtier suffisamment mon style, pour ne pas me montrer trop gauche en achetant six cols, et pour éviter que Dona Maria José de Portugal fût gênée de me les vendre. On voit bien là, baignant dans leur pleine lumière, l'innocence de mes intentions.

C'est dans ce but purement mercantile que je suis entré ; mais, après l'avoir saluée, je n'ai pu rabaisser mon langage au niveau d'un client désireux d'acheter des cols.

Ça n'a pas été possible. Un homme capable de composer un quintil est incapable de marchander avec des dames des gilets de flanelle. Ce à quoi il pense, mis en présence de la fille d'un prince, si elle est jolie, si les

[1] Ancien équivalent brésilien du cruzado. (NdT)
[2] En français dans le teste (NdT)

amours volettent autour de son front royal, c'est à la mandore des provençaux, c'est à Macias amoureux[1], aux chants soupirés en jouant de la mandoline, c'est à la barbacane du château, ou à ce qui se passe un peu plus à l'intérieur, si possible.

C'est ainsi qu'ont procédé, quand ils étaient ménestrels ou citharistes, nos aïeux, avec les filles et les dames d'honneur des rois, mises à part les Portugaises, hormis les inspiratrices de Dom João Silva[2] et de Bernardim Ribeiro — les autres princesses se retrouvèrent toutes fort désavantagées par les poètes les théorbes et les cithares, bien que la musique eût toujours été appréciée de nos monarques, de Dom Pedro I qui jouait de la trompette bâtarde, à Dom João IV qui jouait de tout, composait des motets, écrivait des livres sur la musique. Et s'il ne s'adonnait pas personnellement à ce joli passe-temps, Dom João V se plaisait à entendre retentir les cent quinze battants du carillon de Mafra, qu'il a acheté pour mille trois cents contos de reis. Nous trouverons ensuite Dom João VI en train de chanter des psaumes parmi ses moines ; et, au jour d'aujourd'hui, sa majesté Dom Luiz I, une basse exceptionnelle, fait revivre les soirées mélodieuses du salon d'Ajuda, comme il y en a eu à Queluz quand, dans l'orchestre royal dirigé par David Peres, l'on voyait les blondes infantes de Bragança jouer du rebec.

Il est temps de reprendre le cours de notre histoire.

Cette dame lisait la *Nação*. Elle a posé courtoisement son journal pour me servir. Je l'ai priée de ne pas interrompre à cause de moi une lecture si lénifiante pour les douleurs de son cœur filial. Captivée par de si suaves paroles, Dona Maria José me considéra d'un air doux, et murmura :

– Vous n'imaginez pas…

– Quoi, Madame ?

– Combien de larmes j'ai versées sur ce journal, des larmes inutiles, qui feraient même sourire, d'une moqueuse pitié, les personnes heureuses…

Toutes les fibres sensibles et sonores de mon âme se délièrent dans de plaintives mélodies sur des choses que je n'ai pas notées ; mais j'en ai pénétré son âme de semblables et d'une façon tellement insinuante, que je suis parvenu à mériter sa confiance et qu'elle s'épancha en me confiant des sentiments qu'elle étouffait avec une certaine circonspection.

Mes visites se faisant journalières, cette confiance m'a rendu digne d'entendre, moyennant quelques interpolations, des révélations que je vais résumer, et que je complèterai par des éclaircissements que j'ai obtenus en faisant preuve de Dieu sait quelle perspicacité et quelle finesse.

---

[1] Tout le monde connaît les amours tragiques de Macias, le troubadour Galicien, et de Maria de Albornoz. (NdT)

[2] Voir les amours de ce fidalgo et de la fille de Sa Majesté Dom Duarte. (NdA)

Dona Maria José était née à Lisbonne en l'an 1832. Son père était Dom Miguel de Bragança, le prince régnant cette année-là. Sa mère était Dona Mariana Joaquina Franchiosi Rolim[1] de Portugal, une dame portugaise née à Lisbonne, descendant de fidalgos d'ascendance royale, issus d'une branche bâtarde, comme on le verra. Dona Maria avait vécu avec sa mère, entourée de pompes, de gouvernantes, de maîtresses et de caresses, jusqu'à l'âge de quinze ans. Au sein de ce bonheur feint, elle l'avait souvent vue baignée de larmes, qui fanaient de jour en jour son éblouissante beauté.

Elle observa que les meubles de valeur disparaissaient les uns après les autres ; que la voiture était vendue ; que les convives se faisaient de plus en plus rares à sa table ; que les hôtes se faisaient également, le soir, de plus en plus rares, et qu'à la fin, personne n'entrait dans la demeure dégradée de sa mère, hormis deux dames d'origine modeste qui ne l'ont pas abandonnée jusqu'à sa mort.

Elle se rappelait aussi que, dans les dernières années de sa vie, sa mère avait ouvert un hôtel. Et c'est dans cet état de déchéance qu'elle était morte.

Elle ne savait dire si la mort de sa mère avait été naturelle ou violente. Elle avait cependant le sentiment qu'elle s'était donné la mort en absorbant le poison contenu dans un flacon de cristal que l'on avait retrouvé vide. Cette hypothèse était confirmée par le fait que la veille du jour où elle avait rendu l'âme, sa mère lui avait remis un coffre de santal, en lui disant qu'elle ne pouvait lui léguer d'autre patrimoine ; mais que, dans ce coffre, elle trouverait des titres qui l'élèveraient au-dessus des premières dames du Portugal.

Ce coffre renfermait des lettres de Dom Miguel — des lettres qu'elle ne me montrait pas parce qu'elles contenaient des détails intimes et des secrets d'État d'une extrême conséquence.

À la mort de Dona Mariana Joaquina Franchiosi Rolim de Portugal, l'orpheline qui se trouvait alors dans toute la verdeur de ses quinze ans, s'en alla, comme vous pouvez facilement vous l'imaginer, vivre avec ces deux dames, les seules personnes qui ont assisté aux obsèques de sa mère.

Sur leurs conseils, elle écrivit à des personnalités éminentes, à des relations de sa maison, pour leur faire savoir qu'elle était orpheline. Elle racontait que chaque parole qu'elle écrivait lui coûtait une larme parce qu'elle se sentait rabaissée par cette façon mal dissimulée de quémander une aumône. Personne ne lui répondit, mis à part un agioteur de race judaïque et d'humble origine qui devait, elle ne savait comment, sa prospérité à sa mère, dont il avait été l'écuyer, le majordome, ou quelque chose de ce genre.

---

[1] Trois graphies différentes *Rolem, Rolim, Rolin* et voulues comme telles par l'auteur. (NdE)

Cet homme voulut la prendre chez lui ; mais comme elle se refusait à abandonner ces deux dames ; le généreux agioteur lui offrit une abondante mensualité, qu'elle accepta pour secourir ses amies qui ne pouvaient la nourrir et la vêtir sans se sacrifier.

À dix-huit ans, Dona Maria José avait acquis de remarquables connaissances littéraires, sans négliger d'autres talents plus domestiques et plus conformes à son sexe.

En cette année 1850, le charitable spéculateur décéda, laissant à la fille de Dona Maria de Portugal neuf contos réis en actions, et un petit immeuble rue Nova da Palma.

Après avoir longtemps hésité sur le destin qui lui convenait le mieux, elle alla s'installer dans la petite maison dont elle avait hérité, parce qu'elle aspirait plus que tout à une mélancolique solitude, au recueillement, à la lecture, au loisir de pleurer sans témoins ni grandes consolations. Les dernières scènes de la vie de sa mère, et l'indigence de son père proscrit lui procuraient des heures d'une profonde amertume. Vue sa complexion maladive, l'on pouvait craindre de la voir perdre la raison par excès de sensibilité, ou mourir prématurément.

L'on divulgua l'adresse de la fille de Dom Miguel. Bien des gens conçurent des doutes sur sa filiation. D'autres y crurent, poétisant cette affaire, en lui imprimant leur nature prosaïque et vulgaire, comme à touts les phénomènes de cette sorte. Les uns et les autres cherchèrent quand même en vain à la voir.

Au point du jour, Dona Maria José allait, les jours sanctifiés, à la messe de l'aube, et revenait à des heures où aucun homme sensé ne se lèverait de son lit pour voir Sémiramis en personne. N'entraient à la rue Nova da Palma que les deux amies de sa mère, que l'on connaissait sous le nom des Picôa, et qui passaient pour être les descendantes bâtardes des comtes de Povolide. Ce qui est sûr, c'est que ces deux sœurs, Rozenda et Euphemia, étaient nées et avaient été élevées dans la maison dite des Picôas, où leur père avait été écuyer-maréchal-ferrant, et leur mère la nourrice des petits fidalgos.

Pour réfuter les généalogistes qui en tenaient pour les écuries, Rozenda et Euphemia soutenaient — leur mère le leur avait dit, et devait être assez bien placée pour l'affirmer — que leur père n'était pas le maréchal-ferrant, mais bien un Monseigneur apparenté à cette maison. Je ne me souviens pas bien s'il s'agissait, selon elles, d'un Monseigneur de l'Église Patriarcale, ou d'un abbé des Bernardins, j'en conviens. Si dans ce livre, il arrive que la vérité soit entamée, ce sera involontairement. Quand les scrupules me démangent, je me gratte en improvisant quelque rectification. Il faut en user de la sorte, quand on écrit pour la postérité.

Ces deux dames, aussi prolifiques l'une que l'autre, se rendaient avec leurs enfants aux joues duveteuses chez Dona Maria José ; et l'une d'elles, Dona Rozenda Picôa, propriétaire d'un hôtel ruelle do Estevão

Galhardo, amenait avec elle un fils barbu qui se disait écrivain politique, et s'appelait Victor.

C'est ce particulier qui vantait dans les estaminets la beauté et les talents spirituels de la fille de Sa Majesté Dom Miguel ; et il chantait si souvent ses louanges que l'on avait plus de raisons qu'il n'en fallait de soupçonner qu'aimant Dona Maria, en tout bien tout honneur, il voulait se jucher avec l'étrier de son aïeul sur le cheval blanc du timbre ducal des armes bragantines, ou se hisser sur le *tabouret*, pour ne pas rester fiché au banc du maréchal-ferrant. Dona Rozenda, la mère de cet écrivain politique, fit entendre plusieurs fois à la princesse que ses entrailles maternelles frémissaient de joie, quand elle rêvait d'un hyménée de Victor et Maria.

Ce qui est sûr, c'est que la petite-fille des rois avait un haut-le-cœur lorsque l'indiscrète aubergiste répétait une telle injure ; mais son discernement était tel qu'elle ne poussa pas la réparation au-delà du silence.

Il convient de savoir que lorsqu'il se vit au Chiado, pour ses débuts littéraires, la république bouillonnant dans sa moelle, Victor ajouta à son nom le surnom de *Hugo*, croyant que s'appeler *Victor*, cela répondait à une prédestination qui l'avait déjà fait sortir républicain de ses fonts baptismaux, avant de s'acharner contre les monarques, en suivant les traces de la sublime guêpe qui vrombissait ses strophes démagogiques à Jersey.

Comme l'y obligeait son surnom, Victor fit des vers rouges comme le sang d'un sanglier. Ses quatrains dégageaient une forte odeur de fressure. Dans ses proses, les têtes couronnées n'étaient pas non plus traitées avec plus de charité que la syntaxe.

Entre-temps, des critiques conservateurs, vitupérant les républicaines colères de ce garçon, disaient qu'il était aussi étonnant de voir le fils d'un cordonnier à qui beaucoup de fidalgos n'avaient pas payé leurs ressemelages s'emporter contre les nobles autant que le petit-fils d'un maréchal-ferrant à qui d'autres fidalgos n'avaient pas payé leurs fers à cheval.

Ce trait imprimé dans les gazettes fit perdre la tête à l'homme de lettres qui força sa mère à déclarer dans la presse que son mari n'avait pas été cordonnier, mais bien négociant en cuirs. Personne ne dit le contraire ; soit parce que c'était vrai, soit parce que personne ne pouvait contredire les affirmations de Mme Picôa, s'agissant des marchandises de M. João José Alves, son mari. En ce qui concerne le maréchal-ferrant, elle garda un judicieux silence, par respect pour les cendres de l'abbé de l'ordre des Bernardins.

Le politique poursuivit nonobstant sur sa lancée, faisant valoir ses talents d'orateur socialiste dans les assemblées populaires jusqu'en 1854. Cette année-là, pourtant, au mois de mai, quand les arbres sont en fleurs, que les calandres grisollent, et que dans les ravins des montagnes

herbeuses l'on se met à braire les poésies lyriques de la préceptrice de Balaam, Victor Hugo José Alves se trouva envahi par l'Amour.

Il ferait beau voir qu'il n'eût pas aimé ! C'était un mai portugais, la saison du paradis terrestre, ou tout nous invite à croire que le mariage a été inventé par les sacrés collèges du printemps.

L'on remarqua alors dans le pays, et particulièrement du Chiado au Rossio, que le Hugo de la ruelle do Estevão Galhardo gazouillait des complaintes d'oiseleur que personne ne pouvait croire distillées par le crâne dont la Némésis avait tonné de stridentes odes républicaines ! Lui, Victor, qui avait dit en deux vers :

> Moi, je vais assujettir les rois à l'esprit
> Traîner ces histrions sur la scène à grands cris,
> Et…etc.

Lui, qui avait écrit cela, offrait à présent à cette *femme-reine* un pouvoir monarchique sur son âme, à l'instar de Filinto Elysio[1] qui avait offert la sienne en deux vers d'un sonnet aussi saumâtre qu'une infusion de chicorée :

> Aimable Nise, qui jusqu'à la sépulture
> Tiendras mon âme sous ton pouvoir monarchique…

(Ces vers ne pouvaient manquer d'avoir les drastiques vertus du ricin).

Le fils de Rozenda concilia quelque temps la douceur du barde énamouré avec les fumées du publiciste révolutionnaire. Mais, vers 1855, l'Histoire littéraire et politique de l'Europe le trouve en train de s'écarter notablement du sentier d'Hugo, qui devait lui tenir lieu de boussole entre le *Marrare-das-Sete Portas*[2] et le temple de la mémoire, s'il n'arrivait pas à échanger avant une niche perpétuelle au Panthéon avec un poste lui assurant un revenu régulier d'aspirant des douanes[3].

Ce génie, dont la tignasse serpentait, déroulant ses révoltes et ses corps gras, comme autant d'idées écumant à la surface de son cerveau ainsi que les mucosités verdâtres qui suintent de la gueule d'un chacal, retourna littéralement sa veste, et demanda au gouvernement s'il était décent que

---

[1] C'est le nom de plume du sieur Manuel do Nascimento (1734-1819) pour lequel l'auteur manifeste, comme on voit, une grande estime. (NdT)

[2] Restaurant fort connu où l'on servait les steaks du Marrare, dits aussi *bife do café*, que vous pouvez encore vous faire servir dans certains estaminets, si le cœur vous en dit, ou le préparer vous-même : la recette est sur la Toile. Ne pas lésiner sur le beurre et sur la crème. (NdT)

[3] Nous ne traduisons pas *raia seca* qui s'oppose à *raia humida* désignant une frontière marquée par un cours d'eau. Pour l'autre, il n'y a que des points de repère humains. (NdT)

l'on volât d'une façon abjecte son patrimoine à un fils de sa Majesté Dom João VI — à un roi vaincu, et en exil.

"Qu'avez-vous fait à la maison de l'infant, au père du proscrit, voleurs ?" hurlait Victor Hugo José Alves dans son périodique socialiste.

Et il ajoutait :

"Vous lui avez volé son trône, banni le prince spolié, comme dans un carrefour en Calabre. Ne vous suffisait-il pas d'usurper son titre ?

"Vous avez volé l'autel, en expulsant ses ministres réduits à mendier. Vous n'avez pas voulu que survécût dans votre cénobie un seul homme de bien qui témoignât de vos larcins !

"Bandits de grand chemin !

"À la barre ![1]

"Soyez traînés devant les tribunaux ! Traînés devant les tribunaux !"

En ce temps-là, la pudeur des ministres était plus historique et probable que celle de la Lucrèce du Collatin.

Le ministère public intenta l'action à laquelle on aspirait. Ainsi débuta le martyre du Victor Hugo portugais. On le condamna à vingt jours de glorieuses chaînes, et aux dépens.

C'est ce qu'il voulait.

Il voulait l'hécatombe, la gloire pour lui tout seul ; dans les sacrifices antiques, l'on disposait de cent bœufs : *hécaton*, cent ; *bous*, boeuf (une barde d'érudition, qui ne ferme les portes de l'académie à personne). Il voulait l'hécatombe, la *Via Dolorosa* de la Boa Hora au Limoeiro[2], pour après, anobli par cet holocauste, se consubstancier dans le cœur de Dona Maria. Le cachot lui souriait comme un temple où, veillant sur ses armes, il deviendrait avec ses éperons d'or, noble et digne paladin de la dame à laquelle il s'était dévoué, apostasiant l'Évangile de Mazini, de Cabet, et de l'Hermenegild du pain bon marché.

Il se déclara. Il osa remettre directement à la petite fille des Bragança le manifeste pas toujours humble de ses aspirations. Il avança des analogies avec des mariages où l'inégalité du sang était retrempée par l'amour.

Glanant des exemples dans la propre famille de la fiancée dont il voulait se faire agréer, il évoqua l'alliance du représentant des seigneurs de Biscaye avec une petite-fille d'un duc de Bragance. Ce qui montre que le fils de Rozenda osait se comparer aux seigneurs d'Azambuja et de Val de Réis, en affirmant qu'il était le produit du coït maudit de M. l'abbé de Cister et de la nourrice sèche des comtes de Povolide.

Avec la pétulance la plus effrontée qui soit, il allait jusqu'à se mettre, épaule contre épaule, au niveau du gentilhomme on ne peut plus courtois dont les dames les plus augustes et les plus belles du Portugal sollicitaient autant qu'elles le pouvaient un sourire, un coup d'œil langoureux,

---

[1] Il s'agit de la barre à l'embouchure du Tage, elle pouvait signifier l'exil ou la noyade. (NdT)

[2] La *Boa Hora* est un tribunal, le *Limoeiro* une prison. (NdT)

une phrase languide toute pleine d'un flegme exquis. Lui, Victor José Alves, se mesurer avec les grâces plastiques de l'élégant jeune homme dont un prince prussien avait écrit : "Le marquis de Loulé, avec les vêtements des grands de Philippe II, aurait pu passer à coup sûr pour un Buckingham, ou la coqueluche de toutes les reines galantes des temps féodaux... Ce Portugais remarquablement beau et vraiment dangereux... avait tourné tant de têtes féminines..."[1]

Non content d'aligner avec une telle insolence d'aussi outrecuidantes âneries, Victor terminait sa missive en émettant des vœux pour que le jour le plus heureux de sa vie, ce fût le moment où lui, Alves, se mettant à genoux devant son roi légitime, il pourrait s'exclamer : "Mon Père, mon Seigneur !"

Pour vous servir, un bras fait pour les armes :
Pour vous chanter, un esprit voué aux Muses.[2]

Nous pouvons en déduire que pour l'usage de bien des fous, Dieu a crée les belles femmes, et Camõens a composé ses beaux vers.

III

DONA ROZENDA

On dit que c'est ce qu'elle a dit.
BERNARDIM RIBEIRO - *Mémoires d'une jeune fille triste.*

BIEN QUE FORT RECONNAISSANTE au courage civique du lettré, Dona Maria José de Portugal, ne fut pas convaincue que les filles de rois détrônés dussent payer d'une monnaie matrimoniale un article condamné, qu'en bonne règle les directeurs de journaux paient 800 réis à des publicistes de plus haute graisse.

Avec une délicatesse extrême, elle répondit à Victor Hugo en termes mesurés à l'aune de la plus attentive prudence, tout en préservant la hauteur de sa dignité, sans rabaisser la fierté de son prétendant. Elle écrivit avec le plus grand discernement que les femmes nées dans les plus hautes sphères, étaient, pour cette raison même, plus exposées aux foudres de l'adversité ; — qu'elles ne pouvaient, ces malheureuses qu'on enviait, être arbitres de leur destin, surtout si, comme elle, elles avaient un père à qui la proscription, qui avait usurpé son trône, ne pouvait usurper ses droits sur l'âme d'une fille qui le respectait et l'adorait. Etc.

---

[1] *Porttugal. Souvenirs de l'année 1842,* par le prince Lichnowski, Lisbonne.1844. (NdA).
[2] Ces deux vers sont tirés du Chant X des *Lusiad*es. (NdT)

Avec les aiguillons de l'orgueil plantés dans l'épigastre, où la science dit que les passions amoureuses nous éperonnent le plus, l'absolutiste barde répondit. Il lui servit les raisonnements naturels qui balaient les chimères des castes, et combattit les raisons de Dona Maria de Portugal, en faisant valoir les origines wisigothiques de son aïeul, Dom Guterres Pelayo, et la parenté pas encore entamée par l'usure de deux siècles entre les ducs de Bragance et les comtes de Povolide.

Frappée de stupeur, Maria ne répondit pas. Sa mère lui avait dit que les deux sœurs qui tenaient une auberge étaient les filles de l'écuyer de la maison de Povolide, et que Rozenda était la veuve d'un négociant en veaux, qui dilapidait ses avoirs pour soutenir les Cabrals. C'était pour elle une nouvelle effarante, que cette parenté de Victor José Alves avec la maison royale.

La voyant perplexe après avoir lu la lettre du petit-fils de Dom Guterres Pelayo, elle lui demanda ce qu'elle avait ; elle supposait que l'amour était la cause de sa distraction.

La jeune fille répondit avec une innocente prévenance que M. Victor lui avait écrit des choses qui lui faisaient craindre que sa raison ne fût altérée.

Cette mère, alarmée, lui demanda des explications.

Dona Maria José hésita un bon moment ; cédant à ses instances, elle finit par lui montrer la lettre.

La trogne de la mère, qui blêmissait déjà de peur, reprit des couleurs quand elle vit, dans le contenu de l'épître, ce qui inspirait à la jeune fille une peur infondée.

– Ah ! Ne vous inquiétez pas, Dona Maria José, dit Dona Rozenda, affectant une certaine pudeur dans le mouvement de ses maxillaires. Mon fils jouit de toute sa raison… Il dit la vérité…

– Comment ? reprit Dona Maria José, étonnée. Vous êtes donc, Madame Rozenda, apparentée à la maison royale ?!

– Oui, Madame, répondit la fille du maréchal-ferrant, avec une pudibonderie qui semblait demander de la compassion pour les faiblesses de sa mère. Et elle poursuivit, en tirant deux soupirs de son œsophage, et roulant les yeux vers le ciel, d'où probablement l'âme de son père l'écoutait :

– Pardonnez-moi, ma sainte mère, si j'offense votre mémoire !

Puis, expectorant un nouveau souffle proche du gémissement tiré de son diaphragme, elle continua :

– Ma mère n'était pas galante, elle a été élevée au monastère d'Ovidelas, ainsi que sa grand-mère, qui était la nièce de la nourrice qui a nourri le fils d'une religieuse de Sa Majesté Dom João V, laquelle religieuse s'appelait justement la Garça, et le petit garçon s'appelait Antoninho. Vous ignoriez ces amours du roi et de la bonne sœur, Madame Dona Maria ?

– J'en ai entendu parler… répondit l'autre, un tant soit peu fâchée de se rappeler cet écart de son grand-père au quatrième degré.

– Peut-être ignorez-vous une chose qu'a racontée ma bisaïeule à ma mère… La religieuse recevait le roi dans sa cellule, et le roi descendait de là jusqu'à la conciergerie sous son dais, suivi de la prieure et de toute la communauté, par dessus le marché.

– Ne me racontez pas de telles extravagances, c'est une calomnie ! répondit la petite fille de l'Église Patriarcale de Lisbonne. Elles me font de la peine… reprit Dona Maria avec un agacement nerveux, elles me font de la peine ces pages déformées et funestes de l'histoire de ma famille.

– C'étaient des usages de ce temps, Madame, fit observer Dona Rozenda Picôa en bonne ethnographe. Les religieuses avaient leurs charmes pour ensorceler toute la noblesse et même les moines, de belles dévergondées, pardonnez-moi cette expression, qui n'est pas fort civile. Et que dire de Dom João V ? Ça, c'était un fier gaillard ! Il a eu trois enfants de différentes femmes ! Mais c'était un bon père, il faut lui rendre justice ! Ma grand-mère me disait qu'il les a tous mis au service de l'Église, il en a fait des inquisiteurs, et même un archevêque de l'un d'eux, qu'on appelait *Fleur de Myrte*. Et ses amours avec une tzigane qu'on appelait Margarida do Monte…

Froissée par l'entêtement qu'elle mettait à déterrer des scandales en fouillant les cendres du prince qui fit construire la chapelle de São Roque, Dona Maria José l'interrompit :

– N'insistez pas, Dona Rozenda.

– Eh bien oui, Mademoiselle, je vais finir ce que j'avais à dire. Comme je vous le rappelais, ma mère a été élevée à Ovidelas en compagnie d'une religieuse fort sentencieuse, que j'ai eu le temps de connaître quand elle vivait, rue da Bombarda, avec un prédicateur de la maison royale, le père José Agostinho de Macedo, un ami fort proche de votre père. Or ma mère s'est mariée avec un homme qu'elle prenait pour un gentilhomme, pour l'avoir vu à cheval en compagnie de certains aristocrates qui courtisaient les bonnes sœurs ; et ce n'est qu'après son mariage qu'elle a su que c'était un écuyer des comtes de Povolide. Imaginez, ma très chère dame, la déception de la promise quand elle a appris avec qui elle était mariée, après avoir rejeté les propositions de beaucoup de nobles qui avaient voulu lui offrir une maison et une voiture à Lisbonne ! On ne pouvait revenir là-dessus. Elle s'est résignée à son sort, et s'en est allée vivre à Picôas au palais où se trouvait son imposteur d'époux. Ma mère était si appréciée des fidalgas qu'elles la prenaient avec elles dans leurs visites en tant que gouvernante et maîtresse de leurs enfants. Les messieurs de la maison et d'ailleurs la poursuivaient, ils avaient des fourmis dans les reins, pardonnez-moi cette expression qui n'est pas bien civile ; et durant ce temps-là, son libertin de mari traînait dans les corridas et faisait la

noce, sans s'inquiéter de son sort. Les femmes sont des saintes, n'est-ce pas, Mademoiselle ? Ma mère était une perle ! Ah! Quel ange du ciel ! Il n'y en a plus des comme ça ! Elle a résisté deux bonnes années aux tentations ; mais le cœur inconsolable de cette malheureuse épouse a fini par céder, et... elle s'est rendue !

Dona Rozenda s'absorba un moment dans sa douleur, avant de continuer :

– Je suis née à la suite de ce malheur. Mon père était un haut dirigeant de l'Église, qui est mort d'apoplexie, la veille même d'un samedi où il avait l'intention de me reconnaître et de rédiger un testament en ma faveur et en celle de ma sœur Euphemia, où il nous léguait ses titres et un héritage répondant à notre naissance.

Là, Dona Rozenda, l'héritière frustrée de ses biens, s'essuya les yeux où perlait juste la séreuse humidité d'une ophtalmie chronique. Puis, elle ajouta ces mots entrecoupés de soupirs :

– Ma pauvre mère est morte de chagrin après avoir perdu mon père... oui, mon père... je veux dire l'autre, vous comprenez, Mademoiselle ? Son homme à elle était mort avant d'une bonne cuite à Queluz, où il était allé faire bamboche avec les fidalgos. Je me suis trouvée seule avec ma sœur, nous sommes toutes les deux tombées entre les mains de nos cousines dont nous étions les bonnes dans la Baixa. Cette position n'était pas compatible avec la noblesse de mon sang. J'ai voulu voir si l'on m'acceptait comme simple servante à la Cour. Votre mère, qui avait alors beaucoup d'influence, et nous nous connaissions depuis le jour où nous l'avions vue, belle comme les étoiles du ciel, flâner dans la ferme des Galveas, votre mère a voulu nous engager ; mais il n'y avait pas de place. J'ai décidé de me marier avec le premier homme riche qui me ferait la cour, fût-il le diable en personne. C'est sur ces entrefaites qu'est apparu mon défunt Alves, dont on disait qu'il avait cinquante mille cruzados en cuirs et en argent. Ah ! Ç'a été une autre entourloupe, comme pour ma mère, que Dieu la tienne en sa sainte garde ! Eh bien, écoutez, Mademoiselle. Dès que les tondus l'on fait franc-maçon et officier civil de sa paroisse, dès qu'ils lui ont donné l'habit du Christ, il n'a plus voulu entendre parler de commerce. Il a confié ses magasins à ses caissiers qui nous ont volés ; et, en un tour de main, tout s'en est allé. Je me suis retrouvée veuve à la fleur de l'âge, avec mon Victor au berceau, et vous voulez savoir ? J'ai dû encore payer les frais d'une action en justice à cause de quelques coups de gourdin que mon mari avait donnés, à ce qu'on dit, au cours des élections.

À ce moment poignant de son récit, Dona Rozenda s'essuya les yeux avec son mouchoir, et continua, tandis que Dona Maria la contemplait, apparemment émue.

– Peu de veuves se seraient conduites comme moi... je suis restée pauvre et jolie, sans aucun appui, mis à part celui de Dona Mariana de

Portugal, votre mère, qui nous a bien aidées quand nous nous sentions prises à la gorge…

Dona Maria la coupa :

– N'allez pas remuer ces souvenirs, Madame… C'est bon, c'est bon, parlons d'autre chose…

– Tout ce que j'ai dit, reprit la veuve du franc-maçon, c'est à propos de ce que mon fils vous a écrit dans cette lettre, que ses aïeux sont apparentés à la famille royale. Si je suis la fille de qui je suis, et s'il est mon fils comme il l'est en effet, personne ne peut douter que la noblesse ne nous fait pas défaut… nous aurions alors de l'argent, vous ne trouvez pas ? — Et elle ajouta en souriant et en caressant les joues de Dona Maria avec une tendresse affectée : – Soyez tranquille, Mademoiselle, mon fils n'est pas fou et il n'en prend pas le chemin. Ce qu'il dit dans sa lettre, c'est la vérité pure, et je suis sûre que c'est la passion qui l'a forcé à l'affirmer ; comme il a toujours été républicain, il ne s'est jamais soucié de ses aïeux ; au contraire, quand je lui disais qui était mon père, il me tournait en ridicule, et je suis allée même un jour jusqu'à lui flanquer une claque parce qu'il me disait que, si je me prenais pour une fidalga, c'est que j'étais une vraie bourrique.

Dona Maria manifesta clairement que cette longue conversation l'ennuyait, et s'empressa d'interrompre ce discours où Rozenda semblait sur le point de lui proposer franchement une union avec son fils.

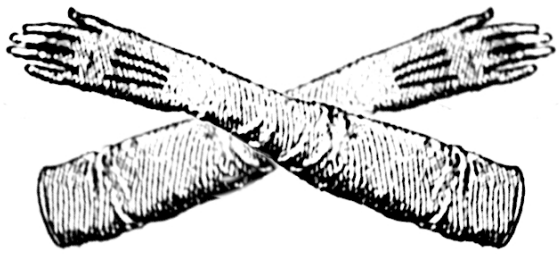
Revenue chez elle, l'aubergiste dépitée raconta ce qui s'était passé, et conclut par ces paroles acrimonieuses, qu'elle aiguisait avec un sourire pervers :

– Elle ne veut pas se marier avec notre Victor… Tu verras… Elle se fait belle pour le cousin du duc de Cadaval, probablement — Plaise à Dieu que je ne vienne pas la démasquer… La brochure se trouve encore là, dans le tiroir…

– Ah, ma fille ! répondit Euphemia, ne me parle pas de cette brochure, elle a déjà provoqué la mort de Dona Mariana ! Tu sais bien que tout ce qu'on y a écrit est faux… Ne va pas coller ton âme en enfer ! Laisse-la épouser qui elle voudra.

Ce feuillet donc…

Chaque chose en son temps.



IV

L'ESTOMAC DE VICTOR HUGO

Vrai pourceau du troupeau d'Épicure
HORACE - *Épitres*. Liv.I[1]

COMME LA FILLE de l'infant ne mettait pas en doute son ascendance royale, et ne faisait pas tomber les flocons de ses dédains sur son cœur ardent, l'homme de lettres demanda des explications à sa mère, qui lui en donna ; si elles n'étaient pas flatteuses, elles ne pouvaient blesser son orgueil.

C'était un spectacle à fendre le cœur de voir ce garçon si imbu des douteux blasons qui lui venaient des écarts de son aïeule ! Caressant les chimères d'une hiérarchie frelatée, son sang bouillonnait, comme lorsqu'il s'employait, quelques mois avant, à se mettre au niveau de la plèbe, dans le but de grimper sur ses épaules sordides pour être bien en vue. Et là, dans le bourbier de l'écume sociale, il était plus écœurant, parce que tous les gens bien s'attroupent autour du porc qui sort d'un égout, en s'ébrouant.

Il se produisit toutefois un notable changement dans le caractère et les habitudes de Victor Hugo, quand il fut libéré. Les plus aristocrates des partisans du groupe absolutiste le cajolèrent pour l'attirer dans leurs rangs, dans leurs assemblées clandestines, à leurs neuvaines secrètes, à leur société d'initiés, si ce nom cadre avec l'ordre de São Miguel da Ala, dans lequel l'adepte fut armé chevalier, avec le sobriquet de *Fuas Roupinho*[2], son nom de guerre.

Le jeune fille lui montrait candidement des sentiments d'affectueuse gratitude, et brûlait de le voir s'anoblir dans la fréquentation de personnes distinguées et fort attachées à son royal progéniteur, lesquelles lui confiaient des lettres de leur prince pour qu'elle les vît, et sentît pointer l'aurore de l'espoir dans la longue nuit de ses filiales nostalgies.

Mais au sein de ces vicissitudes, Victor avait beau scruter le cœur de Dona Maria José, il ne s'y voyait pas. Le chevalier de São Miguel da Ala retrouvant le courage, la prudence et l'héroïsme de son patron Fuas, comptait nonobstant sur un coup du sort, les changements qui se

---

[1] Nous donnons la version originale de ce passage qui conclut la quatrième épitre adressée Tibulle : *Me pinguem et nitidum bene curata cute vises,*
Cum ridere voles ***Epicuri de grege porcum***
Tu me verras, fait à lard, bien propre sur moi, quand tu voudras te payer ma tête, vrai pourceau du troupeau d'Épicure. (NdT)

[2] Nom d'un guerrier légendaire du XIIe siècle qui a son mémorial à Nazaré. (NdT)

produisent avec le temps, la versatilité féminine, et enfin sur un coup de foudre imprévu, pas vraiment rare au sein des poitrines sensibles des dames.

Autre chose encore :

Il n'est pas courant que les romanciers nous disent de quoi vivent les poètes de leurs romans. C'est probablement parce qu'ils les décrivent comme de purs esprits plutôt qu'enveloppés de substances adipeuses, qu'ils en font des êtres efflanqués, flous, fumeux, dans la vingtième dynamisation de leur fibrine, plus éthérés qu'azotés ; le public inconsidéré croit qu'ils ne mangent pas, qu'ils se nourrissent des brises lusitaniennes, suivant le même système physiologique que les juments portugaises qui concevaient au contact des mêmes brises, d'après ce que qu'affirme quelque part le frère Bernardo de Brito, et je partage son avis.

Ça fait des années que j'écris des biographies de poètes et d'autres personnages fantastiques, sans négliger ce principe on ne peut plus capital touchant la manière dont ils s'alimentent.

Je sais bien que cela relève d'un prosaïsme plébéien, et c'est pour cela qu'on ne va pas me reprocher d'immortaliser des bagatelles, avec autant de raison que l'on reprend Camões pour avoir donné, dans la vie épique de Vasco da Gama, ce détail mesquin, qu'il n'était pas arrivé à vendre rapidement le poivre, qu'il négociait, ce héros, dans les comptoirs asiatiques. Or les critiques font semblant de ne pas savoir que le poivre, le clou de girofle et la cannelle démontrent plus que tout le reste du poème le patriotisme de Dom Vasco ; c'est que répondent précisément aux mêmes raisons pour Victor Hugo José Alves le boeuf du *Mata*, le gras-double du *Penim*, le canard de la place da Alegria, et la sole de la *Taverne Anglaise*.

Je ne me dispense pas, pour autant, de garder un œil sur le cœur, l'autre sur la cuisine de ce particulier, ainsi que sur sa garde-robe, dès lors qu'il se pavane en affichant dans sa mise la plus grande recherche, et qu'il se nourrit dans les restaurants les plus sélects de la capitale. Il n'était pas comme ça quand il lançait ses bombes contre l'autel et le trône. Il semblait alors vouloir convaincre son public qu'il s'habillait aux "puces" et que, dans le profond abîme de son mépris pour les frivolités humaines, il avait jeté les revues de Keill et de Catarro, ainsi que sa carte constitutionnelle, avec le code du bon ton, et les auteurs de traités sur l'hygiène, pour ce qui est de se laver la figure, les oreilles et les dents. On avait dit à ce répugnant individu que Cabet et Proudhon étaient sales ; et ça lui faisait sûrement de la peine de savoir que le Victor Hugo français se lavait tous les jours. Ce soin dans sa toilette dégageait pour lui une bourgeoise puanteur incompatible avec le génie.

Il se nourrissait principalement de laitue, d'épinards, et de fèves dont on récoltait en ce temps-là de grandes quantités. Il rejetait les viandes rouges et blanches, parce que l'azote est un élément nocif pour le cerveau

et par là-même néfaste aux fonctions de l'intellect. En revanche, il se gavait de merlan, car l'on trouve en abondance dans le poisson le phosphore qui occupe une grande place dans la structure du cervelet.

Mis à part les indications de la science, ce régime lui était conseillé par des intuitions d'un ordre suffisamment psychologique et social. Comme il avait pour but de tremper et de refondre le genre humain, en le ramenant à la simplicité des coutumes patriarcales, il étudiait en lui-même le passage du *filet aux truffes* au gland cru, affrontant avec un héroïsme sauvage les appétits, les envies, les fringales, et les supplices de Tantale qui séparent Apicius d'Épicure.

De cet affrontement du moi-abdomen et du moi-psyché, il sortait maigre, efflanqué. De sa tête houleuse, où toute sa vitalité se trouvait congestionnée, l'idée éclatait avec des fulgurations trahissant un excès de phosphore qui provient de la dorade et du chinchard. Sa rancœur à l'encontre des usages triviaux réglant l'art commun de la rhétorique épicière — selon son expression — il les manifestait dans des discours et des écrits avec des arguments *ad odium* contre quiconque mangeait de bons morceaux. Les préceptes de la grammaire et les canons de la logique — choses crasses et naïves — il soutenait qu'elles avaient été conçues par des moines à l'âme et au corps bien lardés par la consommation riche en graisses d'oreilles de cochon aux haricots.

Outre les injures qu'il lançait contre la grammaire, les moines, et les savoureuses victuailles, Victor Hugo José Alves ajoutait qu'il faisait siffler des tempêtes de phrases atroces contre les dépenses royales, inventoriant les veaux et les bœufs qui, chaque semaine, étaient dépecés dans les palais après avoir traversé les rues de Lisbonne ensevelis sous des tapis de selle aux armes des Bragance. La sottise de cette critique ferait rire aux éclats les auditeurs, si le visage de l'orateur n'abondait pas dans son sens pour ce qui est de l'éloquence dyspeptique de la faim, et les étincelles provoquées par la surabondance de phosphore. Selon lui la sanguine lubricité des gras procède de l'excès de globules rouges dans un sang enrichi par les viandes que l'on fait passer avec des vins séculaires.

Puis, sur la pente de ces suprêmes désagréments, il se heurtait à la liste civile. Il se sentait alors à ce point remonté qu'il était pris de transports prophétiques, d'emportements semblables à ceux d'Ézéchiel, les conclusions qu'il en tirait étaient si enlevées que j'ai été aussi surpris qu'atterré de l'entendre dire que, rêvant au bonheur du peuple, il avait vu sept vaches maigres encorner sept vaches grasses, et les renverser. Mon épouvante ne serait pas saine, s'il n'avait ajouté que les vaches maigres représentaient la république, et les grasses, la monarchie !

Voilà ce qu'était ce dissident en ses jours de gloire, de fringales civiques, de vestons élimés, gorgés du phosphore des congres et des squales. Comment s'est produit dans son apparence extérieure, cette transfiguration que l'on arrive mal à s'expliquer par le revirement de son esprit ?

Son épiderme enveloppé, les boucles de sa chevelure, les camaïeux de ses boutons, la fantaisie de ses cravates qui avaient l'air d'oiseaux d'Amazonie, son lorgnon en or, ses moustaches calamistrées, le drap noir de son frac, ses bottes de Stehlpflugg, sa badine d'unicorne, sa façon de se pavaner, et par dessus tout, son alimentation — qui a donné tout cela au fils de Rozenda ?

Le fait de s'appeler *Fuas Roupinho* en politique, de fixer à ses bottes les éperons de chevalier d'Ala, ne nous autorise pas à dire qu'il se soit, en courant sus à des Sarrasins, emparé chrétiennement du trésor de quelque roi mauritanien. Imaginer que les partisans de la royauté se soient cotisés pour remplir le râtelier du futur continuateur de *La Bête Écorchée*[1], ce n'est pas non plus rationnel, vue la pléiade de talents qui brillent dans cette feuille, et sont assez habiles pour faire mieux.

Qu'était-ce donc ?

V

LE CŒUR DE DONA ROZENDA

Agnosco veteris vestigia flammae.
Je reconnais la chaleur d'une ancienne flamme.
VIRGILE – *Énéide* - Liv.IV 23.

DONA Maria José de Portugal lisait un jour la *Nação*, quand ses yeux furent soudain brouillés de larmes. Cette pieuse dame venait de lire une invocation aux amis charitables du prince exilé, d'autant plus poignante que le rédacteur de l'article aux accents tragiques évoquait l'indigence du fils de Dom João VI, depuis le jour où Dom Miguel, d'après le témoignage du vicomte d'Arlincourt, n'avait pas eu, à Rome, de quoi s'acheter du lait pour son petit-déjeuner.

Dona Maria passa tout à coup de cette larmoyante méditation à des transports d'une joie qui lui était inhabituelle, en s'exclamant brusquement :

– Comme c'est bon d'être riche !

Et, après un court moment, elle ajouta, avec moins d'enthousiasme :

– Riche !... Je ne suis pas riche !... mais si je me compare à mon père, si pauvre, si malheureux, j'ai beaucoup d'argent !

Là-dessus, elle écrivit à Dona Rozenda pour lui annoncer *le premier*

[1] *A Besta Esfolada* périodique miguéliste. (NdT)

rayon de joie dans sa vie, et l'impatience qu'elle éprouvait de lui confier l'objet ses désirs.

En lisant la lettre, la mère de Victor, dit, toute émue, à sa sœur :

– J'ai une bru !

– Tu as une bru ? s'exclama Euphémia. Elle te l'a donc dit ? Elle veut bien ?

– Elle ne s'exprime pas clairement ; mais je comprends son jargon. Écoute, ma sœur.

Elle relut la lettre, en accentuant chaque mot, avec une impérieuse perspicacité capable de venir à bout de toutes les complexités, il en découlait que Dona Maria José du Portugal s'était brusquement trouvée prise d'un amour que dans son langage particulier, elle appelait *l'objet de ses désirs.*

– L'expression l'*objet de mes désirs*, fit observer Dona Euphemia, en remontant sa lèvre inférieure avec son index, il me semble que c'est celui que tu employais précisément, Rozenda... Tu ne t'en souviens pas... Creuse un peu dans tes souvenirs... Tu ne te rappelles pas les lettres que t'écrivait ce fourrier des lanciers quand tu t'es retrouvée veuve ? Il t'appelait l'*objet de mes désirs.*

– Ce n'était pas le fourrier, corrigea Rozenda, celui qui m'appelait *l'objet de ses désirs*, c'était Peixoto.

– Le capitaine des messageries ? Tu as raison, c'était lui... Tu as raison, en fin de compte, c'est ça qu'elle veut dire. L'objet de ses désirs, c'est son amour. Eh bien attends, ma sœur... Je ne sais plus qui me disait que j'étais l'objet, ou le gentil objet de ses désirs... Je ne sais si c'était ce lieutenant de marine qui nous a amenées déjeuner dans la péniche des bains, si c'était le Januario de la rue dos Fanqueiros.

Et, s'apercevant de la mélancolie de sa sœur, elle dit, d'un ton plus doux :

– Tu es triste, ma sœur, je sais ce que c'est... Je t'ai rappelé Peixoto... Si j'avais su...

– Ah! soupira Rozenda en se mettant la main sur le côté gauche de sa poitrine, mon cœur bat encore pour cet ingrat ! Quand je le rencontre, je ne suis plus maîtresse de moi ! Si j'ai aimé quelqu'un en ce monde, c'était lui ! Tu me disais, toi, quand il s'est marié, ce faux-jeton, que le meilleur système, c'était le tien : en aimer un autre jusqu'à ce que je l'aie oublié. J'ai bien voulu essayer... mais je vais t'avouer maintenant que même le député Elias ne m'a pas fait oublier ce Peixoto...

– Ce n'est pas tout à fait vrai, ma sœur, fit Euphemia, en la reprenant. Tu as été ensuite fort éprise du chanoine Antunes, n'est-ce pas ?

– Je l'aimais bien, répondit Rozenda langoureusement alanguie, il ne me déplaisait pas... Mais éprouver une vraie passion, ça ne m'est arrivé qu'une fois... Ah ! Ce Peixoto ! Ce Peixoto ! Je ne sais quel sort il m'a jeté !

Elle resta un mont moment absorbée, les yeux embués de larmes, et

finit par s'exclamer dans un mouvement de colère abrupte :

– Quelles canailles ! Quand il est devenu ministre, l'Elias, je lui ai demandé de s'arranger pour que j'aie une pension, vu que mon défunt Alves a tout perdu dans la politique des Cabral, et il n'a rien fait, ce coquin ! Quand il a été envoyé, en tant qu'évêque, en outre-mer, je lui ai demandé, au chanoine Antunes, je lui ai demandé de parler aux ministres de ce que j'espérais obtenir, et il a pris le large sans me laisser le temps de dire ouf ! Une bande de fripouilles ! Ils n'ont pas intérêt à se montrer…

Ne jugez pas caricaturales les vaniteuses précautions que prend Mme Picôa pour se préserver ou feindre de s'armer contre les tentations, échaudée qu'elle était par de funestes expériences. Les déceptions éprouvées peuvent encore lui servir, si elle arrive à conjurer les attraits d'un major réformé qui s'est promis de l'amener à trahir un certain professeur des beaux-arts, dont la tendresse, comme on l'a vu, ne bouche pas les glandes lacrymales toujours perlées de larmes de la nostalgique Rozenda, quand le souvenir la tenaille du capitaine des messageries — ce Peixoto qui a détruit les fibres du meilleur sang de son cœur.

Dona Rozenda n'a pu traverser la corruption du siècle sans se faire remarquer. Elle a quarante-sept ans rafraîchis par des mèches postiches qui encadrent son visage graissé de fard. Elle foule encore le sol avec une fermeté et une prestance dans sa façon de se dandiner qui font au jour d'aujourd'hui douter de la respectabilité de qui l'adopte, mais qui à cette époque, correspondait au style des dames qui avaient fleuri en 1834, et ne manifestaient pas un zèle désespéré pour être citées comme des exemples de chasteté. Favorisée par la maigreur qui, au bout de trente ans, avait fait perdre leurs illusions aux galants ensorcelés par son élégance, du défunt Alves au chanoine, du lyrique soupirant qui l'appelait *l'objet de ses désirs*, au major à la retraite qui l'appelait l'os de son os, Dona Rozenda rembourrait et donnait quelque rondeur à ses muscles, gardant la flexibilité et le maintien que bien des dames ont perdus en leurs vertes années dès que leurs tissus épais se sont placidement relâchés et affaissés.

Comme toutes les capitales des nations qui jouissent de la civilisation, du gaz et des huîtres, Lisbonne renferme bien des femmes de la trempe de Rozenda, des fruits moins défendus que blets, des créatures fort à cheval, peut-être un peu trop, sur le précepte colonisateur par lequel Moïse justifie Rozenda et d'autres convaincues de la dignité des femmes qui se laissent aller à des méditations ayant trait à la génération.

En finir tôt avec l'érotisme, voir refroidir son sang, atrophier ses nerfs, c'est le triste lot des dames provinciales.

Celles qui ont vécu cinq années de leur jeunesse, penchées sur le berceau de leurs enfants, ont distillé sur leur sein tout leur cœur, l'ont éventé de leurs baisers ; l'éclat de leurs yeux naguère courtisé, elles l'ont terni dans les larmes d'une nuit blanche au chevet d'un petit enfant

malade ; les sourires de l'amour ou du dédain ont perdu leur douceur ou leur âcreté — ils ne rendent plus personne fou de joie ou de désespoir ; c'est un sourire adressé à leurs enfants et à Dieu qui va les maintenir, et les guider. C'est beau, ça respire la sainteté ; mais les mères ainsi faites vieillissent tôt ; les couleurs de leur visage sont ternies par leur givre intérieur ; il n'y a pas, pour émailler leur vie un rayon du soleil de l'âme, pour les réveiller, l'émoi d'un rêve passionné, l'espoir n'essuie pas sur leurs paupières fermées une larme de regret. Personne ne les voit, personne ne les aime ; dans l'abdication volontaire de la femme qui s'oublie elle-même, tout à fait absorbée dans les grâces des vies qu'elle chérit, il y a une glaciale répulsion qui ne laisse pas réchauffer dans la poitrine d'un homme un désir impur. Les enfants qui l'entourent ne forment qu'un, comme des remparts sacrés. Un premier amour qui est le dernier, la maternité, l'isolement, beaucoup de chagrins, de rares joies, un printemps où s'ouvrent des fleurs, aussitôt fanées ; et puis, des souvenirs on ne peut plus sacrés, et la postérité qui attribue son honneur à la bénédiction d'une âme digne du ciel.

Ah ! Lisbonne, quel avantage aurait ta civilisation sur celle des provinces, s'il y avait là deux femmes comme celles-là, en dehors d'une qui est à coup sûr votre épouse, cher lecteur.

VI
LE CŒUR SAINT D'UNE FILLE

Tu tires de toi et tu lances trois rayons :
La beauté, l'innocence, l'aurore.
Guilhermo BRAGA - *Lierres et Violettes*.

ROZENDA s'empressa d'accourir à l'appel de Dona Maria ; et, pour montrer d'emblée à cette respectable jeune fille qu'elle avait compris ses figures de style, elle entra en s'exclamant, tout sourires :

– On ne badine pas avec l'amour, ma chère enfant. Quand notre cœur nous pousse, notre tête va de l'avant. On a beau faire, l'on ne résiste pas à ce qui doit se produire. On a bien tort de nous aimer ; nous autres, qui sommes naturellement fragiles, que ce soit aujourd'hui ou que ce soit demain, nous aimons qui nous aime, n'est-ce pas ?

Fixant ses yeux splendides sur le visage illuminé et grimaçant de Mme Picôa, Dona Maria José resta un moment saisie, elle ne comprenait rien, elle ne savait que répondre. L'objet des désirs du capitaine des messageries, attribuant à la pudeur le silence craintif de la jeune fille, continua en gesticulant comme une créature des bas-fonds, qui n'aurait pas été

polie par le député Elias et le chanoine Antunes :

– Ne soyez pas gênée, je sais bien ce qu'est le cœur d'une jeune fille. Je suis passée par là ; et si je pouvais retrouver mes dix-huit ans, je choisirais où je voudrais quelqu'un qui m'irait. J'ai toujours aimé les hommes instruits ; mais comme je n'ai aimé que mon Alves, je n'ai pu connaître la satisfaction qu'éprouve une dame à être constamment adorée par un poète. Mon défunt n'était pas sot ; mais pour ce qui est des sciences, et d'écrire dans les feuilles, il n'y entendait rien. Et voyez comment les choses se présentent, mon Victor Hugo est maintenant plein d'esprit, comme vous le voyez et êtes plus à même que moi de vous en rendre compte ! Il me disait à ce sujet, le député Elias, qui a été mon hôte — vous vous souvenez, Mademoiselle, de ce député petit et gras — eh bien, il me disait, car il admirait beaucoup le talent de Victor, qu'il allait devenir au Portugal, mon garçon, quelque chose de grand. Et c'est pour ça que je n'ai pas regardé à la dépense ; je lui ai fait enseigner tout ce qu'il y a... Heureusement qu'il a trouvé une dame qui a su l'apprécier à sa juste valeur !... Il y a beaucoup des filles à Lisbonne qui se laissent courtiser par des ânes — pardonnez-moi cette expression qui n'est pas bien civile ! Ce qu'elles veulent c'est la galette, et un mari, quel qu'il soit. Elles sont rares, celles qui savent apprécier la poésie et les dons d'un garçon qui a de l'esprit. Grâce à Dieu, mon Victor Hugo s'est épris d'une personne qui est digne de lui ! Je suis parvenue à ce que je souhaitais le plus... Je vais avoir une fille qui va me donner des très jolis petits-enfants... Si elle n'était pas ce qu'elle est, je ne voudrais pas encore être grand-mère...

Dona Rozenda pouffait et gloussait avec une disgracieuse, une sotte affectation, quand Dona Maria lui demanda sereinement :

– Monsieur Victor va donc se marier ?

– S'il va se marier ! répondit Rozenda, stupéfaite, vous me le demandez ?

– Oui, Madame... Ne venez-vous pas de me dire que votre fils a rencontré une jeune fille qui est capable de l'apprécier ?

– Ça alors ! reprit la mère du poète, fronçant un sourcil, ou c'est vous qui vous payez ma tête, ou c'est moi qui suis folle à lier ! Vous ne m'avez pas écrit une lettre...

– Oui, je vous ai écrit pour vous demander d'avoir la bonté de venir me voir...

– Pour me dévoiler le fond de votre cœur.

– C'est vrai, pour vous dire que je suis heureuse de pouvoir être à coup sûr utile à mon père, qui reçoit des aumônes des Portugais... qui rougissent de voir un prince portugais mendier son pain à l'étranger...

– Ah ! s'écria Rozenda, l'interrompant, et prolongeant son exclamation pour donner libre cours à une aigreur mal dissimulée. il semble donc que vous voulez donner votre argent à Sa Majesté Dom Miguel ?!

– J'y tiens vraiment, cela me procurera une joie sans mélange. Jamais je ne me suis sentie aussi heureuse qu'aujourd'hui. J'imagine que chacun doit recevoir parmi les trésors que recèle le ciel, autant de biens de l'âme, d'allégresses pures. La fortune sourit aux uns en leur dispensant chaque jour des plaisirs, les autres, entre les tristes années qui se sont succédé en nombre, et d'autres fort sombres qui se dessinent, voient le ciel s'ouvrir pour en faire jaillir de soudains torrents de bonheur, qui apportent en une heure toutes les jouissances d'une longue vie qui n'en fut pas avare.

Dona Rozenda ouvrait la bouche, elle voulait voir si elle comprenait ce qu'on lui disait, tandis que Dona Maria de Portugal continuait :

– Dieu s'est montré envers moi libéral et m'a bien rendu justice, en me donnant cette occasion de pouvoir envoyer à un roi sans trône, à un prince sans toit qui le couvre dans les palais des rois qui furent ses ancêtres, de quoi subvenir aux besoins de l'indigent qui les demande ; et je suis convaincue qu'il ne sera pas gêné de les accepter, parce que c'est une fille qui les lui envoie.

– Vous voulez donc, Mademoiselle, reprit Dona Rozenda, d'un ton de reproche, vous voulez donner ce que vous avez et vous retrouver pauvre ?! Je n'en reviens pas ! Que comptez-vous faire après, vous n'allez pas me le dire ? Si... Je veux juste satisfaire ma curiosité, après avoir donné vos actions et votre maison, où irez-vous ?

– Je ne vous ai pas encore précisé vraiment ma pensée...

– Vous avez un cœur de colombe, poursuivit Mme Picôa, ignorant cette interruption, et cette tentative d'explication, mais vous me permettrez de vous dire que vous n'avez pas assez de bon sens pour vous organiser dans la vie... Du cœur, tout le monde en a ; mais la tête... ça, c'est rare.

– Je vais vous répondre, Dona Rozenda, insista modestement la fille de Dom Miguel, serrant la bride à sa fierté instinctive qui, vues sa nature et sa race, devaient chatouiller son point d'honneur. Mon intention, ce n'est pas de donner à mon père tout ce que je possède. Il serait fâché de recevoir, s'il ne les refusait pas, les dons d'une femme qui, après son imprudente libéralité, s'exposerait aux avilissements qui flétrissent la pauvreté, et l'empêchent d'apparaître à la lumière dont les dames opulentes éclairent leurs vertus. Je vous le répète, Madame, je ne donne pas à Dom Miguel tout ce que je possède ; mais je lui donnerai sûrement tout ce que j'ai en trop. Je me contente de peu. Vous savez, mon amie, que ma subsistance et mes vêtements n'exigent pas de grosses dépenses ; mais, même si j'étais habituée à de pompeuses superfluités dans mon garde-manger et ma garde-robe, je corrigerais ces stupides excès, dès que je saurais que mon père demande aux hommes dont il a été roi les surplus de ma table et de ma coiffeuse.

– Mais... fit Dona Rozenda, en l'interrompant, comme si elle avait compris.

– Laissez-moi achever, cela me fera plaisir, ensuite, de vous écouter, Madame. Je possède cette maison et neuf contos de reis en actions. La maison, je ne la donne pas pour l'instant, mais je la donnerai aussi, si mon père a besoin de ce qu'elle vaut, et j'entrerai au service de quelqu'un, si en renonçant à ma condition, en vivant plus humblement, je pouvais empêcher qu'on l'avilît. Les revenus de mes actions je veux les lui envoyer, mis à part la somme nécessaire pour ouvrir un ganterie.

– Gantière ! hurla Dona Rozenda, en se signant, tandis qu'elle proférait lentement les mots de son catéchisme. Gantière ! la fille de Sa Majesté Dom Miguel ! Ô ciel, qu'est-ce que j'entends ! Que dira votre mère dans l'autre monde en vous voyant faire des gants.

– Si elle me voit dans l'autre monde, ma mère me bénira, répondit placidement Dona Maria José. Il n'y a pas de travail déshonorant, ni d'honorable oisiveté, Dona Rozenda ! Que dira ma mère dans l'autre monde, avez-vous dit ! Comme si je ne savais pas la vie qu'a eue ma mère dans ses dernières années ! Ne l'ai-je pas vue apparemment riche ? N'ai-je pas vu sortir nos voitures de notre remise et mettre en vente nos chevaux ? Ai-je oublié que ma mère a eu un hôtel, et que même là, dans une si obscure, si humble retraite, l'infortune n'a cessé de la poursuivre ? Combien de blasons une auberge a-t-elle de plus qu'une boutique de gants ?

– Ce n'est la même chose… expliqua Dona Rozenda pour réparer l'affront que l'on faisait à son hôtel, ruelle do Estevão Galhardo, vraiment pas, pas du tout. La propriétaire d'un hôtel se tient dans ses salons, dans son bureau, elle a des domestiques pour assurer le service, ils lui épargnent le soin de s'entretenir face à face avec ses hôtes, vous comprenez ? Vous savez bien, Mademoiselle, que je n'ai jamais admis à ma table que le député Élias, qui a été ministre plus tard, et le chanoine Antunes qui est devenu évêque. C'étaient deux messieurs qui me traitaient avec le plus grand respect, et qui jamais ne se sont permis le moindre écart de langage en un temps où l'on pouvait encore me trouver quelques attraits. Une gantière, là, c'est différent. Elle doit se tenir à son comptoir pour attendre le chaland. Il en vient un, il en vient un autre, une blague en entraîne une autre, vous voyez ce que ça veut dire ?! Et quand on a un visage comme le vôtre, vous imaginez les propos inconvenants que vont vous tenir les jeunes gens, même s'ils savent que vous êtes la fille de qui vous l'êtes ? Aux jours d'aujourd'hui, on ne respecte plus que l'argent… Gantière ! Dona Maria José de Portugal gantière ! Vous voulez savoir ? Vous avez tant lu que ça vous a fait perdre la raison ! Cette idée que vous avez, ça me fait penser au théâtre où l'on représente des choses qui n'arrivent pas en ce monde. Si vous avez lu dans un roman une situation comme celle-là, envoyez les romans et ceux qui les font au diable, ce n'est pas ça qui vous enrichira. Les romans sont des attrape-

nigauds qui tournent la tête des personnes du sexe, sans aucune expérience du monde, comme le disait si bien le chanoine Antunes. En fin de compte, Madame, cet argent est à vous, vous pouvez le jeter par les fenêtres, si vous voulez ; mais pour laver ma conscience de tout scrupule, je vous dis haut et fort que vous faites une grosse sottise, pardonnez-moi cette expression qui n'est pas bien civile.

Et comme Dona Maria était restée un bon moment à feuilleter silencieusement un livre, Dona Rozenda déduisit que son mutisme trahissait la perplexité, un retour à de plus saines conceptions, dû à la pertinence de ses arguments. Toute fière de son triomphe, elle prit de l'assurance et continua :

– Vous voulez rendre service à votre père ? Donnez du temps au temps. Commencez par améliorer votre situation. Mariez-vous avec quelqu'un qui soit à même d'accroître votre fortune, et puis partagez ce que vous aurez en trop ; mais en vous arrangeant pour que vos enfants n'aient pas à demander l'aumône parce qu'ils sont les petits-enfants d'une personne de sang royal. N'ai-je pas raison ? Si vous donnez, Dona Maria, ce que vous avez, et si vous vous mettez à vendre des gants, vous croyez que vous trouverez une personne assez bien pourvue qui veuille de vous pour femme, si belle soyez-vous ? Ils ne manqueront pas, ceux qui seront tentés ; mais le bonheur que vous trouverez avec ces prétendants, que Dieu les éloigne de ma porte, dans sa divine miséricorde…

Dona Maria la coupa, en manifestant son agacement avec une certaine hauteur.

– Suffit !

– Ne vous fâchez pas, Madame… Ce que je vous dis, c'est ce que vous dirait votre mère…

– N'offensez pas la mémoire de ma mère, tout infortunée qu'elle ait été, elle mérite qu'on la respecte.

La veuve du négociant en cuirs sourit alors avec une si brutale expression dans la bouche et dans les yeux qu'elle fit clairement apparaître sur le visage de Dona Maria la rage de se voir outragée par ce mouvement des lèvres : elle avait l'impression que l'on bafouait la mémoire de sa mère.

– Qu'est-ce qui vous fait rire, Madame ? demanda-t-elle sèchement.

– Qu'est-ce qui me fait rire ? Comment ne pas rire quand on entend des calembredaines ? En quoi ai-je offensé la mémoire de votre mère ? Elle est bien bonne ! Dire à la fille de Sa Majesté Dom Miguel et de Dona Mariana Rolim de Portugal de ne pas embrasser l'état de gantière, c'est offenser la mémoire de votre mère ! Là, Madame, nous ne pouvons nous entendre ! Vous êtes instruite, vous lisez des livres, vous y voyez des situations romantiques ; moi, de mon côté, pour ce qui est des livres, l'expérience me suffit, qui n'est pas un mauvais livre, et le monde qui ne propose que peu de choses à lire… En fin de compte, Mademoiselle, je

suis à vos ordres, et je vous aimerai toujours comme une fille, peu m'importe que vous soyez gantière ou reine. J'ai promis à votre mère, quand je suis allée la voir dans les affres de la mort, que tant que je serais vivante, vous ne manqueriez de rien. Et si vous n'avez eu besoin de rien parce qu'il y a eu quelqu'un pour vous donner une pension, ce serait également le cas, si vous n'aviez rien à vous. Que Dieu vous en préserve ; mais si un jour, Dona Maria, vous tombez dans le dénuement, vous trouverez en moi une amie aussi sincère que je l'ai été et que je le suis.

Émue, et regrettant la hauteur qu'elle avait montrée en s'adressant à l'amie de sa mère, à son hôtesse accueillante durant de périlleuses années, la jeune fille l'embrassa en lui demandant pardon, et protesta en même temps, en sanglotant qu'elle ne renoncerait pas à secourir son père disgracié.

– Vous avez raison, vous avez raison, mademoiselle, acquiesça Rozenda, touchée et, cependant, prévoyante. Si votre père remontait sur le trône…

– Il ne faut plus y compter ! murmura Dona Maria, les bras pendants, les doigts noués. Plus du tout !

– Pourquoi pas ?! rétorqua la mère du visionnaire, qui soufflait sur les bûches du feu sacré dans son bureau de la *Nação*. Gardez l'espoir, mon enfant ! Mon fils dit que Sa Majesté votre père va revenir, et que ce sera lui-même, mon Victor, qui va le remettre sur le trône.

– Monsieur Victor est un poète, répondit Dona Maria, en souriant mélancoliquement. Il croit que les phrases qu'inspire la justice foudroient les iniquités des hommes. Les éclairs du talent ne sont pas comme ceux du ciel, qui tombent sur le brillants les plus durs et les pulvérisent. La société le sait et l'expérience montre que ceux qu'on lance contre les puissants, s'éteignent quand la splendeur de l'or les éblouit…

Dona Rozenda l'interrompit, ingénument admirative :

– Vous avez toujours beaucoup d'esprit ! On s'oublie à vous entendre, Madame ! Combien de fois le député Élias m'a dit que vous alliez montrer de grandes capacités ! Mon Victor Hugo m'a dit, lui aussi, que si vous vouliez, vous pourriez, Dona Maria José, imaginer des romans. Pourquoi ne produisez--vous pas quelque chose à la lumière du jour ? Écrivez un roman d'amour…

– D'amour !… rétorqua en souriant Dona Maria. Comment pourrais-je écrire sur ce à quoi je n'entends rien ?

– Vous n'entendez rien ?!… Elle est bien bonne ! Il n'y a rien à entendre à l'amour. Qui a appris aux oiseaux à aimer ? Vous ne pouvez me le dire ? La nature apprend aux animaux à aimer comme à nous. Si vous ne le savez pas, Mademoiselle, c'est que vous ne le voulez pas.

– J'en suis incapable, et je ne pense pas à de telles choses. L'amour ne pénètre que dans des cœurs ouverts au plaisir. Une âme dans les ténèbres n'attire pas des rayons de lumière aussi intenses. L'amour est comme le

soleil que ne brillera jamais entre ces murs, si je garde fermées les fenêtres d'une nuit à l'autre.

– Pas la peine de continuer… répondit, dans une excellente prose, la dame qui avait pu goûter au lyrisme du député Élias. Vous paierez votre tribut comme les autres, Dona Maria José ; si ce n'est pas Sancho, ce sera Martinho. Ce que vous faites, c'est ce que j'ai fait quand j'ai perdu mon mari : vous ne voulez pas aimer ; ça, je le comprends. J'ai été fort importunée par des prétendants qui voulaient me faire convoler en secondes noces, il y en avait autant que de sauterelles en Égypte. J'ai résisté, et je résisterai parce que j'ai juré une fidélité éternelle à mon défunt Alves, bien qu'il m'ait laissée pauvre, en me sacrifiant à la politique des Cabral. Là, s'il avait été aussi astucieux que son fils, ça aurait valu la peine ; mais, que Dieu ne le quitte pas de l'œil, le bonhomme est tombé de haut parce qu'il n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez ! Mon Victor tient de son grand-père de mon côté, on dit qu'il était très instruit, mon père de Povolide. Tout le monde me dit qu'il peut encore être ministre. Moi, je ne gobe pas n'importe quelle sornette ; mais quand je pense que mon hôte Élias est arrivé à se faire nommer ministre : c'était un homme de bien, mais il en tenait une couche, il faut dire ce qui est, cela ne m'étonnerait pas que mon fils, tôt ou tard, trouve une place dans le gouvernement. Si Sa Majesté Dom Miguel revenait, vous lui demanderiez de donner un maroquin à mon fils, pas vrai ?

– Qu'elles soient gantières ou princesses, Madame, les femmes ne doivent pas se mêler des affaires de l'État. Si mon père revenait au Portugal, je lui dirais que M. Victor a passé quinze jours dans un cachot pour lui.

– Sans compter ce qu'il va encore endurer… insista Dona Rozenda avec une certaine emphase. Je le trouve tellement engoué du parti royaliste, qu'à un moment ou à un autre, un orage encore plus terrible ne manquera pas d'éclater. Les gentilshommes sont aux petits soins pour lui, et je me vois bien embarrassée pour l'habiller encore plus richement, parce qu'il se rend dans les principales maisons, et qu'il ne me parle que de Mme la marquise d'Abrantes, de Mme la comtesse de Pombeiro, de Redondo, da Figueira, Barbacenas, Pancas, etc. Et vous voyez bien que quelqu'un qui fréquente ce beau monde ne va pas s'habiller chez Nunes Algibebe pour dix ou douze pintos[1]… Dieu sait avec quel fil chacun coud son linge.

– Je vous prie, mon amie, de disposer de ce qui est à moi, dit la jeune fille en lui serrant la main.

---

[1] Le pinto valant 483 réis, et mille réis équivalent à 1, 625 g d'or, soit près de soixante euros, dix à douze pintos, cela fait des complets à près de quatre cents euros Il n'habille pas que des pousse-mégots, le Nunes Algibebe .

Le conto réi équivaut à un million de réis, soit soixante mille euros.(NdT)

– Merci beaucoup, Madame ; pour l'instant, je vais joindre les deux bouts, comme je pourrai. Ce que je voudrais de vous, pour mon Victor qui vous aime à la folie, vous savez ce que c'est ? Ça.

Et, montrant son cœur, elle roulait des yeux en penchant la tête avec un air languissant, des attitudes et des façons qui avaient dû fort souvent faire flamber des Vésuves dans la poitrine du député Élias et du chanoine Antunes.

– Monsieur Victor a de moi, dit solennellement Dona Maria, tout ce que je puis offrir à un frère. Puis, elle orienta la conversation sur un autre sujet :

– J'ai encore une faveur à vous demander. Je voudrais que votre fils me trouve un moyen de remettre à mon père trois contos réis. C'est ce que je peux obtenir en liquidant mes actions, si je ne garde de moi ce qui est nécessaire pour ouvrir ma petite ganterie.

– Voilà que ça la reprend ! Vous n'allez donc pas changer d'idée ?

– Non.

Le ton impérieux et sec mit fin au débat.

Dona Rozenda sortit, en promettant de lui faire part de toutes les informations que son fils lui donnerait sur la façon dont elle devrait remettre cet argent.

Le lendemain, après avoir reçu les informations, Dona Maria a remis à Dona Rozenda ses papiers légalisés pour la vente.

Armes de la Maison de Bragance

VII
LES TROIS CONTOS DE RÉIS

Entre la lèvre obscène et les dents pourries,
De cet abîme immonde, qu'est-ce qui peut
Sortir qui n'empeste ?!
GOETHE - *Second Faust* - chœur.

EN CE TEMPS là, régnait au Portugal Dom Pedro V, citoyen portugais, qui fut à sa mort honoré et sincèrement pleuré. Ce roi était triste, parce que le soleil ardent de son esprit, l'ardeur de sa science ont grillé les forces de sa jeunesse.

Le comte da Carreira et d'autres pédagogues, qui portaient encore une culotte et une perruque à queue dans l'âme, ont bourré l'âme du prince de mets indigestes, le poussant à se replier sur sa vie intime, aux floraisons sans arôme, sur les bourgeons de sa jeunesse où ne s'est jamais épanoui le moindre parfum de satisfaction.

Et parce qu'il était triste, il était bon, compatissant, peu porté sur les vanités, comme toute personne qui sait que, dans les nations libres et pauvres, aucune ostentation ne relève mieux un manteau royal que celle d'une modeste parcimonie et le renoncement à une inopportune souveraineté. Une forme de gouvernement qui eût accordé au roi d'amples prérogatives, aurait démontré que le premier né de Dona Maria II était trop spéculatif pour réfléchir à la plate mission de gouverner des hommes. Le polyglotte M. Viale lui avait inoculé ses ampoules académiques, un goût plutôt tardif des gloses sur de dantesques mystères, pour lesquels ce prince, absorbé par les énigmes du moyen-âge et celles encore pires que lui posaient ses maîtres, manifesta une inepte prédilection.

Il était payé pour savoir, l'élève prévenu de ces graisseux érudits, qu'il n'aurait rien à gagner à apprendre l'art de gouverner le doux peuple qui avait lapidé son aïeul et frôlé l'injure salace en s'en prenant à l'ombre de son irréprochable mère. Ce sont les angoisses de Dona Maria da Gloria qui lui ont révélé la rude condition de celui qui va être amené à voir les hommes et les faits à travers le prisme de ceux qui considèrent sainement les choses. Du père Marcos au seigneur du château de Gualdim Pais, les événements se sont enchaînés qui ont montré à ce prince méditatif le calice inévitable dans lequel sa mère lui avait légué — pour nourrir ses regrets et lui donner un exemple — l'âcreté de ses larmes.

Voilà pourquoi ce jeune homme n'avait pas goûté aux joies et aux plaisirs de son âge, et de sa position.

Quittant la sérénité ambiante de son cabinet d'études pour les bourrasques de la vie pratique, il se réfugiait dans les bras de l'étincelante

chimère qui explorait en voletant les régions sombres de la *Divine Comédie* – rasoir immortel – ou s'abandonnait aux brumes de Macpherson – immortel rasoir.

L'air de la Cour empestait les boules que les scarabées faisaient rouler sur les moquettes. De la coterie des femmes s'exhalait encore la vapeur des cassolettes que l'on trouvait dans les arrières-chambres de la Bemposta. Dans la coterie des hommes, ce prince sincère n'arrivait guère à distinguer le respect de l'adulation, le silence stupide d'une prudence discrète. Si ses maîtres, s'étendant sur le règne de son grand-oncle, esquissaient le caractère des gens en pleine possession de leurs moyens qui l'ont corrompu, le roi croirait voir revivre dans ses salons, en chaque courtisan, Vadre, le barbier fait vicomte, et Sedvem, plus sérieusement vêtus dans leurs livrées de 1857.

Obéissant un jour aux élans d'une excellente nature, Dom Pedro V donna des ordres pour que les doléances de ceux qui avaient à se plaindre de quelque iniquité pussent parvenir à la solitude presque totale où se morfondait un roi. Le célèbre coffre fut inauguré, où l'on jetait les requêtes. La clé de ce coffre de larmes qui avaient été piétinées dans la poitrine de ceux qu'on repoussait, c'était le roi qui la détenait. Des centaines d'appels à l'injustice des ministres convergèrent vers le simulacre d'un bras souverain ; mais les réparations étaient minces, parce que tout ce que pouvait donner Dom Pedro V aux plaignants, c'était l'aumône à ceux qui la mendiaient, et la commisération à ceux qui se lamentaient, en demandant justice au roi, et pas d'aumône à qui avait de quoi. Les suggestions du monarque manifestaient une âme exceptionnelle ; mais l'infortune était à peine parvenue à se faire connaître dans le cabinet royal. Il n'y avait pas de suite. Les vertus du roi ne pouvaient être plus fécondes que celle d'un citoyen qui occupait la première place dans la hiérarchie, mais sûrement pas pour ses biens. Il était roi, suivant le registre constitutionnel ; mais les accusés de son tribunal fantastique, c'étaient les panaches, les toges, les hermines et les argentiers à qui les éphores demandaient des emprunts usuraires aux pensions de la liste civile.

Les courtisans dont s'entourait ce prince, pour suivre l'étiquette, ne lui ont jamais donné des renseignements précis sur les pénuries qui émaillaient les cheveux blancs de Dom Miguel de Bragança. Ce n'était pas leur respect pour la souveraineté légitime, ni la crainte de déplaire au roi qui les bâillonnait. Ils savaient que son âme n'était pas assombrie par des sentiments de haine à l'encontre du frère de son grand-père, ni même de la séquelle légitimiste qui cherchait, dans les tolérances du code libéral, la liberté d'injurier le trône en vendant les insultes qu'elle imprimait. Ils étaient freinés par la peur d'éveiller la libéralité d'un cœur généreux, au risque de se priver de la part qu'ils prélevaient pour se la répartir, et de mettre le surintendant à la porte des boutiques rétives, pour leur

demander de ne pas refuser au réfectoire du roi du Portugal, les pâtes et les saucissons qu'ils lui vendaient à crédit, en manifestant leur méfiance.

Pedro V apprit cependant qu'alors que Dom Miguel était conduit par une Providence apaisée aux bras de son épouse, qui tapissait de fleurs tardives le court chemin qui le menait à sa sépulture, et l'entourait de riants berceaux, peuplés d'enfants on ne peut plus souriants — une dame, dans la fleur de ses plus vertes années, et dans la splendeur de sa beauté, immaculée, petite-fille de rois — un spectacle propre à adoucir ses larmes ! — offrait son sein pour soutenir une vieillard expatrié et pauvre.

Quelques Portugais, à genoux, déposaient, sur le giron de cette dame, ils ne le confiaient pas à la reine, mais à l'ange, le produit des aumônes recueillies au Portugal.

Dom Pedro V avait apprécié la vertu de ceux qui, sans espoir d'en tirer le moindre profit, assuraient, dans son exil, la subsistance de l'infant. Il voulut donc se montrer, dans ses sentiments charitables, égal à ceux qui se dévouaient à l'homme spolié de toutes les grandeurs, et même privé de la gloire posthume dont l'Histoire a maintes fois honoré sur une pierre tombale ceux qui ont glissé du trône au sépulcre par la rampe de l'exil.

Ce monarque magnanime, ravi par la splendeur d'une étoile qu'avait enlevée vers Dieu la lumière éphémère de ses enthousiasmes, se hissa sur ce rayon céleste, pour mieux goûter le spectacle des larmes les plus sincères qu'une nation eût pleuré sur le linceul de son prince.

Ce n'est qu'alors que, dans un petit carnet secret de réflexions, que le roi avait écrites et laissées sur sa vie intime, l'on a trouvé la somme mensuelle de trois cent mille réis réservée à Dom Miguel de Bragança.

Il va donc vous falloir apprendre que le frère de sa majesté Dom Pedro IV n'a jamais reçu sa mensualité de roi du Portugal, ni les trois contos de reis de Dona Maria José.

Une fois cela bien admis, lecteur attentif et par-dessus tout philosophe, dites-moi, si, vu l'exemple de la fraude en de si hautes régions, il est vraiment surprenant que Victor Hugo José Alves ait enrichi son sang appauvri avec la substance métallique des trois contos de réis que l'obscure Dona Maria José avait envoyés à son père !

Cela éclaire les progrès si rapides dans la personne spirituelle et corporelle du fils de Dona Rozenda Picôa. Le comportement de cet écrivain ne serait peut-être pas digne de sa commanderie de Saint-Jacques de l'Épée, et je n'ai pas entendu dire qu'il l'eût demandée ; il ne m'apparaît pas toutefois que l'on fasse preuve d'une irréprochable équité en traitant de voleur n'importe quel particulier parce qu'on ne lui a pas accordé de grâce. S'ils n'ont pas été nombreux au Portugal les exemples d'une telle négligence, les exceptions ne doivent pas entamer le crédit de Victor Hugo. Les rois ne peuvent, quand ils tiennent sous le bras la corne d'abondance des faveurs, surveiller les recoins où l'on forge des méfaits. Il n'entre pas dans les attributions des officiers de police d'envoyer

chaque mois une liste des malandrins les plus respectables de leur commissariat. Généralement, le pouvoir exécutif ne signale pas à la munificence royale les personnes en présence desquelles vous gardez un œil sur votre montre, cher lecteur, ou que vous craignez de rencontrer dans des rues où ne s'aventurent pas les patrouilles.

Quand un ministre du royaume présentait, il y a quelques années, à sa majesté Dom Luis I[er], que Dieu le garde, le décret qui accordait la couronne de baron à S. Diniz, propriétaire de plusieurs bordels à Rio de Janeiro, il serait indécent pour le souteneur décoré, de l'assimiler à un quelconque bélître. Le roi savait aussi que Caton avait à Rome une entreprise de catins à louer sur lesquelles il prélevait un pourcentage. Quel roi refuserait une baronnie à Caton le Censeur ?

Victor Hugo José Alves peut attendre. Il sera plus tard doublement récompensé en proportion de l'injustice et de l'envie qui a étouffé ses mérites. Laissez, après de si beaux débuts, ce citoyen faire germer la semence qu'il a confiée à la glèbe si féconde de sa patrie. L'arbre va étaler ses rejets festonnés de guirlandes, lesquelles vont joncher un jour les escarpements de son Capitole.

Entre-temps, la conversion des trois contos de réis en objets contribuant à la réformation physique et morale du poète, serait un acte digne d'éloges modérés, si ce particulier ne s'était au préalable astreint à des calculs, à des considérations d'une portée politique dépassant la consubstantiation du métal et de sa personne. Doué de visions qui perçaient les sombres nuages de l'avenir, s'appuyant sur ses coreligionnaires et plus encore sur l'efficacité de ses articles et ses instincts d'émeutier, Victor Hugo prévit que le prince proscrit serait tôt ou tard rétabli sur son trône. Elle ne constituait pas une base moins fondamentale de ses ratiocinations prophétiques, la dépravation des doctrines libérales, depuis que les classes moyennes corrompues avaient communiqué leur lèpre à la populace, dont il avait divorcé, pensant qu'en fraternisant avec des fidalgos qui s'oubliaient, il se dégageait des bas-fonds où il était né.

Dans le prologue de son *Origine et Établissement de l'Inquisition*, le sévère Alexandre Herculano avait écrit quelques phrases bilieuses dont Victor Alves avait inféré le probable retour du roi légitime. L'historien visionnaire, dans l'esprit du chevalier de l'Ala, ne pouvait se leurrer, quand il annonçait le rétablissement de l'absolutisme grâce aux propres efforts de la bourgeoisie, son ennemie triomphante, laquelle, redoutant les fureurs d'une plèbe débarrassée du licol religieux, se liguerait avec les réactionnaires pour réinstaller sur le trône un souverain absolu qui préserverait ses avoirs, en coupant court, avec l'épée de Chaves, à l'insatiable avidité des prolétaires.

Pénétré de ces profonds pressentiments sociologiques, Victor se fit un devoir civique de s'enrôler dans l'avant-garde du détachement le plus

aguerri, d'exposer sa tête aventurière à la brèche la plus bombardée, et de lancer ses éclairs là où la nuit des esprits serait la plus épaisse — des éclairs d'éloquence dans les clubs, les estaminets, et jusque dans les salons de vétustes Aspasies, qui, depuis 1834, graissaient la barbe de tous les Périclès — comme il y en a tant dans ce pays — plus ou moins semblables, pour ce qui est de l'esthétique et de la plastique, au regretté Élias de Dona Rozenda.

Il apparaît, à la lumière la plus vive de son entendement, que Victor Hugo n'arriverait pas à s'insinuer dans la société où il devait féconder de son verbe ses convictions légitimiste, s'il ne s'habillait pas avec la netteté et l'élégance qui aux jours d'aujourd'hui rehaussent les périodes d'un bon orateur. Son accès aux salons serait à coup sûr ralenti, s'il ne disposait, dans sa garde-robe, que du veston de tissu ordinaire avec lequel il se distinguait médiocrement dans les soupers du *Colete-Encarnado*, et se cachait dans la pénombre d'un café de la rue São Roque, en réchauffant son imagination avec des grogs consommés à crédit C'était une calamiteuse époque que celle où le député Élias lui offrait un paletot dont on voyait le fil, et un gilet de patchwork déteint, en jetant à sa mère un regard exigeant reconnaissance, fidélité, et peut-être qu'elle renonçât aux tendresses du chanoine Antunes !

Victor Hugo avait constaté dans les galeries de la Chambre basse que les hommes, dans la tête desquels palpitait la bouillante inspiration des Isocrate et des Hortensius, se distinguaient par la recherche dans leur mise, par leur coiffure calamistrée, et le jais lustré de leurs moustaches. Il vit que l'enveloppe donnait plus que de la grandeur aux postures antiques et sculpturales de la gesticulation, bien que la chlamyde grecque eût ondulé d'une façon plus imposante sur les omoplates du sieur José de Morais, qu'en vérité les basques de son frac qui répondaient mal à sa gestuelle ample, impétueuse. Victor Hugo Alves remarqua l'élégance de M. Carlos Bento dans son aplomb sculptural, et quoique le goût affiné de ces Phidias inédits requît une toge tombant avec une majesté romaine sur cette confirmation d'une myologie[1] toute classique, sa propre tenue entre les coutures de son costume ne rabaissait pas tout à fait les transports d'éloquence qui illuminaient de leur lumière phosphorescente le poids de ses idées. Contribuait à ces effets ignorés de Longin le secret qui protège l'art de se bien habiller.

Il ne produisit pas sur lui une plus petite impression, le sieur Arrobas, qui souriait dans sa barbe en considérant le gilet rayé du plus qu'aujourd'hui défunt João Elias ; et il ne put éviter de s'imaginer que, s'il ne pouvait compter sur l'élégance de ses vestes, et le mouvement

[1] Ce mot s'appliquant à l'étude des muscles, sauf coquille, l'on peut penser que l'auteur n'admire pas vraiment la musculature des orateurs. (NdT)

pendulaire de son bras droit répondant au mouvement pendulaire de son bras gauche, M. Martens Ferrão arriverait juste, avec ses discours, à retirer le laudanum des pharmacies, et à faire de la chambre un perpétuel jardin des Oliviers, où les disciples de Jésus, *dormaient de tristesse*, comme le rapporte Saint Jean. Dormir de tristesse ! — c'est le sommeil le plus curial et le plus justifié qui puisse anesthésier une assemblée de législateurs, quand la providence des nations ne charge pas quelques députés bien peignés et bien habillés de ménager à leur auditoire d'allègres insomnies, mis à part M. le duc de Loulé pour qui le Père Antonio Ayres de Porto ferait office de lait d'amandes douces.

Après de telles considérations, le fils de Dona Rozenda Picôa a éprouvé quelques inquiétudes sur les moyens de se procurer les ressources nécessaires pour quelqu'un, qui serait contraint, faute de les trouver, de renoncer au destin fixé, de la façon la plus fatidique, par son génie.

S'il envoyait à Dom Miguel de Bragança les trois contos de réis, et se dispensait ainsi de la tâche d'être le moteur de la restauration, renonçant à une action digne d'un restaurateur, cela ne reviendrait-il pas à desservir sa patrie, pour en retirer l'avantage d'être honoré en tant qu'homme ? Qu'est-ce qui profiterait le plus au proscrit : l'or de sa fille, ou qu'on lui rendît sa couronne ? Et si quelques poignées d'or, entre d'autres mains, lui procuraient des moyens de retrouver sa patrie et sa couronne, n'était-ce pas un œuvre triplement bénie que ce sacré larcin qui mettait le révolutionnaire en état d'éprouver à son tour, une fois restauré le trône du roi, la fierté d'autres brigands qu'il voyait bien installés sur les lisières du trône usurpé ?

Trois contos de réis, dans les poches de Victor Hugo, faisaient germer des événements et des transformations d'une incalculable importance, alors que si on les envoyait à Heubach, il seraient, sans gloire, engloutis en comestibles et d'autres bagatelles parfaitement inutiles si l'on entend rétablir la loi fondamentale de Lamego[1].

Sur la législation de sa patrie, abolie par le droit du plus fort, Victor Hugo se pourvut d'une abondante bibliothèque ; mais elle était si grande, la confiance qu'il accordait à l'originale spontanéité de ses syllogismes qu'il ne lisait presque rien, se contentant d'un substrat tiré des écrits du Père José Agostinho Macedo et du frère Fortunato de São Boaventura.

[1] Doit-on y voir une allusion aux Cortes de Lamego qui ont précisé que les femmes peuvent hériter du trône. Si elles épousent un étranger, celui-ci n'hérite pas du trône, et ne peut entre-temps pas régner avec son épouse. Ces Cortes ont, par la même occasion, élu Dom Afonso Enriques roi du Portugal.

Dona Maria II a épousé Ferdinand de Saxe-Cobourg. Victor Hugo Alves s'imagine-t-il que cela entame la légitimité de Pedro V ? Il oublie assez vite que ce n'est pas Dom Miguel qui devait accéder au trône, mais sa nièce, la fille de Pedro IV, alors empereur du Brésil qui a abdiqué en sa faveur, à charge pour son frère cadet de l'épouser, ce qui coupait court à toute querelle dynastique. Dom Miguel ne l'a pas épousée, il est monté sur le trône à sa place. Il est des lièvres qu'il vaut mieux ne pas lever. (NdT)

S'il y avait un livre qu'il préférait au *Poignard des Bossus*, c'était *Les Talismans de la biauté* [1], une œuvre quelque peu étrangère aux veilles studieuses d'un conspirateur ; mais répondant à son intention de seconder la beauté des travaux de son esprit par le maintien soigné de son corps.

Le soin de sa personne, sale durant de longues années, n'a pas été le fruit d'un rapide processus, ni superficielle. Son tempérament qui faisait de lui un furieux hydrophobe, ennemi déclaré des bains du docteur Nilo, lui imposait à présent l'obligation de barboter voluptueusement tous les matins dans un bain parfumé de *Lait d'amande douce*, en se frictionnant avec des savons de *Thridace* et le *La reine des abeilles*, ou de *Crème froide mousseuse*. Puis, dans l'arrangement de ses cheveux épais et huileux, qui en d'autres temps eussent fait reculer un sanglier furieux, il alignait les cosmétiques réputés, du *Baume des violettes d'Italie* et des *crèmes duchesses* à l'*Eau rédivive de Nangavaki* et à la *Diamantine lustrale*. Pour cette opération capillaire, planté devant un miroir de Venise flanqué de colonnes où étaient accrochées des bobèches en bronze représentant Léda avec son cygne, et Europe avec son bœuf, Victor Hugo travaillait les plis de son front, et ses froncements de sourcil, qui étaient la marque d'un cerveau cautérisé par la cantharide du génie ; ce travail, dans son imagination, contribuait notablement aux triomphes oratoires du sieur Sá Vargas.

Enveloppé dans sa robe de chambre bleu turquoise, serré jusqu'à la ceinture de cordons de soie avec des glands écarlates, Victor dessinait les boucles de ses moustaches, il en traçait les contours et les lustrait avec de la *Pommade Hongroise*, puis il se passait sur l'épiderme de la *crème Pompadour*, avant de se laver une quatrième fois le visage avec une eau saturée de *rosée des abeilles*. Pour finir, il procédait au polissage de ses ongles brossés et teints avec de la *poudre orientale*. Il estimait que toute recherche laissait encore à désirer, car, dans son esprit, ses mains ne trahissaient pas dans leur transparence et leur finesse l'aristocratique noblesse des Marialvas ou des Vimiosos.

Il passait ensuite un long moment devant sa glace à se contempler comme Narcisse, avec la langueur féminine d'un Bathyle ou d'un Juvencius. Il penchait son cou avec les langoureuses inclinations d'un cygne noir, et entrouvrait les lèvres pour ébaucher un sourire de damoiseau, sans les laisser se desserrer. Les rires francs, la bouche grande ouverte, il ne les confiait même pas à son miroir. Cela représentait pour lui une souffrance, une frustration, une violence incroyables de ne pouvoir rire.

Et pourquoi ne riait-il pas, cet homme si facilement pris d'allégresses intimes ? Serait-ce pour simuler un esprit profond, et les précautions d'un conspirateur qui lui subjuguaient la moelle ? Pas du tout, messieurs.

[1] En français (?) dans le texte, comme d'autres articles de cosmétique en italique.(NdT)

C'est parce qu'il avait les dents trouées de caverneuses caries, et plombées, les gencives chargées de dépôts verdâtres. C'était une pourriture de tête de mort, un amas de mandibules exhalant des fièvres pernicieuses. Mis à part ses dents, la mise raffinée du poète, prise dans son ensemble, respirait l'élégance odoriférante qui parfumait son atmosphère, mitigeant son haleine méphitique, et tempérant sainement l'air pour son entourage.

Les délicates beautés des lignées historiques le regardaient en coin, manifestant, dans les mimiques qu'elles s'échangeaient, un effarement narquois. Le talent dont le poète se piquait obtenait juste, dans la société frivole des dames illustres, l'attention conventionnelle et feinte que la société bourgeoise accorde aux lettrés, à charge pour le poète d'écrire un sonnet à l'occasion d'un anniversaire, ou une nécrologie à l'occasion d'un décès dans la famille.

On marmottait cependant qu'une marquise qui avait perdu en 1820 bien des préjugés comme autant de toiles d'araignée, ne lui avait pas fait attendre, comme Ninon un certain abbé, son anniversaire ultra-canonique, pour le convaincre que la lyre d'un barde aujourd'hui pouvait, sans profaner un culte antique, lâcher des complaintes répondant à la majesté d'une cathédrale gothique. Il était sûr en outre que le fils de l'Alves négociant en cuirs, mort en odeur de matraqueur cabaliste, avait cultivé de telles amours comme qui sarcle, dans le style du seizième siècle, des archaïsmes pour en larder, en tranchant de l'entendu, des formes littéraires modernes.

On voulait dire, ou c'est lui qui le disait, que la marquise, une relique des anciens usages de la cour, collectionneuse d'anecdotes touchant la vie intime de la noblesse, raffinée, polie dans les manières exclusives de sa caste, payait généreusement les fumigations de nard en donnant à son poète une couche de vernis dont il ne pouvait à coup sûr se dispenser pour gratter les croûtes de son éducation, dans la fréquentation du capitaine des messageries et le foie frit qu'on lui servait dans la gargote de la rue das Pretas ainsi qu'aux clowns de Price. Quoi qu'il en fût, nonobstant ces amours passagères et juste consenties comme un accessoire de son polissage, Victor Hugo José Alves gardait, intacte et sans tache, la poésie en son cœur. Dona Maria ne perdait rien de son éclat dans son ardente imagination.

Employer cet argent à défendre la cause de Dona Miguel, c'était ce qui pouvait le pousser ensuite le plus en liquidant ses comptes avec Dona Maria José de Portugal, à décompter la somme qu'il avait escamotée, en l'épurant avec l'or le plus fin de son amour.

Entre-temps, le défenseur de la légitimité se hissait parmi ses confrères au niveau des talents les plus prometteurs de la restauration. Pour ce qui est des expressions mélodramatiques il ne cédait le pas à personne. Il se ménageait des occasions d'exhiber des extraits des discours qu'il

composait dans son écritoire, en les déclamant à sa tante Euphémia, qui se montrait réceptive aux décharges électriques de la métaphore, vues les relations familières et quotidiennes qu'elle entretenait avec un auteur dramatique, qui l'appelait sa Laforêt, et l'embarrassait follement quand elle chantait, les mains sur sa poitrine flasque, les romances de ses drames. Les yeux humectés d'un liquide nostalgique, ne perdant pas une miette des envolées rhétoriques de son neveu, Dona Euphémia croyait entendre le dramaturge qui avait quitté ce monde les oreilles encore assourdies par les ovations du Salitre, et le cœur tenaillé par l'envie dévorante que lui inspiraient *Les Deux Renégats* de M. Mendes Leal.

VIII

RAUL

Sur le visage de l'ange, quel noble dédain
DANTE - Enfer - C.IX

NOUS AVONS évoqué les faits qui ont précédé le dessein qu'a conçu et réalisé Dona Maria José, de se faire gantière.

Dès le début de cette histoire, José Parada, qui nous a mis en présence de la fille de Dom Miguel, nous a rapporté, d'une façon plus ou moins hyperbolique, la multiplication des hommages autour de cette aimable dame. Il n'a certes pas été mis au rang de ses flagorneurs quand il nous a confié les dédains de la gantière devant les propositions de mariage, venant aussi bien de vieillards fortunés, que de jeunes génies, et même d'un garçon élégant et riche qui pouvait aspirer à l'union la plus sélecte dans la plus haute société de la Cour. Tel était ce Raul, fils unique du comte de Baldaque, le millionnaire qui était arrivé à Lisbonne avec son ami et associé Manuel Pinto de Fonseca, un homme cousu d'or que les femmes de chair avaient surnommé le *comte de Monte-Cristo*.

Dona Maria José n'avait pas particulièrement remarqué le fils du comte parmi les gens qui fréquentaient sa boutique, elle avait juste noté une timidité qui le faisait bafouiller, et un rare embarras pour avancer une phrase, que ne laissait vraiment pas attendre l'aplomb de ses attitudes et ce ton de petit-maître que lui donnait son pince-nez, et une certaine aisance qui lui valait dans les salons une réputation de fin causeur.

Dans ses conversations avec la gantière de la rue Nova da Palma il y avait des plages de silence qui pouvaient signifier aussi bien un amour où la parole se perd dans la contemplation, que la lassitude de deux âmes prises dans les spasmes d'un ennui réciproque.

Raul était pourtant parvenu à ce degré d'amour où la femme impose une respectueuse adoration qui n'a rien à voir avec le prestige de sa naissance. Il se peut qu'ignorant l'ascendance royale de la gantière, il lui aurait manifesté moins d'égards, sans toutefois l'aimer moins ; mais, pour nous en tenir à la stricte vérité, le fait que l'on dît que cette aimable demoiselle était fille d'un roi, et le port altier avec lequel, sans artifice et tout naturellement, elle justifiait sa noble condition, donnait de lui-même de tels reliefs à sa merveilleuse beauté, qu'ils instillèrent, je pense, dans l'âme enthousiaste du jeune Brésilien une de ces religieuses idolâtries qui se confondent avec la superstition.

Raul de Baldaque sautait de son dog-cart à la porte de Dona Maria de Portugal, jetait ses guides à son jockey, et allait trouver la gantière qui cousait des boutons à ses gants. Cette aimable dame répondait gracieusement à son salut, lui avançait une chaise, qu'il prenait avec toutes les apparences d'une extrême courtoisie, et, après avoir accompli son devoir d'urbanité comme si elle le remplissait dans les opulents salons de sa mère, elle reprenait ses occupations, présentant à ses clients un visage avenant et un sourire patient qu'aucune personne qui s'y entendrait dans les douleurs refoulées au fond de l'âme ne pourrait voir sans en être affecté. Affiné par la passion qui dégrossit les tempérament les plus épais, Raul devina un jour que le sourire qu'opposait la gantière aux remarques désobligeantes d'une femme qui lui rejetait des gants qui se déchiraient quand elle les enfilait, était l'expression ironique de l'infortune qui s'irritait, ou peut-être de la sereine allégresse d'une martyre qui se repaît de ses douleurs.

Le jeune homme réservé laissa échapper de son âme une phrase qui le grandit dans l'esprit de Dona Maria.

– Combien de fois Sa Majesté Dom Miguel de Bragança a dû sourire ainsi…

Elle le fixa, les yeux embués de larmes, et répondit :

– Cela n'a rien à voir, Monsieur Baldaque. Dom Miguel ne peut sourire. Ce qui peut rapprocher le prince et la gantière, ce sont les larmes… mais quelle différence dans leur âcreté ! Je pleure sur son sort, et lui… il pleure sur son propre sort. Je vois les douleurs qu'il endure, et je le plains ; c'est lui qui les endure. Et cette même pitié qui parvient jusqu'à lui sous la forme de maigres bénéfices, doit être pour lui comme du fiel qu'on verse goutte à goutte sur les blessures de son point d'honneur… Il y a des malheureux qui se tordent tenaillés par une soif ardente ; ses amis veulent l'étancher, et ils lui donnent du poison… Je ne sais si pour ceux qui ont tout perdu, ce ne serait pas le comble de la charité que de les laisser mourir…

Ce ne devait pas être facile pour Raul d'établir un lien entre ces idées décousues, entrecoupées de silences ; mais ce qu'il comprit l'engagea à manifester, en s'épanchant, une bonté qui blessa les oreilles de la gantière :

– Si je n'étais pas riche, vos paroles, Madame, représenteraient une torture pour moi.

– Vous ne m'avez pas compris, murmura-t-elle, baissant les yeux vers son ouvrage.

– Je crois que je vous ai entendue, rétorqua Baldaque, mais, si je vous ai blessée, pardonnez-moi...

– Qu'avez-vous compris ? dit-elle sans lever les yeux, que je vous demandais une aumône pour Dom Miguel ?

– Non Madame, j'ai compris que... balbutia le jeune homme au comble de l'embarras.

– Qu'avez-vous donc compris ?

– Que vous déploriez que votre père ne soit pas mort, plutôt que d'avoir à accepter les dons de ses partisans.

– Qu'est ce que cela peut faire, dans ce cas, que vous soyez riche ?

– Cela me fait peur de vous répondre, dit Raul, se levant d'un bond, et repoussant de sa main ses longs cheveux qui lui brûlaient les joues.

– Peur !... que pourriez-vous me dire qui vous intimide ?

– Vous avez raison, Madame. Il me faut être franc... je ressens le besoin d'être plus heureux que je ne suis... Je veux vous ouvrir mon âme... je veux, enfin...

Il s'arrêta un moment ; et le silence se serait prolongé si Dona Maria José ne l'avait pas fixé avec une interrogative pénétration qui semblait lui recommander la plus grande prudence dans le choix des mots.

Il poursuivit, le besoin même de se justifier lui insufflant le courage nécessaire :

– Si je ne vous ai pas encore dit que je vous adore, c'est qu'en votre présence, toutes mes résolutions s'évanouissent. Je suis encore jeune, mais je connais le monde. Les âmes infortunées vieillissent vite. Je n'ai jamais aimé ; mais je sais les mots qui servent à dépeindre les grandes passions. Après être venu à maintes reprises, bien résolu à vous dire que je vous aime, sans arriver à le faire, j'ai décidé de vous écrire. La même timidité entravait mes mouvements au moment de vous remettre ma lettre. J'en suis arrivé à avoir honte de moi-même parce que j'ai vu l'assurance avec laquelle certains hommes, sans vous manquer de respect, osaient vous dire des mots qui blessaient à la fois mon cœur et mon amour-propre. Il me restait au moins, dans mon amertume, une consolation, c'était que, étant donné que vous ne voyiez pas mon âme à travers mon silence, vous ne me prendriez pas pour un frivole soupirant, toujours prêt à débiter des banalités. J'avais une autre consolation, plus flatteuse ; celle de voir que si vous me dédaigniez, ou ne me voyiez pas,

vous n'accordiez pas plus d'attention aux personnes qui vous courtisaient, et que je savais que les intentions de certaines étaient aussi honnêtes que j'aurais voulu que mes sœurs, si j'en avais eu, l'eussent mérité.

La gantière l'interrompit :

– Je n'ai jamais donné une occasion de me faire des propositions de quelque nature que ce soit. Je vous le dis, Monsieur Baldaque, pour vous ôter l'idée que je tirerais vanité d'avoir rejeté des propositions que le monde appelle des partis avantageux.

– Je le sais... fit Raul, perdant un tant soit peu le courage qui l'engageait à parler, car il attribuait cette interruption à un orgueil piqué à vif. Je le sais... et c'est parce que je le savais, que je me suis retenu, instruit par la désillusion des autres. Mais, malgré tout, je me suis peut-être flatté de me supposer plus digne qu'eux, parce que je ressentais à votre égard une vénération qui n'en a pas empêché d'autres de se déclarer. C'est le seul détail qui doive me distinguer : il est naturel que tout le monde aime une dame dont la beauté éclate sur son visage, dans son cœur et dans son esprit, et il n'arrive pas toujours que la passion se laisse étouffer par le respect. Mais rien ne pourra m'empêcher, Madame, de vous révéler en peu de mots l'objet de toutes mes méditations depuis six mois ; mais, si vous m'écoutez à contre-cœur... si vous me confondez avec les hommes qui vous ont importunée avec des phrases plus ou moins semblables aux miennes, dites-moi que vous m'écoutez par pure courtoisie...

– Je vous écoute par pure courtoisie, dit sereinement Dona Maria José.

– Je vais donc en rester là, marmonna le jeune homme en pâlissant... Mais... reprit-il au bout de quelques instants où la rougeur succéda à la pâleur, mais vous m'avez demandé il y a un moment ce que ça pouvait faire que je fusse riche. Et je vous ai dit que j'avais peur de vous répondre. Vous m'avez invité à m'expliquer ; et, avant que je puisse m'expliquer, vous m'engagez à me taire en déclarant que vous m'écoutez par pure courtoisie ! Si vous aviez le cœur aussi charitable que prêt à se froisser, vous ne me le diriez pas si sèchement... vous me permettriez plutôt de m'excuser pour des paroles innocentes qui vous ont donné de moi une mauvaise opinion tout à fait injustifiée.

– Une mauvaise opinion, pas du tout, Monsieur, corrigea Dona Maria, cela me semblait juste une phrase impertinente qui ne pouvait s'introduire malgré moi dans notre conversation. Je vous disais que Dom Miguel est malheureux ; et vous m'avez répondu que vous étiez riche. J'ai eu l'impression que vous m'avez prise pour une intermédiaire chargée de collecter des aumônes en sa faveur...

– Vous vous êtes trompée, Madame, rétorqua Raul, fort de la pureté on ne peut plus noble de ses intentions.

– Soyez alors assez généreux pour me pardonner, et croyez bien que c'est l'intérêt et non pas la politesse qui m'engage à vous écouter.

Après une longue pause, où il trahit dans son visage la douloureuse inquiétude de son âme, Baldaque dit, vraiment troublé :

– Je ne peux plus…

– Vous ne pouvez pas !? reprit la gantière, manifestant son incrédulité. Vous ne pouvez donc pas ? Pourquoi ? Cela m'invite à soupçonner…

– À soupçonner ?…

– Oui, à soupçonner que, par votre hésitation, vous me laissez entendre la difficulté que vous éprouvez à combiner votre respect à mon égard et l'explication que vous alliez me donner de votre richesse. Si c'est le cas, je vous suis plus reconnaissante de votre silence que de vos explications… Laissons dans l'ombre votre secret et oublions ce qui était en trop dans vos révélations. Je ne vous dirai pas, Monsieur Baldaque, en attendant, que je serai avec vous plus sincère que je ne l'ai été avec d'autres personnes qui ne m'importunent pas et ne m'inspirent aucun orgueil. Mon échappatoire avec ces personnes, ç'a été le silence, sans dédain ni mépris. Je n'en userai pas de la sorte avec vous. Je serai véritable, parce que je vais répondre à ce que vous m'avez dit et peut-être même à ce que vous aviez l'intention de me dire. Le jour où j'ai ouvert cette boutique, j'ai établi avec la société les seules relations qui fussent compatibles avec ce genre de vie. Je n'ai pas songé puérilement à susciter l'admiration d'esprits extraordinaires qui ressentent le besoin de couvrir les actes vulgaires de la vie des oripeaux de la poésie. Cette boutique, avec une pauvre femme qui en tire sa maigre subsistance, ce n'est pas du roman, c'est une occupation correspondant à mes capacités et à mes ressources. Je pourrais viser un emploi plus noble et plus lucratif ; je pourrais enseigner dans les collèges les langues que j'ai étudiées, développer quelques talents que je laisse tomber dans l'oubli parce qu'ils me semblent inutiles ; je pourrais ; mais le contact avec la société m'effrayait ; les relations continues entre une maîtresse et ses élèves me priveraient de ces réconforts de l'âme que j'espérais trouver et que j'ai trouvés dans cette existence obscure ; et la solitude, le fait de me trouver seule la plupart du temps, de m'épargner des efforts qui m'obligeraient à sortir de moi-même si je voulais justifier le montant de mon salaire en éduquant des jeunes filles. Je sais que je m'acquitterais mal de ma tâche parce que je ne puis, dans cet esprit que la tristesse rend égoïste, accorder quelque attention aux devoirs sacrés des gens qui éduquent…

Baldaque l'interrompit ;

– Mais, je vous demande pardon !… je crains d'être indiscret en vous posant une question…

– Parlez.

– Si j'ose vous poser des questions, c'est que bien des gens disent que vous avez hérité…

– De cette maison et de neuf contos de réis en actions.

– Neuf contos de réis en actions… reprit craintivement le fils du millionnaire, cela ne suffit pas pour qui aurait des aspirations moins modestes que vous… mais… leurs intérêts, je crois, vous dispenseraient, Madame Maria José, de gérer un commerce aussi peu lucratif ; et si vous me permettez d'en dire plus, vous pourriez aussi bien vous éloigner tout à fait de la société, profiter de toutes vos heures de solitude, en vous épargnant les larmes que j'ai vues, il y a peu, expliquer votre sourire… Pardonnez-moi encore si j'ai passé les bornes dans ces remarques sur votre vie intime.

– Vos remarques sont justifiées, répondit tranquillement Dona Maria, mais je ne possède plus que cette maison et la valeur des objets de cette boutique. Ces renseignements doivent suffire à satisfaire votre curiosité, ne m'en demandez pas plus. Si quelqu'un d'autre la connaît, il n'y a pas de raison que je cache ma pauvreté à une personne déjà convaincue que je désire être pauvre.

– Oh, Madame !… Je n'oserais proférer un seul mot à ce sujet…

– Ma pauvreté est volontaire, réfléchie, elle me comble, continua la fille de Dom Miguel. Celui qui me plaindrait, détourne la commisération qu'il doit à qui la mérite et en a besoin… Vous m'avez dit tout à l'heure que je n'ai accordé aucune valeur aux généreuses propositions de gentils-hommes nantis qui me recherchaient en tout bien tout honneur. Je n'ai accordé aucune valeur à l'opulence qu'ils m'offraient ; mais j'éprouve de la reconnaissance pour le sentiment qui les a poussés à me distinguer. J'aimerais voir sourire à chaque infortunée le bonheur de riches mariages. Un tel bonheur doit susciter une grande envie, puisque j'ai vu de l'effarement, et peut-être du dépit sur le visage de personnes dont je me suis dispensé d'apprécier la richesse. Et c'était, à mes yeux, une indiscrétion et une légère absence de courtoisie de venir m'obliger à être indélicate pour éviter d'exposer des sentiments qui me faisaient alors penser uniquement à l'inconvénient d'être une gantière.

Dona Maria sourit, se passa sur le front sa main d'une blancheur extrême, posa sa tête dessus comme qui rassemble des idées fugitives et continua :

– C'est tout ce que j'avais à dire, Monsieur Baldaque, sur ce que vous devez savoir de moi-même. J'ai choisi cette condition. Si, attirée par les biens de fortune, j'en sortais, mon âme aurait honte de son naturel servile. Il y a des sacrifices qui comportent d'intimes, d'ineffables glorifications. Ce sont là des douleurs dont les patients ne veulent pas être soulagés ; ce sont les rosettes des cilices que les créatures emplies jusqu'au délire de l'amour divin serrent encore plus, quand leur angoisse est plus forte. Il est des pénitences morales qui ressemblent fort aux macérations volontaires des saintes. La pénitente n'accepterait pas d'échanger ses disciplines contre les suprêmes jouissances de ce monde,

je n'échangerais pas, moi, contre elles, mon indépendance, à cette solitaire, à cette obscure distance des théâtres et des bals, dont mes yeux las de pleurer ne supporteraient pas l'éclat.

– J'ai compris, Madame... dit Raul, trahissant sa douleur dans le tremblement de sa voix. Le mot cœur n'est pas une seule fois apparu dans ces phrases assez glaciales pour que je me sente repoussé. Il y a une sublime et sainte poésie dans le mystère qui oriente votre existence ; mais, dans vos étoiles, au ciel de vos visions, on ne voit briller aucun astre d'amour... Comment pourriez-vous me comprendre si en articulant entre mes sanglots mes confessions, j'étais, moi, comme le malheureux qui implore une idole de marbre, et non une âme passionnée qui prétend communiquer son ardeur à une autre âme ?... Mes confidences ne pourraient être entendues à partir des sommets d'un sentiment incompréhensible où vous me cachez vos fantaisies. Je savais que vous aviez posé les yeux de votre visage et de votre âme sur la femme vertueuse ; mais je croyais aussi que l'élévation de l'esprit ne rendent pas stériles les fleurs du cœur. Il existe, à votre âge, Dona Maria José, des âmes dévastées, qui, à partir du positivisme bas de ceux qui ne croient pas, sont parvenues, sous l'effet de la foi ou de la grâce divine, à s'élever, sur les ailes de la piété, à de tels sommets qu'elles se sont posées au sein de Dieu ; je sais que, même au ciel, là-haut, elles doivent pleurer sur les illusions qu'elles ont perdues sur terre. Je sais qu'il y a des âmes qui sont tombées ainsi, et se sont rachetées ; mais sur les cendres de ma mère, j'irai jurer que sur la pureté de votre visage, la sérénité de votre regard, la vertueuse hauteur de vos paroles, Madame, votre vie entière est baignée de lumière, sans aucune souillure, sans une tache sombre qu'y aurait laissée l'ange maudit de la désillusion. Aucun de vos espoirs n'a été déçu, vous n'avez été frustrée d'aucun désir. Vous n'avez ni désiré, ni attendu les bonheurs qu'attend et désire une femme à la fleur de son âge. Si vous avez senti un moment les frémissements de l'amour, vous les avez réprimés avec la violence d'un juste orgueil...

Dona Maria l'interrompit :

– De l'orgueil ! De l'orgueil !

– Ce n'est pas le bon mot, insista fermement Raul, il y en a un autre plus propre, plus imposant ; mais également moins excusable à notre époque des lumières, de développement où l'on mène une guerre victorieuse contre les préjugés...

– Dites-le, ce mot... Ne vous retenez pas...

Il obéit.

– La fierté de votre naissance, fit-il, craintivement.

– J'apprécie votre courage, Monsieur Baldaque. Si vous dissimuliez le fond de votre pensée, vous ne réussiriez pas à me tromper. Je vous remercie de votre franchise. Je me sens fière, c'est vrai, je me sens très fière d'être la fille d'un prince pauvre, d'un prince exilé ; si j'étais

courtisée à côté du trône de mon père, ce ne serait peut-être pas le cas. je suis fière de me voir abattue, et cela me pèse de ne pas avoir partagé les amertumes de ce grand malheureux. Quand il a enduré une extrême indigence aux premières années de son exil, je voyais encore dans nos salons et dans la garde-robe de ma mère, les précieuses reliques d'une opulence qui n'avait pas été la sienne, ni celle de son État, ni de la maison de l'infant, ni des extorsions infligées à une nation ruinée. S'il était resté un vestige de cette opulence à l'heure où je me suis retrouvée orpheline, je vendrais jusqu'au lit de ma mère pour lui venir en aide, et je m'agenouillerais aux pieds de la divine Povidence pour la supplier de me laisser gagner mon pain quotidien, et de permettre que ma misère embrassât ma dignité, que mes larmes, si je devais en verser, ne s'écoulent pas impures de mon cœur. Voilà, vous vous en rendez compte, Monsieur Raul, la source de ma fierté ; elle s'est déclarée comme se manifeste l'humilité de beaucoup d'infortunés. Des filles de roi, il y en aura beaucoup qui se jugeraient avilies par le travail ; et moi, j'ai trouvé dans un humble travail le secours nécessaire pour soutenir la fierté d'une fille de roi. La femme qui s'offre la noble distinction de vivre au niveau de la plèbe, gardant pour elle cette supériorité de sourire aux inévitables offenses qu'entraînent les positions les plus humbles, ne se rappelle pas qu'elle est petite-fille de rois pour avoir de la fierté. Mais ce mot est rude, il est la négation de la vertu, il sonne âprement aux oreilles de la morale chrétienne. Comme aux miennes. Si ma conscience ne me disait pas qu'elle exprime innocemment l'idée que je me fais de moi-même, je vous demanderais de la qualifier plutôt de mâle énergie, de vigueur dans le caractère, d'attitude excentrique et singulière, si vous voulez, mais ce serait une injustice de l'attribuer à un défaut de mon cœur. La fierté d'un pauvre, oui ; mais sans les susceptibilités de l'orgueil plébéien ; sans la cupidité que l'on couve dans les enfers de son âme. Je nourris une ambition mortifiante mais inoffensive, une angoisse dont, si elle est peccamineuse, les larmes qu'elle m'a fait verser, m'a sûrement lavé l'âme de ses impuretés. Cette ambition est comparable au dérèglement d'un malade qui se tord sous un accès de fièvre ; mais elle est pire encore… Mes souffrances ne doivent pas être dévoilées, elles sont profondes, je les étouffe, je les cache à tout le monde, parce que je suis seule en ce monde et si malheureuse que je ne trouverais aucun soulagement à les confier… Je vous ai expliqué la nature de ma fierté, conclut Dona Maria José souriante en buvant ses larmes.

Au bout de quelques secondes, au cours desquelles Raul, absorbé dans la contemplation de cette femme, en laquelle on eût dit que deux beautés projetaient leur éclat, ne lâchait pas le moindre monosyllabe, elle dit, en tempérant la rudesse de la question par la douceur du ton :

– Vous avez dit que j'étais fière de ma naissance, Monsieur Baldaque. Je vous ai avoué que je l'étais ; et, regardez, j'ai une qualité encore plus

répréhensible… voulez-vous que je vous la dise ?

– Une autre vertu ?

– Une autre défaut… Je suis orgueilleuse.

– Orgueilleuse !…

– Oui, de ce que vous voyez ; de ces gants, de ces chemises, de ces nippes qui m'offrent les pompes dont j'ai besoin pour soutenir mon orgueil.

Et elle conclut par un indescriptible éclat de rire, un gémissement convulsif peut-être, un ressac de larmes qui se replia sur son cœur. Là-dessus, une petite bonne entrait avec deux récipients de fer-blanc, des sortes de marmites, qui contenaient le dîner de la gantière, acheté dans une taverne des Portes de Santo Antão.

Les yeux brouillés et la voix tremblante, Raul serra la main de Dona Maria José du Portugal en murmurant ces paroles de sorte que la bonne ne les entendît pas :

– Je ne vous mérite pas… mais je vais vous aimer comme un esclave que j'ai eu, qui tient à moi, et m'aime encore aujourd'hui. Et comme l'amour de cet esclave me fait du bien à l'âme, il se peut que mon amour représente, dans votre vie, un sentiment doux.

Et il sortit.

José Parada, les convives de Raul Baldaque, et moi, nous n'avons pas hésité à imputer au soupirant de la gantière les estimables défauts qui donnent une valeur inestimable à ceux qui les mettent à l'encan avec l'invulnérable pétulance de la richesse. Je l'ai mal jugé la première fois que je l'ai vu se pavaner avec des mines et des coquetteries qui ne répondaient pas à ce qu'on attend d'un garçon de sens rassis. En dehors du fait que, dans la hauteur de son regard, son sourcil arrogant quand il a pris la mesure de mes modestes dimensions, dans le raide aplomb de son maintien, trompé par l'expérience que j'avais eu de dizaines d'exemplaires de fous qui justifiaient ma méfiance, je me suis dit que Raul n'avait rien qui pût retenir les sentiments de la fille de Dom Miguel, si ce n'est sa mise de gandin, le frison de son phaéton, et l'attrait de probables mille et quelques contos.

Ce garçon avait choisi le pire expédient pour gagner l'estime de ses connaissances à Lisbonne. Il leur offrit des dîners dont la magnificence suggérait un penchant pour l'ostentation ; et, non content de l'outrecuidance que lui donnait sa richesse, il se piquait de l'emporter, s'agissant des grâces de l'esprit, sur ses commensaux. Ils lui firent une réputation de jobard. Il y avait, dans cette calomnie, l'ignoble dessein de s'arranger avec leur conscience qui leur reprochait leur condition de parasites ; et l'accommodement qu'ils trouvaient avec leur dignité froissée, c'était de s'imaginer qu'ils vivaient aux dépens de ce benêt.

Il se peut que le fils du comte de Baldaque, une fois, ou chaque fois qu'il a présidé à ses soupers énervants et incandescents au Matta, ait été

enflammé par l'ardeur naturelle de son tempérament, ou exalté par les effets sournois des liqueurs, il se soit laissé aller à des vantardises de muguet, relatant avec une indiscrète jactance ses conquêtes féminines, plus ou moins imaginaires. Blessés dans leur orgueil national, ses commensaux en étaient réduits à échanger ces sortes de regards en coin, qui dissimulent le dépit sous le masque de la raillerie. Je ne sais à quel point le raisonnable idolâtre de la gantière avait le droit d'afficher la fatuité de faire valoir des conquêtes qui, si elles ne s'élevaient pas au niveau de la fille d'un Bragança, étaient plus ou moins apparentées au royal objet de son amour. Quoi qu'il en fût, ses amis louaient en lui un friand morceau on ne peut plus brésilien ; et ses amies, avec ce flair aiguisé dont sont douées les dames les moins candides, avaient fini par estimer que ces aventures qu'il racontait dans un style de *roué*[1] devaient malheureusement être aussi exactes que possible — je dis malheureusement parce que je souhaite qu'au sein des familles que je respecte, l'on ne connaisse pas uniquement les trois vertus théologales.

Je ne sais si les entrailles de ce garçon de vingt-six étaient infectées d'un tel cancer, si ses victimes glissaient de son sein de glace à leur sépulture dans des torrents de larmes, et je ne le dirais pas quand bien même je le saurais ; ce livre n'est pas une rubrique nécrologique. Celui contre qui je m'élève, c'est moi-même, parce que, d'emblée, je l'ai estimé au même prix que l'espèce commune des garçons riches, libertins et blasés.

Je n'étaye pas cette rétractation, je proteste contre mes préjugés en tenant compte de la sensibilité, de la courtoisie et de la tonalité épurée des paroles qu'il a adressées à la gantière, d'autant plus dignes de louanges que, tout en restant passionnées, elles n'excèdent jamais les bornes de la prudence, et peuvent servir d'exemple pour des colloques à la Cour de nos seigneurs et rois.

Ma protestation s'appuie sur des bases qui ne vont pas de soi. C'est une question de style. Une personne qui parle un portugais d'une telle facture, qui aime en respectant les règles de concordance d'une façon aussi irréprochable dans toutes les parties de son discours, pourra, victime de l'envie ou d'une grave injustice, ne pas figurer dans *Les Lieux sélects* ; mais il ne saurait être stupide.

Or ça, si aimer des gantières fantastiquement royales, avec un sens tellement rassis et une si inhabituelle révérence, peut servir d'argument aux jours d'aujourd'hui pour douter de la santé mentale d'un homme qui représente plus de deux millions, c'est là un autre point que l'on fera bien de tirer au clair.

[1] En français dans le texte. (NdT)

IX

DAMIÃO RAVASCO

La peau est laide, mais le sang qui coule dessous est estimable.
EURIPIDE - *Le Cyclope* - Act.IV.

La gravité désespérante et froide de Dona Maria José n'arriva pas à décourager le fils du comte. Les visites se poursuivirent chaque jour avec la même assiduité, mais elles étaient moins longues. Contrairement à ce qui pouvait sembler naturel, au lieu de montrer plus d'aplomb et plus d'assurance, après s'être aussi carrément déclaré, il sentit à nouveau cette timidité de collégien, qu'il avait retrouvée dans le feu de sa passion.

Il sortait abattu, parfois confus et comme honteux de sa faiblesse, demandant à son amour-propre de le sauver d'une si ridicule, sinon si inconvenante pusillanimité. Se doutant pourtant de l'inefficacité de son point d'honneur dans un domaine rebelle à toutes les raisons que suggère l'orgueil, il imaginait en son particulier de vénérables serments par lesquels il s'engagerait à sacrifier la chimère de la gantière à la réalité de sa joyeuse vie de garçon. Dans ces promesses, il faisait appel à la mémoire si sacrée de sa mère : une image qui passait rarement sous les yeux de l'esprit sans laisser dans son cœur de bons sentiments et l'idéal bien doux d'un bonheur humain lavé de tout désagrément, de tout chagrin, de tout remords.

L'image chère, convoquée pour donner à son serment une portée solennelle, ne lui proposait pas de femme qui fît de l'ombre à la fille de l'Infant. Se la représenter en cette occurrence, un miracle au demeurant fréquent quand les femmes que l'on chérit ne sont pas prédestinées à la condition de gantière, et ne sont pas douées du charme triplement prodigieux de la beauté, du talent et de l'esprit, si l'on ne mentionne pas le philtre le plus envoûtant qui manifeste sa puissance dans la magie amoureuse, le caractère farouche de l'être adoré, une mauvaise volonté qui l'exempte de toute obligation, un refus délicat qui vous perce le cœur et l'amour propre.

Les conversations entre Raul et Dona Maria portaient quelquefois sur les circonstances politiques qui ont été à l'origine de cette guerre civile qui causa la perte du souverain absolu. Sans oser blâmer les imprudences de son père, Dona Maria José José déplorait que ses conseillers n'aient pas été plus éclairés que lui, dont l'éducation sommaire l'avait aveuglé sur les idées qui se levaient à l'aube de son siècle. Discutant virilement sur l'histoire des luttes entre le démocratie et les privilèges, elle établit

des liens entre les événements qui ont précédé la révolution de 1820, et justifia les suites dont son père devait être la victime, comme un châtiment pour avoir accepté d'être le représentant passif des stupides ambitieux qui lui avaient conseillé de transgresser un serment qu'il avait fait.

Baldaque ne savourait pas tant le ton sentencieux de cette dame, qui ne le prenait pas, que la douceur féminine avec laquelle elle simplifiait, en phrases claires et brèves, des passages de l'histoire de sa patrie, dont le Brésilien ignorait la plus grande partie.

Cher lecteur qui vous envolez dans les régions diaphanes où se condensent les vapeurs crasses de l'Histoire, vous n'auriez pas besoin que les inspiratrices de vos élans lyriques vous rapportent dans leur ordre chronologique les annales de Dom João VI dans le style flatulent d'une royale maîtresse bien saturée de la philosophie de Moreira de Sá, l'historiographe, ou quelque Niebuhr de la même farine. Je veux même me convaincre que, si vous êtes anémique, si les mets épicés vous rebutent, vous rejetteriez également une dame à l'esprit assez porté sur la métrique pour vous enseigner les fastes lusitaniens en reproduisant les stances du conseiller Viale, un poète voluptueux comme une gondole vénitienne vue à partir du Pont des Soupirs, qui se balancerait, pleine de… choux cabus. Je vous donne raison.

L'amour serait une divinité indigne des larmes qu'on verse sur ses autels, si une de ses poitrines de succubes pouvait endurer des leçons d'Histoire comme des flèches de son carquois.

L'ignorance plus ou moins absolue est une des clauses qu'impose à notre servitude le fils de la déesse malicieuse, dont l'instruction ne saurait se comparer à celle de Dona Canuto, la Vénus Uranie[1], s'il est nécessaire d'en faire un mythe — ou une autre capacité moins reconnue.

Sur le parvis des temples de l'archer, nous ne demandons pas des philosophes éructant leurs aigreurs hégéliennes, ni de juristes vaporisant l'encensoir de leurs parfums avec le tabac à priser qui transporte leur cerveau troublé par l'aveuglement de la justice. Ce qui nous apparaît, autour des pagodes du dieu aveugle, ce sont des sauvages qui pleurent et qui rient, qui se prosternent et qui supplient, ou qui se vautrent dans une impudente allégresse.

Amour spasmodique, amour macabre, amour épileptique. Il y a ces trois sortes d'amour dans la zone lumineuse qui entoure une femme d'exception. Le spasmodique, c'est le contemplatif ; le macabre, c'est celui qui jaillit et qui se tord dans les voluptueuses convulsions du plaisir ; l'épileptique, c'est celui qui se débat sous les serres de la perfidie.

[1] La Vénus Uranie, toute spirituelle, se distingue de la Vénus Pandémos. (NdT)

Il y a une quatrième espèce d'amour sur lequel personne ne fait de livres parce qu'il est plus analphabète : c'est l'amour mercantile, l'amour suiffeux et rubescent comme l'a immortalisé l'antique burin dans ses crèches, et dans le cœur de nos grands-mères. L'on trouve cette relique des temps honnêtes au troisième étage des familles dont les chefs s'activent dans leurs échoppes. Il est assis au chevet du lit nuptial, il joue avec les garnitures et les rebords bleus des coussins. Il reprend son souffle dans des renflements de mignonnette, de petits rires adressés à l'épouse, quand, après le souper, elle desserre les rubans du caleçon conjugal quand le mari se coiffe de son bonnet de nuit. Nous n'avons pas à approfondir l'un de ces amours dans cette chronique, mis à part le premier, le spasmodique. Laissons les cristallisations de côté. Des spasmes, des réflexions macabres, des crises d'épilepsie — c'est ce qu'il y a. Et c'est tout.

Raul de Baldaque écoutait donc les récits de la gantière avec un enthousiasme qui passe celui d'un élève de bonne volonté qui ne perd pas une miette de ce que dit M. João Felix Pereira, quand ses harangues portent sur Hérodote. Au cours d'une de ces après-midis qu'il consacrait à ce plaisir bien innocent, un mulâtre entra dans la boutique de Dona Maria José, à bout de souffle, les yeux embués de larmes, et s'exclama, en suffocant, à l'adresse de Raul :

– Venez vite chez nous, mon petit... venez vite... Monsieur le Comte...

– Qu'y a-t-il, Damião ? ! fit Raul, qu'est ce qu'il a, mon père ?...

– Il s'est écroulé quand il allait monter dans sa voiture... Je l'ai emporté à la maison dans mes bras... On a appelé le médecin, mais il ne respirait plus...

Le jeune homme serra la main de Dona Maria José qui balbutiait quelques mots de condoléances, et sortit à toute vitesse.

Quand il entra dans la chambre de son père, les personnes qui entouraient sa couche ne répondirent pas aux questions de Raul. Le médecin lui serra convulsivement la main et sortit. Il ne restait plus que les domestiques dont l'expression trahissait plus leur étonnement que leur douleur.

Le fils s'agenouilla au chevet du lit et baisa la main du cadavre ; puis, appuyant son visage sur l'épaule de son père, il sanglota des phrases inintelligibles. De l'autre côté du lit quelqu'un s'agenouilla, les poings serrés contre son front, versant des larmes qui coulaient, en bouillonnant, de ses yeux épouvantés sur le visage du mort ; c'était Damião, le mulâtre.

Disons que cet homme se dévoile et s'attire notre sympathie, devant un fils qui pleure, à côté d'un vieillard qui expire dans ses bras. Il s'appelait Damião Ravasco. Une galante stature de métis. Des traits qui trahissaient à peine l'origine indienne de sa mère. Des yeux fulgurants. Une peau à

peine colorée, présentant cette nuance d'ivoire ancien, qui permet de distinguer dans les races européennes les beautés délicates, la pâleur romantique, la supériorité de l'esprit. sur la richesse du sang.

Damião Ravasco avait dans les trente-deux ans. Sa mère était elle-même née chez Antonio Ferreira Baldaque, le père du défunt comte. Personne ne la disait fille de celui-ci ou de celui-là. Les esclaves étaient nombreuses et toutes fécondes. Dans les traits du visage de Damião, on relevait cependant quelques ressemblances avec le père de Raul, et dans l'affection particulière que le capitaliste lui avait manifestée dès sa petite enfance, il y avait un je ne sais quoi soulignant une vertu peu commune chez les procréateurs des fils d'esclaves.

Antonio Ferreira Baldaque donna une nouvelle occasion de le soupçonner d'être le père du mulâtre quand il l'envoya à l'école, en l'habillant avec une élégance qui ne répondait pas à sa condition d'esclave. Les soupçons se précisèrent quand étant venu à bout des études primaires, le garçon suivit l'enseignement secondaire.

Quelques années avant, le négociant avait épousé la mère de Raul, laquelle, voyant d'un mauvais œil les attentions que prodiguait son mari au fils de l'esclave, multiplia les remarques désobligeantes, qui auraient pu contribuer à la réussite du mulâtre, si celui-ci avait envisagé de se pousser par les lettres.

Le prudent époux voulut rétablir la paix domestique en envoyant Damião étudier le droit ou la médecine à l'Université de Coimbra. Le jeune homme écouta les ordres de son protecteur, et répondit humblement, mais fermement, qu'il ne voulait pas être docteur, et qu'il ne se sentait aucun penchant pour les études.

Cet aveu n'était pas dicté par une vanité mal dissimulée sous le voile de la modestie. L'on eût dit que, chez Damião Ravasco, à mesure que sa solide musculature prenait de gigantesques proportions, les facultés de l'âme étaient comprimées par le poids de la matière, Ses condisciples n'osaient pas se moquer de sa grossièreté, parce que, dans les polémiques grammaticales, abusant des préceptes les plus vulgaires du compagnonnage littéraire, il répondait par des coups de poings et de tête aux arguments de ses adversaires : un comportement indigne dont nous ne trouvons nulle part aucun exemple, mis à part le parlement portugais.

Les professeurs avaient déjà prévenu Baldaque, sur l'absence de capacités, et les humeurs rétives de l'étudiant ; Baldaque désira nonobstant prendre en mains son instruction jusqu'au jour où Damião exprima en termes clairs son refus.

Interrogé sur le mode de vie qui correspondrait le mieux à son tempérament, le garçon, qui comptait alors dix-huit ans, répondit que le métier de cocher répondrait à ses goûts ; et il ajouta qu'il finirait tôt ou tard par en être un, parce que personne n'échappait à son destin.

Qu'il respectât l'étoile de chaque individu, ou qu'il craignît de révéler ce qu'il était, ou d'inspirer de forts soupçons sur ce qu'il n'était pas, le négociant avait offert quelques contos de réis à Damião Ravasco, afin qu'il s'établît suivant sa vocation et sa volonté.

Le mulâtre avait refusé l'argent en disant, entre ses sanglots, qu'il ne voulait pas quitter son protecteur ; et, embrassant le petit Raul, il lui demandait, les yeux baignés de larmes, de demander à son père et à sa mère de ne pas le chasser. L'épouse de ce docile négociant n'y avait pas consenti. Les bas instincts de Damião qui préférait les écuries à l'université, et la selle aux diplômes de bachelier, exaspérèrent les dédains de cette dame qui aiguisait ses persiflages les plus tranchants contre la défunte esclave, l'accusant d'avoir artificieusement attribué une telle paternité à son maître, en usurpant les droits de sa progéniture au bénéfice de quelque obscur laquais. Bien qu'il ne se fît pas clairement passer pour le père du mulâtre, Antonio Baldaque essuyait en silence l'insulte, en se laissant rabaisser et menotter par les centaines de contos dont son épouse avait augmenté ses avoirs.

Il n'était cependant pas insensible à l'épine cachée qui piquait sa vanité de père, quand il s'employait à dissuader son protégé d'exercer la vile profession de cocher, en le poussant à partir pour le Portugal, où il lui garantissait des ressources pour faire du commerce, s'il ne voulait pas d'une autre carrière.

Damião Ravasco réprima à grand peine son idée fixe. Il crut qu'il pourrait se faire une raison, et semblait déjà céder aux indirectes instances de son protecteur. Mais, quand il vit qu'on annonçait la mise en vente de la voiture et de l'attelage d'un ministre français, il participa aux enchères, renchérit parce que c'était plus fort que lui, et s'adjugea le train, obéissant à l'aiguillon de son instinct qui ne lui permit pas de se rendre compte de sa désobéissance.

Après cette initiative, Damião alla faire ses adieux à son protecteur qui l'accueillit, le visage fermé, en lui reprochant la bassesse de ses inclinations. Mais, pénétré de la noble fierté de bien des Portugais de sa génération, petits-enfants des Gama, des Albuquerque, des Castro et d'autres, il répondit que son inclination, ne le déshonorant pas, ne pouvait déshonorer personne.

La personne à qui Damião fit ses adieux en versant force larmes, ce fut le petit Raul. L'enfant payait de tout son amour les cajoleries du mulâtre, en le défendant autant qu'il pouvait, quand sa mère lui manifestait son aversion, il s'écartait d'elle pour mieux profiter des câlineries du fils de la noire, quand cette dame sournoise l'insultait en le traitant de *nègre*.

Le mulâtre connut d'emblée une certaine réussite dans son métier de loueur d'attelages, il achetait des carrosses, il les conduisait lui-même. Sa passion des sièges et de la cravache ne lui permettait pas de se prendre

pour un aristocrate dans sa sphère de propriétaire de neuf attelages normands et de six voitures impeccables. C'était un artiste au plus haut degré. Il s'habillait moins élégamment que ses domestiques. Ce qui faisait ses délices, c'était l'éclat, le maintien gaillard de ses harnachements, et le vernis brillant de ses équipages.

Le tempérament du mulâtre n'était pas de ceux qui pouvaient le moins exciter la susceptibilité des natures querelleuses. Son association avec le personnel des Écuries, naturellement tapageur, le mit souvent sur le fil du rasoir, et lui permit, à maintes occasions, de se distinguer dans l'art du pugilat, si ce n'était pas avec un couteau qu'il poussait ses adversaires à hôpital. Régulièrement sur les dents et pas toujours respectée par le bravache, la police voulut l'appréhender à la suite d'une accusation pour tentative d'assassinat sur la personne de deux nègres qui avaient maltraité dans le domaine familial Raul de Baldaque, pour la simple raison qu'il les avait criblés d'épingles décochées avec son arc, sous prétexte d'essayer d'égaler Guillaume Tell. Damião se réfugia à Vassouras, recommandé par son protecteur, qui se devait de patronner le généreux défenseur de son fils légitime. Cette affaire adoucit l'intraitable caractère de la mère de l'enfant, dont le plaisir de tirer des flèches sur des nègres lui aurait valu de se faire vilainement tirer les oreilles, si le fils de l'esclave n'avait pas, avec son poignard, pratiqué une saignée sur la colère des parties offensées. L'antipathie de la dame se dissipa, elle poussa sa condescendance jusqu'à permettre que son mari allât publiquement défendre son protégé, en présentant les coups de couteau comme un acte de légitime défense.

Damião Ravasco revint acquitté, pas du tout corrigé, à Rio de Janeiro. L'impunité lui avait donné plus d'allant pour envisager d'autres prouesses. L'on pouvait croire que sa passion pour les quadrupèdes cédait le pas à une autre moins étrangère à la surintendance du code criminel. Quand bien même il aurait évité de s'essuyer la main sur le visage de ceux qui lui tenaient tête, l'on aurait vu à ses côtés Raul à qui il obéissait docilement ; mais, comme ces occasions étaient moins nombreuses que les moments où on le provoquait, quand il ne considérait pas qu'on l'avait provoqué, rares étaient les jours où Damião Ravasco n'avait pas à expliquer à la police pour quelle raison certains plaignants avaient perdu quelques dents, et s'adressaient, les yeux pochés, à une justice un peu moins aveugle qu'eux.

Entre-temps, l'épouse du capitaliste décéda. Le veuf s'empressa de liquider ses grands biens de fortune, dans l'intention de se rapatrier, afin de profiter paisiblement du reste de sa vie. Il ne voulait pas emmener le mulâtre au Portugal, car il craignait les soucis et les émotions en un temps et dans un pays où lui souriait l'espoir d'une douce tranquillité. Les instances de son fils firent tant qu'il ne put lui refuser la compagnie de son ami.

Le comte de Baldaque étalait à Lisbonne une opulence répondant à son titre. Damião se chargeait des écuries, avec une voix délibérative dans le choix des équipages et des voitures. Sa passion avait repris des couleurs au point de ne pas vouloir d'un autre emploi chez son protecteur. Pour ce qui est de son penchant pour les actions d'éclat, il s'était corrigé autant que le comte pouvait l'espérer. Comme il n'avait pas d'ennemis à Lisbonne, la mulâtre savourait le plaisir de tapoter et d'étriller la croupe de ses chevaux ; c'est tout juste s'il giflait de temps à autre les domestiques galiciens de l'écurie pour entretenir la vigueur de ses tendons *in anima vili*.

Si, dans ses frasques de jeune homme, il avait besoin d'un ami qui s'interposât au risque de sa vie, quand la situation se détériorait, Raul de Baldaque affrontait les pires dangers avec Damião à ses côtés. Il ne lui cachait rien, multipliant les confidences amoureuses, avec des détails qu'il cachait à ses commensaux, des dialogues intimes avec des dames de la haute. Le mulâtre riait des aventures de son maître, et lui conseillait d'être carré et audacieux avec les aristocrates quand il se piquait de l'être avec les filles de ses voisins.

Mais l'amour de Raul pour la gantière ne présentait, à ses yeux, aucun mystère. Le fond de sa pensée, à propos de ces amours, qui avaient produit de telles transformations chez ce garçon pensif, nous n'allons pas tarder à le savoir;

En offrant un résumé de la biographie de ce mulâtre, un personnage qui jouera un rôle essentiel dans cette histoire, nous avons expliqué ces larmes que versait le fils de l'esclave, en baisant la main froide de l'homme qu'il n'avait jamais osé appeler père, bien que, dans le silence de son âme, une voix mystérieuse lui eût dit que Raul était son frère.

X

FRUIT DU BRÉSIL

Murro, s.m. coup avec la main fermée. *Soco*.
ROQUETE - Dic. de la Langue Portugaise.

C'est là que disparaît le nom romantique de Raul.

Nous n'aurons plus affaire qu'à la vulgarité d'un comte. Plaignez-vous au ministre qui avait accordé ce titre au premier bénéficiaire pour deux générations. Cependant, entre la gantière et le comte, le niveau plus relevé des amours doit offrir des marges et des contrastes plus palpitants si l'on tient compte de l'actualité, comme on ne le dit plus. Des amours de gantière...

Il ne s'agit plus exactement de cela. La gantière ne l'aimait pas. Elle faisait preuve à son égard d'une rigueur qu'elle ne lui avait pas cachée.

Elle le distinguait des sommets d'où elle voyait, en bas, quoique dans son suprême orgueil il y eût les élans d'un majestueux abattement. Il était irréversible, le divorce entre sa noble pauvreté et une opulence provenant d'un homme qui chercherait à l'offusquer avec cette chose on ne peut plus méprisable qu'on appelle deux millions, ou — plus exécrable encore — qu'on appelle trois millions !

Le comte honora la mémoire de son père, en s'enfermant l'espace de quinze jours.

Comme son chagrin de fils exigeait des consolations que personne ne pouvait lui prodiguer, le jeune homme s'épanchait dans des lettres adressées à Dona Maria José dans lesquelles il exprimait son désespoir comme s'il devait trouver un soulagement dans la sympathie d'une femme qui devait redoubler l'affection perdue d'un père, avec les caresses d'une épouse.

Dona Maria José montrait de la compassion en répondant à ces lettres. Elle s'efforçait d'apaiser sa douleur en l'assurant qu'elle la comprenait : elle avait perdu, elle aussi, sa mère, et avait gémi de se sentir doublement orpheline, en tant que femme, et que femme pauvre. Si elles semblaient adoucies par un sentiment d'amitié, jamais ses réponses ne relevaient du sentimentalisme amoureux. Et telle était l'absence d'artifice avec laquelle elle s'exprimait naturellement, que personne n'eût vu dans ses lettres l'effort d'une femme qui dissimule, ou cherche à colorer en termes délicats sa parcimonie dans les sentiments affectueux.

Le comte ne cachait pas son dépit à Damião Ravasco. Il lui lisait les lettres qu'il écrivait et les réponses qu'il recevait en passant par lui.

Comme il n'était pas porté à se lancer dans l'interprétation des phrases qui semblaient présenter, pour la vanité du comte, un bon nombre de sous-entendus, Damião s'en sortait avec des réflexions tout à fait dépourvues de bon sens, qui agaçaient au plus haut point la sensibilité de son maître. Un jour, par exemple, où le comte marchait de long en large dans sa chambre, en lui lâchant, d'une voix entrecoupée par des soupirs, que la gantière finirait par le tuer ou le rendre fou, Damião, lui emboîtant le pas, lui tint ce discours — Prenons le taureau par les cornes, mon ami. C'est assez bavassé. Des actes, des actes, voilà ce qu'il faut. Soyez un homme, écoutez bien ce que je vais vous dire. Si vous voulez mourir ou perdre l'esprit, je n'y tiens pas, moi. Cette femme va être à vous, peu m'importe à moi qu'elle soit fille de roi ou du diable ! C'est bien une gantière, ça, je peux vous le jurer, vu que, pas plus tard qu'hier, je lui ai acheté des gants de chamois. Mais, même si elle était fille de roi, même si elle habitait un palais royal, avant que vous mouriez ou que vous deveniez fou, je ferais plus de boucan que dix millions de diables pour qu'elle soit à vous. Si j'y arrivais, ce serait tant mieux ; si je n'y arrivais pas, il y en a un qui mourrait avant vous, Monsieur le Comte, ce serait moi.

– Que ferais-tu, Damião ? demanda le comte, ne sachant s'il devait sourire ou rester gave..

– Ce que je ferais ?

– Oui...

– Nous allons parler sérieusement. Asseyez-vous, Monsieur le Comte, et ne le prenez pas mal si je dis une sottise. Un homme est un homme, partez de ce principe comme me disait le moine qui voulait m'apprendre la logique. Un homme n'est pas une femme. Les femmes parviennent à leurs fins par des pleurnicheries, les hommes y parviennent par des actes ; vous comprenez ce que je veux dire par là ? Un homme qui n'a pas de cœur au ventre... c'est une femme. Qu'il y ait des gens qui meurent, s'ils n'ouvrent pas les yeux en reprenant leurs esprits, cela ne fait aucun doute. Il y a longtemps que je mangerais les pissenlits par la racine, si je m'étais contenté de ne pas bouger en n'écoutant que la prudence. La prudence, c'est bon pour les pays où il n'y a pas de coquins...

– Mais où veux-tu en venir, Damião ? L'on voit bien que ce moine n'a pas réussi à t'apprendre la logique !... Que veux-tu donc que je fasse ?

Damião Ravasco éclata d'un rire sec, se frotta les mains, frappa deux fois ses jambes avec sa paume, et répondit :

– Si vous me disiez, mon petit : "Damião, je veux cette femme quoi qu'il m'en coûte ", cette femme serait à vous, ou je me livrerais corps et âme au maître de l'enfer ! Dites-moi donc : comment vous êtes-vous débrouillé dans cette affaire de la Française qui était avec le chancelier ? Vous m'avez raconté qu'elle ne voulait pas, et qu'elle vous rembarrerait devant tout le monde...

– Tais-toi, tu m'agaces ! fit le comte. Je n'admets aucune comparaison entre cette Française et Dona Maria !

– Vous me disiez sur la Française les mêmes sornettes que sur celle-là, fit observer le mulâtre avec un sourire malicieux et l'espièglerie d'un quidam qui a une longue pratique du cœur humain. Je vous ai trouvé, dans la ferme de Petropolis, triste, pensif, vous vous parliez à vous-même, en lâchant des gémissements, on aurait dit que vous creviez de passion en votre âme. Je vous ai demandé ce que vous aviez. Vous disiez que vous aimiez la Française du chancelier, et que vous alliez vous faire sauter la cervelle, si vous n'arriviez pas à l'enlever au Français. C'est bien comme ça que ça s'est passé, ou pas ?

– Cesse de me tourmenter ! fit le comte, peut-être froissé par la comparaison qu'établissait le mulâtre entre deux situations analogues.

– Mais… reprit Ravasco.

– Je t'ai déjà dit de ne pas me pousser à bout… Tu veux dire que tu vas faire à la fille d'un prince ce que tu as fait à la Française ?…

– Oui… je trouve, moi… que…

– Tu trouves que Dona Maria peut être enlevée par traitrise dans une voiture, et se taire après, moyennant quelques centaines de livres comme l'autre ?

Damião haussa les épaules comme un homme qui présume cyniquement que la distance qui sépare deux femmes n'est pas aussi grande que l'imaginent le poètes. Exaspéré par les mimiques du mulâtre, le comte se leva toutefois brusquement, lui lança un coup d'œil fulgurant, chargé d'un mépris, et sortit en murmurant :

– Un tempérament de cocher… en fin de compte.

L'insulte blessa l'âme inébranlable du fils de la négresse ; mais son visage ne laissa percer la moindre ombre de colère. L'amour que ressentait Damião pour le fils de son protecteur l'engageait à tout endurer lâchement sans broncher. Il l'aurait embrassé après cette injure, comme les mères embrassent les enfants tout petits qui les giflent.

Dès que l'effarement et la peine cédèrent le pas à la dignité, le mulâtre alla voir le comte et lui dit, en dissimulant son émotion :

– Le cocher vient donner son congé. Je vais me retirer dans votre écurie, et j'en sortirai pour aller dans une autre, dès que j'apprendrai, Monsieur le Comte, que vous avez trouvé un autre écuyer pour me remplacer.

Le comte considéra un bon moment la sérénité du mulâtre lequel le regardait les yeux brouillés de larmes qui démentaient la dureté de son visage.

Quelle que fût l'exaspération de l'amoureux de la gantière devant l'offense faite à la fille des Bragançcas, elle avait moins d'effet que la gratitude que lui inspirait depuis toujours le dévouement extrême du

mulâtre. Les rumeurs qui couraient à Rio de Janeiro au sujet des origines du fils de l'esclave n'étaient pas ignorées du comte : et, ce qui était plus important que tout le reste, son père, en louant le comportement sérieux de son protégé à Lisbonne, avait dit à son fils que ce qu'il regrettait le plus, c'était de ne pas avoir pu élever Damião à l'honorable indépendance qu'il avait souhaité lui offrir.

Malgré sa volonté de cacher ses propres soupçons, le comte ne pouvait éviter de se dire que le mulâtre était peut-être son frère ; cette idée, dont il était saisi comme par la secousse d'une subite évidence, l'ébranla au moment précis où les larmes de Damião, quoi qu'en eût celui-ci, semblaient à la fois se plaindre de son ingratitude et lui demander pardon pour l'égarement d'un fol enthousiasme qui, au service des fréquentes passions de son maître, ne voyait aucune différence entre la concubine d'un chancelier et une fille de roi.

Telles étaient, parmi d'autres, les réflexions qui se pressaient dans l'esprit du comte quand, s'approchant de Ravasco, il lui ouvrit les bras, et le serra contre sa poitrine en disant :

– Ne fais pas semblant de me quitter, Damião ; tu ne dois et tu ne peux me quitter...

Et le mulâtre, entre le rire et les larmes, bafouillait convulsivement, tandis que le comte poursuivait :

– On n'abandonne pas un garçon dont on est l'ami, depuis le berceau, que l'on a protégé alors qu'il en avait moins besoin qu'aujourd'hui. écoute, je suis seul au monde, Damião, Je n'ai personne pour qui je compte, si ce n'est toi. Des êtres chers qui m'ont entouré de l'enfance à la jeunesse, il n'y a que toi qui sois encore en vie. Si tu me fais défaut, je te tiendrai pour méchant et ingrat, et je serai convaincu qu'il n'existe pour toi aucune amitié durable, sinon celle que tu éprouves pour... tes équipages, conclut jovialement le comte, quand le mulâtre l'avait déjà pris dans ses bras comme quelqu'un caresse un enfant pour le calmer en le cajolant.

Peu de temps après, le comte avouait à Ravasco son amour fatal pour une femme qui ne faisait pas plus de cas de ses qualités personnelles que de sa richesse et de son titre. Le mulâtre fut stupéfait quand le millionnaire lui affirma que cette gantière pauvre le rejetterait s'il lui offrait sa main.

– Vous l'avez fait ? ! lui demanda Damião.

– Non. C'est elle qui me l'a dit pour m'épargner la peine de la lui demander.

– Écoutez, Monsieur le Comte, reprit le sceptique, il y a de fines mouches. Ouvrez l'œil mon garçon.

– Damião ! fit le comte, en prenant la défense de Dona Maria, je crains que ton esprit soit incapable de respecter comme il se doit la femme que je choisirais pour en faire mon épouse.

– Je la respecte, oui, Monsieur. C'est une façon de parler. Mais je ne crois pas qu'il y ait une dame riche ou pauvre qui vous rejette, Monsieur le Comte : vous êtes jeune, vous présentez bien, vous savez ce que vous dites, et vous avez plus d'atouts que vous ne le pensez. Une femme qui ne voudrait pas de vous, c'est qu'elle a un autre homme, ou qu'elle est folle. À votre place, je m'arrangerais pour savoir si cette créature est ce qu'elle semble être, et a la tête sur les épaules.

– Tu es incorrigible, Damião ! cria le comte.

– Parole d'honneur, je ne sais que vous dire ! Vous voulez savoir, Monsieur le Comte ? Il y a là des douzaines d'amis qui vous tiennent à l'œil et vous trompent. Je suis moi, d'une autre étoffe. Je dis les choses sans façons, comme je sais le faire. Si cette fidalga est une bonne fille, vous ne perdez rien à connaître mon opinion ; si elle n'en est pas une, tant pis pour elle. Ce que je veux, c'est que vous ne souffriez pas, et que l'on ne vous trompe pas. De deux choses l'une, comme disait mon maître de logique ; si elle vous aime, épousez-la ; si elle ne vous aime pas, à quoi cela vous sert-il de vous morfondre ? Je ne voudrais pas, moi, d'une femme qui m'aime par compassion.

Le comte prit n'importe quel prétexte pour interrompre la conversation.

Le même jour, Damião Ravasco se rendit à la boutique de la gantière, comme s'il ne faisait que passer, et demanda à Dona Maria José si elle avait quelque chose à dire à monsieur le comte.

– Est-ce qu'il va bien ? demanda-t-elle.

– Non, Madame.

– Non ! Qu'a-t-il ? Est-il malade ?

– C'est son âme.

– Il regrette son père ?

– Tout s'ajoute. Les regrets… Et le désespoir…

– Le désespoir ? Oui… il regrette vraiment son père.

– C'est vous qui le mettez au désespoir, Votre Excellence.

Dona Maria rougit. Ce n'était pas la gêne d'une telle révélation faite par une personne d'un milieu infime. C'était la fièvre que donne une affection plus noble : c'était la bienséance à laquelle une princesse est tenue, une fibre secouée par une névralgie de l'orgueil, mais une fibre qui n'a rien à voir avec celle des dames qui s'inquiètent de leurs fibres. C'est un filament aminci à l'émeri du temps à travers les races ; une chose qui vient des châtelaines du cycle féodal ; qui a frémi chez les femmes des barons du moyen-âge ; qui ne fait rien vibrer chez les femmes des barons d'une époque bien plus récente. Ainsi donc, comme je le racontais, le mulâtre ne put mener à bien son projet de demander la main de la gantière pour le comte.

Il se trouve que deux particuliers, bizarrement mis, et bien faits de leur personne, entrèrent dans la boutique, et lui demandèrent, avec un air goguenard, des collets de Bretagne.

La gantière étala sur son comptoir de petites boîtes contenant ces collets.

Tout en les examinant fort lentement un à un, les clients courtisaient cette dame silencieuse avec des propos de ce genre :

– Ils ne sont vraiment pas faits, ces yeux-là, pour des pelotes d'aiguilles ! Quand on en a de si meurtriers, on en ferait meilleur usage en daignant regarder d'autres qui vous aiment…

Ils étaient noirs couleur de nuit
Ces beaux yeux noirs que je vis…

L'individu qui tenait ces discours, avait des airs de député du Nord, de petit-maître, de coureur de jupons campagnards, de coq de village habitué à caqueter des douceurs ; mais avec quelque éducation, et la réputation, dans son canton, et peut-être un peu plus loin, d'être une personne dangereuse pour les dames qui succombent facilement aux beaux parleurs.

L'autre qui laisser percer la finesse et la prestance d'un Lisboète, souriant dédaigneusement du langage de son ami un rien suranné avec ses galanteries de Clarimundo[1], s'adressa à lui de cette façon :

– Cette jeune fille que tu vois en ces lieux a, si l'on en croit la rumeur, du sang royal dans les veines. Si j'étais prince, je lui présenterais mes hommages, et je lui demanderais un baiser.

– Et moi deux, ajouta le député des Arcos ou de Melgaço (il l'était de Melgaço, si ma mémoire ne me fait pas défaut) ; mais je renonce aux baisers, continua-t-il, plus langoureusement, je limite mes ambitions, je vous demanderai juste de prendre mon tour de cou pour savoir quels collets je vais acheter. Je vais sentir le velouté de vos mains d'albâtre, de vos mains de princesse…

Pendant les blessantes facéties de ces deux infortunés, Dona Maria José n'avait pas détaché de son comptoir ses yeux embués de larmes. Je les ai qualifiés d'infortunés, parce qu'alors qu'ils parlaient, Damião Ravasco mordait et recrachait des bouts de son cigare. Bouillant de colère, il agitait machinalement les bras, et semblait leur donner un élan pour une prise mortelle.

[1] L'empereur Clarimundo est le héros d'un roman de chevalerie de João de Barros, paru en 1522. (NdT)

Les deux muguets n'ont sûrement pas remarqué la colère qu'exprimaient les yeux du mulâtre, et n'auraient accordé aucune signification à de telles mimiques, s'ils s'en étaient aperçus. Comme la gantière ne répondait pas à sa requête, au demeurant honnête, de mesurer le tour de son cou, il insista en édulcorant sa demande d'un sourire tout plein d'une ironique tendresse :

– Alors, mon ange n'est pas prêt à s'humaniser au point de faire preuve d'humanité en prenant le tour de mon cou ?

– C'est moi qui vais le mesurer, dit Ravasco en s'approchant de l'importun.

Après cette obligeante proposition, il serra autour de son cou les doigts de sa main droite, le secoua en le heurtant contre le montant de la porte, lui assena une bonne tape sur la nuque, assortie d'un coup de pied sonore, qui le projeta dans la rue. Après quoi, il se tourna vers l'autre, qui restait immobile, foudroyé, pétrifié sans doute par une juste indignation, et lui dit.

– Vous aussi, vous allez avoir droit au baiser que vous avez demandé.

Pour confirmer cette invitation, il lui administra trois gifles, appliquées de telle sorte qu'à la troisième son adversaire mordait le macadam des costauds cueillis à froid, en dévalant les deux marches qui le séparaient de son malheureux ami.

Le visage de Damião Ravasco fut saisi d'un profonde amertume en voyant les deux clients qui voulaient acheter des collets échanger, après s'être réciproquement épousseté avec leurs mouchoirs, quelques mots mystérieux, puis s'éloigner, apparemment sains et saufs.

Dans sa faim de démonstrations musculaires et sa soif de sang, lâchant la bride à sa fureur, le mulâtre avait imaginé le plaisir de donner des coups de couteau à ces malotrus, et de les réduire en bouillie, parce qu'il pensait qu'après avoir retrouvé la position verticale, ils l'attaqueraient bravement.

Dona Maria José ne présentait alors aucun signe de frayeur, ni de cette palpitation nerveuse qui s'accorde si noblement aux natures féminines quand un homme en rosse deux en sa présence. Au contraire. Cette réparation lui avait dilaté le cœur qui était serré sous l'effet de la honte. Sa haine pour ceux qui insultaient son honnête pauvreté avait allumé dans sa poitrine, par moments, la vilaine, mais naturelle aspiration à la vengeance. Le sang de la princesse, fière de ses origines, avait reflué dans le cœur de la gantière, qu'elle s'employait à rendre plus humble. Elle se sentait bien. Elle ne pouvait ni voulait affecter d'être mécontente de l'intrépidité du mulâtre. Le front haut, avec une délectation propre aux dieux de l'Olympe, elle dit à Damião :

– Vous avez accompli là un acte d'une généreuse valeur ! Si vous devez

en souffrir à cause de moi, ne regrettez pas d'avoir défendu une femme qui ne disposait que de sa dignité et de sa patience pour se préserver des pires insultes.

On entendit à ce moment le crépitement d'un équipage. Damião connaissait le trot cadencé de ses chevaux normands.

– C'est le patron, dit-il en se précipitant dans la rue.

Il ouvrit la porte de la voiture.

– Tu étais là ? demanda le comte. Que font ici tous ces gens ?

Il parlait de l'attroupement de garçons et de femmes qui écoutaient les premiers témoins de l'affrontement à l'issue duquel deux hommes s'étaient retrouvés le nez sur le pavé.

– Que fait ici tout ce monde, insista le comte en s'adressant au mulâtre qui s'occupait à élargir, pour se distraire, les boucles des harnais.

– C'est moi qui ai secoué la poussière de deux clampins qui…

– Tu reprends tes vilaines habitudes ?… Que t'ont-ils fait ?

– À moi, rien…

– Alors à qui ?

– Ils débitaient des sottises et des blagues à cette dame, là-bas, dans sa boutique, comme s'ils se moquaient d'une femme de peu. Je me suis dit que, si vous aviez été là, Monsieur le Comte, vous auriez fait comme moi… Ces chevaux sont endiablés avec cette mouche ! Attention à la bricole, mon garçon ! Allez jusqu'au Rossio et revenez sur vos pas. Vas-y !…Ne reste pas les bras ballants alors que j'essaie de calmer cette bête… attention à l'autre cheval… tu ne le vois pas hennir ?

– Attends, dit comte au cocher. Je reviens à pied… saute sur les coussins Damião, fais rentrer les chevaux à l'écurie, et attends-moi chez nous.

Le mulâtre obéit à contre-cœur. Il était sûr, au fond de son cœur, que quitter les lieux, c'était perdre une occasion de se dégourdir les articulations du poignet.

Dona Maria de Portugal lui raconta ce qui était arrivé, en estompant les détails malséants de son récit ; mais laissant entrevoir, dans la délicatesse de ses hésitations, que ses offenseurs avaient mérité le châtiment qu'on leur avait infligé. Là-dessus un des curieux que retenait dans la rue l'auditoire qui attendait qu'on lui expliquât ce désordre, s'approcha de la porte et dit à l'intérieur, que les deux gandins rossés par le mulâtre arrivaient du côté de la place de la Figueira avec trois policiers.

– Retirez-vous, Monsieur le Comte, je vous en prie, dit Dona Maria, effrayée.

– Ne me demandez pas, Madame, des sacrifices dont ma dignité ait à pâtir. Me retirer pour me soustraire à quels dangers ? L'homme que recherchent les soldats, ce n'est pas moi, à coup sûr ! Plût à Dieu que ce fût moi… À ce moment précis, j'envie Damião et je l'estime plus que l'on estime d'habitude les personnes que l'on envie.

Cela dit, le comte apparut sur le seuil de la porte au moment précis où les deux soldats et les deux partisans d'une intervention judiciaire arrivaient au niveau du magasin.

Le comte reconnut l'ami du député. C'était l'un de ses commensaux dans ses soupers épicés de danseuses, et de femmes qui dissolvaient leur cœur dans du champagne, et en déposaient les bulles sur des lèvres dans des baisers auquel le tanin donnait quelque mordant. Les dits baisers avaient laissé dans l'âme de ce convive du généreux Raul des contusions moins durables que les trois soufflets du sauvage Américain sur ses pommettes tuméfiées.

Le gommeux s'approcha de la porte de la boutique et demanda :

– Oh, Comte, il se trouve à l'intérieur, le noir ?

– Non.

– Il s'est enfui, ce scélérat ! dit le député.

– Il ne s'est pas enfui, précisa le comte. Qui devait-il fuir ? Vous ? Les soldats, sûrement pas ; ce serait injurier deux gentilshommes de ce rang, que de supposer qu'après s'être fait corriger en même temps par un seul homme, ils oseraient réclamer la protection de trois officiers municipaux !

– Qu'est ce qui te prend ? demanda le Lisboète, surpris par le cérémonieux persiflage du comte. Qu'as-tu à voir avec l'assassin qui nous a agressés là dans cette boutique protégée par des sicaires de cet acabit ?

– Je vois que la protection de la force armée, répliqua le comte en riant, vous donne plus d'allant à la langue qu'à vos bras !... L'homme qui vous a frappé ne s'est pas enfui.

– Où se trouve-t-il, alors ?

– Vous voulez des renseignements pour intenter une action contre lui ? Je vous les donne. Il s'appelle Damião Ravasco, et habite chez Raul Baldaque aux Janelas Verdes... C'est là qu'il faut aller le voir.

– Ah ! Ce noir fait donc partie de votre famille brésilienne ? fit le Lisboète, en ricanant. Je ne savais pas que votre si noble race était bicolore ! Et nous qui croyions que cet assassin était un cocher ! poursuivit le tuméfié, avec un air bouffon de législateur mélancolique.

– Eh, camarades ! dit le comte aux officiers municipaux, la nation portugaise vous paie-t-elle pour servir de gardes du corps à des lâches de cette farine ?

Celui des soldats qui paraissait détenir une plus grande autorité se tourna vers les deux plaignants et leur dit que lui et ses camarades n'avaient rien à faire en ces lieux, vu que l'homme qui les avait frappés n'était plus là.

Et comme ils se retiraient, les plaignants suivirent la force armée.

Aussitôt, la populace, le jury permanent des rues, forte de cette

sarcastique philosophie qui lui donne l'indépendance de ses haillons, accompagna de ses huées les dandys boxés par un mulâtre en veston.

– Ils mâchonnent un fruit du Brésil ! disait un peintre en bâtiment noir, agitant son pinceau avec des manières qui trahissaient une patriotique vanité.

XI

SOLEMNIA VERBA

Allons, de l'égoïsme, de l'esprit, de l'impudence,
et tu seras bientôt dans les grandeurs.
BALZAC

IL RUGIT D'INDIGNATION et mit dans sa poche un révolver à six coups, quand il sut que Dona Maria José avait été outragée. Qui, il ?

Victor Hugo Alves — qui d'autre ?

Le soir de la tournée offerte par Damião Ravasco, Dona Maria, indécise, se demandait si elle devait fermer son établissement et se soustraire à une nouvelle insulte, ou s'exposer crânement aux contingences de sa position. C'est dans cette pénible alternative où, d'un côté, le poids de l'inflexible nécessité se faisait sentir, de l'autre la crainte d'être la cible des moqueries, que Victor Hugo la trouva.

L'entrée précipitée qu'il fit dans la boutique, tout essoufflé, mit cette dame en émoi.

– Je viens d'apprendre, dit-il, dans les moments où il arrivait à respirer, que deux bélîtres ont osé vous manquer de respect, Madame ! J'ai prévu, depuis toujours, qu'en vous rabaissant au rang qui est à présent le vôtre, vous seriez la cible de telles abjections. La conscience d'une vertu hors du commun, qui vous a conduite à effectuer une telle démarche, ne pouvait être entendue de ce malotru de Lisbonne. Il y a de dévouements sacrés qui ne sont pas permis aux jolies femmes. Il est interdit aux anges de voleter dans cet enfer sans se brûler les ailes. Je vous ai prévenue, Dona Maria José. Je m'y attendais. Je sais ce que vaut cette société. Je m'attendais à ce que votre âme innocente goutât le fiel de l'inévitable calice qui touche des lèvres pures. Mais... je ne viens pas vous faire de reproches... Je viens vous demander le nom des coquins qui vous ont offensée !

– Je ne connais pas les personnes qui m'ont offensée, Monsieur Victor, répondit Dona Maria José, étouffant le dépit qu'avait suscité en elle le ton prétentieux de ces reproches.

– Mais il y avait ici, reprit le Chevalier de l'Ala, s'éventant avec son chapeau, en se fouettant la jambe droite avec sa badine en caoutchouc, il y avait ici quelqu'un qui connaissait le nom de ces deux vauriens !...

– Oui. Le comte de Baldaque sait qui ils sont ; moi, je l'ignore.

– Dans ce cas-là, je vais aller voir… Madame… monsieur le comte de Baldaque.

Victor Hugo marqua chaque syllabe d'un accent ironique, laissant voir sur ses canines son aigreur et leur pourriture.

– Allez-y donc, répondit Dona Maria, redoutant plus sa sottise que sa rage, allez le voir !…

– Oui…, Madame.

– Pourquoi ?

– Pour qu'il me dise le nom des deux individus qui vous ont traînée dans la boue, si le comte ne se réserve pas l'honneur de leur demander réparation.

– Cette réparation a déjà obtenue par un domestique du comte : je vous remercie, en attendant, Monsieur Victor, de la décision que vous avez prise de venir ici.

– Moi, de mon côté ! répliqua le fils de Rozenda en recourbant sa badine, avant d'en faire sauter la pointe d'une main à l'autre, je regrette profondément que vous ayez obtenu réparation grâce à un domestique, quel que soit son maître. Des dames, de bien plus basse naissance, rejetteraient un paladin si ordinaire ; à moins que le comte puisse armer ses domestiques chevaliers.

Dona Maria considéra le poète, telle une souveraine, et dit :

– Mais quel est cet air que vous vous donnez, en fin de compte, Monsieur Victor ? Après les railleries de ces hommes que je ne connais pas, vous arrivez, Monsieur, avec votre persiflage. Je vais vous dire que les insultes d'étrangers ne me blessent pas autant que l'ironie de personnes qui me connaissent.

– Il n'y a là aucun persiflage, Dona Maria, répondit Victor Hugo donnant à son visage une expression mélodramatique. Je me plains, je me lamente, j'en appelle de votre orgueil à votre cœur. Les poitrines qu'on rejette versent des larmes, d'autres du sang ; les plus malheureuses se sont celles qui ne peuvent s'épancher en pleurant, et ne succombent pas au fil de l'ingratitude qui les vide de leur sang et les taillade. Les plus dignes de pitié, ce sont celles qui se font lacérer par les vautours de la moquerie. Mais je me plains, Madame, sans vous faire aucun reproche. Faire des reproches à la fille d'un prince, il ne saurait l'oser, le ver de terre, le plébéien, sur le front duquel il se peut que Dieu ait gravé le mot GÉNIE… (Entre parenthèses : quand il prononça le mot "génie" Victor Hugo ne fit aucun geste significatif qui m'autorisât à l'écrire en majuscules, si ce n'est le ton qu'il a pris, et le coup qu'il a donné à son front en le proférant).

– GÉNIE, répéta-t-il, rien que le mot génie : pas une couronne de comte ; les couronnes ce n'est pas Dieu qui les donne ; on les achète ici-bas. Vingt nègres, vendus après avoir été fouettés, donnent une couronne

de comte, Dona Maria José de Portugal. Le sang de vingt nègres sur un plateau de la balance ; sur l'autre la couronne de comte. Voici comment, dans la monarchie, de nos jours, se forgent les grands du royaume, les seigneurs d'un nouveau fief, les châtelains d'entrepôts d'articles d'épicerie, les richards qui ont conquis oriflammes et blasons dans des coups de main en Afrique, sur les côtes de Guinée, en pleine brousse, en chassant à courre un cheptel de nègres, que l'on enferme dans les cales de leurs abattoirs, que l'on met aux enchères sur le parvis des palais de ces comtes, de ces Baldaques, de ces…

– Vous commencez à m'ennuyer, Monsieur Victor ! Je vous rappelle que vous devriez vous faire un devoir de ne pas insulter une personne absente, qui a manifesté à mon égard la plus grande délicatesse, et dont vous n'avez aucune raison de vous plaindre.

– Je vous ennuie ! répliqua-t-il effaré. Où êtes-vous allée déterrer, Madame, une parole aussi dégradante, aussi méprisante !? Dites-moi plutôt que je vous offense. *Vous m'ennuyez* ! On dit cela à un mendiant qui vous importune, à un misérable qui vous dégoûte, à une giclée de boue qui éclabousse le vernis de nos bottes ! *Vous m'ennuyez* ! Avez-vous perdu la magnanimité que vous montriez envers les humbles avant de fréquenter les comtes ? Moi, Madame, ce qui aurait dû m'ennuyer, c'est le cachot où je me suis trouvé enfermé pour vous, il ne m'a pas ennuyé ! Ce qui aurait dû m'ennuyer, ce sont les huées, les moqueries des compagnons que j'ai abandonnés pour vous, elles ne m'ont pas ennuyé ! Ce qui aurait dû m'ennuyer, c'est le royal aplomb de vos phrases sentencieuses quand vous me parlez, elles ne m'ennuient pas ; parce que les manifestations de votre ingratitude ne m'ennuient pas, elles me déchirent ; elles ne sont pas fastidieuses comme l'impertinence ; elles sont blessantes comme la pointe d'un poignard empoisonné.

– Mon Dieu, quelle éloquence ! s'exclama Dona Maria José, dissimulant son ironie en affectant l'admiration. Je ferais bien d'entendre ces excès de sentiment, si quelque acte de ma vie m'obligeait à me justifier des autres devant vous, Monsieur Victor Hugo… Je crois que ce n'est pas le cas… L'amitié n'explique pas votre zèle, et ne me contraint pas à tenir compte de vos reproches. Si vous vous faites une opinion injuste de moi, j'en suis désolée ; et je ne vois pas ce que je pourrais faire pour vous…

– Voulez-vous dire, lâcha le poète, que vous aimez le comte de Baldaque ?

– Non, Monsieur ; je veux dire que j'aime ma liberté.

– Et vous niez que vous aimez le fils du négrier ?

– Qui est ce négrier ?

– Ce négrier, c'était le père de ce *roué*, dont l'esclave a vengé l'outrage qu'on vous a fait. Cela sied parfaitement à la fille de sa majesté Dom Miguel de Bragança, d'accorder une audience à un homme à qui votre auguste père donnerait en guise de bouclier un coup de fouet sur son dos

noir d'Éthiopien tout dégouttant de sang. Ne me répondez pas, Dona Maria José de Portugal : réfléchissez et vous me direz si je dois annoncer aux fidalgos portugais que je fréquente, que vous avez fait de ce comptoir une espèce d'autel de bas niveau, au ras de le rue, bien bas, pour que le tout venant puisse lever jusqu'ici son humble bras pour y déposer une requête. Ce n'est que dans ce cas, Madame, que cet arlequin déguisé en comte, pourrait oser se présenter devant vous. Enfin... Je commence à lire sur votre visage un humiliant dégoût. Je me retire... Sachez cependant que le vous aime, Dona Maria José... Notez bien... que je vous aime ! Et quand les hommes de ma trempe sont indignement méconnus, ils meurent, où mènent une guerre mortelle contre qui les méprise ! Notez bien cela ! Je vous l'annonce solennellement !...

Victor José Alves était comme ça ! Il aimait et bramait de cette façon ; mais c'était un homme – comme il y en avait déjà peu, il n'y en a aujourd'hui déjà plus – capable de décocher de vaillants traits de rhétorique au visage d'une dame. Il ne laissait pas de mièvres larmes lui efféminer les yeux. Au lieu de soupirs chuchotés comme brises entre des touffes de romarin et de trèfle, il lançait la foudre de ses rugissements, lorsque l'outre de la passion crevait à l'intérieur de son corps. Il le devait à la nature et au théâtre, au sang de l'abbé de Cister mêlé au sang de l'Alves des semelles, le défunt matraqueur ; et outre ces sangs, à l'art, aux drames de M. Mendes Leal, pleins de juifs envieux, et d'autres métaphoriques brigands.

Le soir de ce jour funeste, le soupirant dédaigné demanda à Dona Rozenda de lui montrer une brochure publiée en 1840 contre la mère de Dona Maria José de Portugal.

Craignant quelque imprudence malvenue, Dona Rozenda voulut savoir ce que son fils comptait faire de cette brochure.

– Rien, dit-il, laissant filtrer un rire féroce entre les trous de trois incisives enduites de créosote.

– Attention, Victor !... Ne fais pas de mal à cette jeune fille... insista sa mère. Si elle perd la tête, laisse-la... Écoute, cette brochure ment, c'est le diable qui l'a soufflée... C'est bien elle la fille de Dom Miguel, c'est aussi certain que le fait que tu es mon fils... Ce que tu as, je le sais... Le couteau est enfoncé dans la plaie... tu as appris qu'elle se laisse courtiser par un comte... Ça, je m'en doutais... Et alors, qu'est-ce qu'on peut faire contre lui ?...

– Quelle question ! répliqua, en secouant sa crinière, l'équivoque petit-fils du maréchal-ferrant de Povolide. Qu'est ce qu'on peut faire contre lui !... Quelle ignoble question ! Oh, ma mère, ma mère, que sont devenus les nobles instincts de vos ancêtres ? Comment pouvez-vous consentir à ce que votre fils soit foulé aux pieds par un vilain, qui se dit comte ? *Comte* ! Nous autre, légitimistes, nous ne reconnaissons pas les titres octroyés par un gouvernement d'usurpateurs ! Baldaque, c'est ce négrier, ce trafiquant, cet infâme plébéien. Maria José de Portugal, la

gantière, est la fille d'un roi. Nous sommes, nous, ceux qui défendent le prestige des noms chargés d'Histoire, nous ne consentons pas à ce qu'un coquin, qui a pris ses habits de comte dans la garde-robe de cette coterie qu'on appelle le système libéral, se permette de négocier avec le produit de ses négresses une dame dont le père siégeait sur un trône...

– Si tu sais que son père siégeait sur un trône, répondit judicieusement sa mère, que veux-tu faire de cette brochure ?

– Ce que je veux ? Voir si je puis me convaincre que cette femme n'est pas la fille de Sa Majesté Dom Miguel, si elle se marie avec un homme du peuple qui fait le beau dans sa défroque de comte, vous comprenez ?

– Mais si ce comte a deux ou trois millions, mon garçon...

– Vous me resservez les platitudes habituelles !... C'est ce que je vous ai dit bien des fois... Vous êtes contaminée...

Dona Rozenda l'interrompit en lui faisant sa tête des mauvais jours :

– Quoi ? Je suis contaminée ?

– Parfaitement ! Vous êtes contaminée par la peste de l'argent ; vous êtes infectée par la pourriture des mœurs. Je crois sincèrement que vous êtes née noble : mais la vie avec un négociant vous a abatardi le sang...

– Attention, Victor, cet homme était ton père, Victor ! Regarde comment tu parles de l'homme à qui tu dois le jour : je n'admets pas de telles impertinences, tu as entendu ? Je t'ai flanqué une bonne claque quand tu m'as dit qu'on voyait bien que j'étais une fidalga, parce que j'étais une vraie bourrique ; et tu dis maintenant que je suis contaminée par les mœurs actuelles parce que je trouve que la gantière ne se trouverait pas plus mal, si elle devenait comtesse... Plaise à Dieu que ton manque de respect ne m'oblige pas à te casser la figure, tu comprends ?

Tournant le dos aux menaces de sa mère, Victor Hugo allait se retirer quand, le retenant par les pans de sa veste, elle s'exclama :

– Revenez, malappris ! Vous tournez le dos à votre mère ! Là, vous allez avoir droit à une bonne tournée, vous m'avez entendu ?

Les cris de cette femme d'un rude tempérament firent alors accourir sa sœur Euphémia, dont la douceur d'âme s'était développée sous les émollientes tendresses et les morceaux littéraires du défunt dramaturge et d'autres hommes sensibles qui s'adonnaient aux lettres. Les deux sœurs débattirent longuement sur le problème qui se posait. Rozenda jugeait que son fils était un méchant drôle. Euphémia lui trouvait des excuses, parce que tous les poètes se laissaient échauffer de la sorte par l'idée – une thèse qu'elle pourrait examiner avec le conseiller Viale, si elle le connaissait d'aussi près et aussi intimement qu'il faut lorsque l'on veut sonder les grands poètes

Victor Hugo assista, suffoquant d'ennui, à la discussion des deux sœurs.

Cet esprit, dilaté aux vapeurs caloriques des salons de la cour, ne pouvait plus être contenu dans l'aire bourgeoise où avaient pu l'être naguère Élias et Antunes avec leurs âmes destinées aux portefeuilles et à

la mitre. Le rival du comte rougissait d'avoir séjourné dans le ventre de Rozenda l'espace de neuf lunes. La philosophie lui disait que le talent émancipe quand la tutelle est grossière, et que les mères d'un naturel commun, aussi respectables soient-elles dans leur rôle de machines reproductrices, doivent écartées du chemin du génie, si elles le traversent avec leurs fadaises et tout ce qu'elles peuvent trouver pour vous assommer. Enchevêtré dans ses idées fixes, encore bien pourvu avec les trois contos des actions de la gantière, Victor quitta la demeure de sa mère pour s'installer à l'Hôtel de Bragança.

XII

EXPLOSION D'AMOUR

Deus, ecce Deus !
VIRGILE – *Énéide* - VI,46

QUELQUES MOIS après les faits rapportés ici, un ancien entra un jour dans la boutique de la gantière, avec trois dames pauvrement vêtues, qui portaient le deuil, et quatre petits garçons pâles, maigres, avec de grands yeux creusés par la faim.

Le vieillard et les enfants se découvrirent. Dona Maria José se leva et répondit à la profonde révérence des trois femmes, qui l'avaient saluée comme la disgrâce salue une puissance protectrice.

L'homme qui semblait ravaler ses larmes pour pouvoir parler, dit son chapeau à une main, l'autre sur la poitrine :

– Vous avez devant vous un général de brigade qui à remis à Evora-Monte son épée aux vainqueurs. Si je n'avais eu une femme et quatre filles, je me serais penché sur la pointe de mon épée, et je serais tombé, en me vengeant de mon sort, puisque les balles de l'ennemi m'ont épargné pour une si longue et si injuste infortune. Ces trois femmes sont mes filles. Leur mère est morte à bout de forces, parce qu'elle a souffert de la faim quand elle mettait au monde une dernière fille, qui n'est pas ici, parce qu'elle est morte, elle aussi, il y a six mois. Elle était déjà veuve : elle est allée chercher le repos dans sa sépulture, et m'a laissé quatre petits-enfants, ces petits garçons. Nous sommes huit dans notre famille. Mes filles travaillent autant qu'elles peuvent dans tous les domaines qu'elles connaissent. Mais elles en connaissent peu, parce qu'elles doivent tout à elles-mêmes. Les deux aînées sont allées au moins deux ans au collège ; elles apprenaient cependant des langues, comme se devaient de le faire les filles d'un officier général, riche de ses titres traditionnels et des services rendus à sa patrie, plus importants que ses

titres. Je les ai tirées du collège dès que j'ai commencé à vendre les bijoux de ma femme. En rentrant chez elles, les deux filles ont parlé en français à leur mère qui avait été élevée à l'étranger ; et j'ai dit alors à ces innocentes qui mesuraient mal la détresse de leur père : "Apprenez, mes filles à demander l'aumône en portugais." Elles ont frémi et pleuré, comme si elles pressentaient la faim et le dénuement.

Les paupières tremblantes, les yeux bouillonnant de larmes, Dona Maria José interrompit le général :

– Cela doit vous être fort pénible, Monsieur, de me parler de vos malheurs, cela m'est pénible de les entendre. Si vous me jugez à même de répondre à vos plus pressants besoins, et si vous voulez vous servir du peu de bien dont je dispose, attendez, Monsieur, je vais vous chercher un peu d'argent...

– Non, Madame, répondit le vieillard. Il est certain que je viens vous demander une aumône, mais une aumône vraiment importante ; rien de moins que le pain, l'éducation et l'avenir de mes petits enfants que voilà...

– Si seulement je pouvais, dit Dona Maria, en le coupant, vous vous trompez probablement sur mes ressources...

– Je ne compte pas sur vos ressources financières, mais sur celles de votre âme, Madame. Je crains de vous voler votre temps, je serai donc aussi bref que je le pourrai, pour ne pas me montrer semblable à tous les malheureux qui sont généralement prolixes. Il y a un jeune noble influent à Lisbonne, dont beaucoup de familles royalistes reçoivent depuis huit mois d'importantes mensualités. Ce charitable monsieur n'est pas légitimiste ; je ne connais pas ses opinions politiques ; je sais qu'il est bon ; il est de ceux qui professent la divine légitimité du Christ. On l'appelle le comte de Baldaque...

Dona Maria José rougit : c'étaient le nom, la surprise, le joie, tout cela en même temps.

L'ancien poursuivit :

– Je fais moi-même partie des gens qui ont profité des bienfaits que dispensent les mains de monsieur le comte, qui ne me connaît pas, et n'accorde pas d'audience aux personnes qui vont le voir pour le remercier d'une aumône ; il ne reçoit que ceux qui viennent en quémander une. J'ai déjà cherché à le voir. Je me suis annoncé comme un homme qui lui apportait les larmes de reconnaissance de ses enfants, et de ses petits-enfants. L'aimable jeune homme m'a fait dire de retourner demander à ma famille de lui envoyer des sourires plutôt que des larmes. Quelle délicatesse de cœur ! Comment est-il possible de trouver dans la poitrine d'un garçon fortuné, qui n'a jamais souffert, cette science du malheur, ce respect de la honte que peut ressentir un vieillard, qui, jadis heureux, caressait de riches espoirs, en se courbant pour baiser la main de qui lui ménage le pain de chaque jour, pour lui, et sa famille ! Dites-moi, Madame, comment a pu se former si tôt dans l'âme de monsieur le comte

de Baldaque cette vertu qui se retrempe d'ordinaire dans la forge des douleurs !... Aurait-il, en de si vertes années, connu des désillusions, la perte de nobles attaches, de grands chagrins qui devancent la vieillesse morale et génèrent une précoce compassion pour les anciens comme moi, et les familles aux abois comme la mienne ?

– Je ne saurais vous dire, fit la gantière, je connais le comte depuis un peu plus d'un an... Je ne sais quelle grande douleur il a pu ressentir dans sa vie, si ce n'est la mort de son père...

– Une personne qui l'a connu ne m'en a pas dit plus que vous, continua le vieillard. J'ai demandé à ce monsieur qui entretient des liens serrés avec mes coreligionnaires et s'appelle Victor Hugo José Alves, si les relations qu'il entretient avec monsieur le comte, lui permettaient de lui demander d'accorder une faveur au malheureux général Tavares. monsieur Victor Hugo m'a répondu que non ; mais il a ajouté qu'une personne était à même de le faire, et m'a immédiatement donné votre nom, Dona Maria José de Portugal. Je me de suis demandé si je devais prendre au sérieux ce renseignement, parce qu'il y avait dans le ton de ses paroles et dans ses gestes une certaine amertume, voire une ironie qui m'ont incité à me méfier. Je m'en suis ouvert à mes filles, et, quand j'ai prononcé votre nom, elles m'ont dit, surtout les deux aînées, qu'elles avaient connu une fille de Sa Majesté Dom Miguel au collège où elles étaient allées parfois rendre visite à leurs anciennes maîtresses ; et l'une d'elles, si je m'en souviens, vous a donné des leçons de français...

– C'est cette dame ! s'écria Dona Maria José, toute émue, en quittant son comptoir pour l'embrasser. C'est Dona Ernestina Tavares... Votre visage me disait quelque chose...

– C'est bien cette vieille dame que vous voyez avec des cheveux blancs à trente-cinq ans, dit Ernestina.

Dona Maria leur dit, avec un sourire plus familier :

– J'ai un petit salon, où je peux recevoir des dames qui sont mes amies, et pauvres de surcroît...

Elle monta l'escalier, fit glisser un rideau de percale, et attendit que les huit personnes fussent entrées.

Puis, elle envoya sa domestique tenir sa boutique et demanda au général Tavares de lui offrir le plaisir d'être utile à sa famille.

– Je ne sais quel avenir je vais proposer à ces quatre enfants.

Là-dessus, un cabriolet s'arrêta devant la maison. La gantière s'approcha des vitres, et dit sereinement au général :

– C'est monsieur le comte de Baldaque... Je vais le faire monter, vous avez là une excellente occasion de ne pas vous faire valoir de mon patronage pour lui demander directement ce que vous désirez.

Tous se levèrent en émoi, saisis d'une inquiétude proche de la crainte. Mille deux cents contos en la personne d'un seul homme, c'est une chose capable d'effrayer un ministère, à plus forte raison une famille pauvre !

Le comte fut émerveillé quand, descendant jusqu'à la dernière marche, Dona Maria José lui demanda de monter au petit salon.

C'est la première invitation qu'il recevait de sa part.

Il entra, et se trouva face à un vieillard incliné, presque à genoux, qui lui avait pris la main pour la porter à ses lèvres.

– Je n'ai pas le plaisir... bredouilla le comte plongé dans le plus grand embarras.

– Je suis un général de l'armée de Sa Majesté Dom Miguel, je suis Cristovão de Pina Tavares à qui vous avez donné, Monsieur, il y a six mois le pain de cette nombreuse famille qui se trouve ici.

– Mais... balbutia le comte, en se tournant vers Maria José, vous ne m'avez pas dit, Madame, que vous connaissiez cette famille...

– Je ne la connaissais pas, répondit la gantière ; mais j'ai reconnu cette dame qui m'a donné, il y a quelque temps, des leçons de français, dans le collège où elle a été elle-même éduquée. Quelqu'un a dit à monsieur Tavares que vous m'honoriez de votre amitié ; et, faute de pouvoir se recommander d'un autre appui devant vous, ce monsieur est venu me voir, et il commençait à m'exposer sa requête. Monsieur le général me disait qu'il ne savait pas quel avenir il pouvait proposer à ces quatre petits garçons, ses petits-fils... Veuillez continuer, Monsieur Tavares...

Pris de court, le vieillard, se sentit intimidé devant le millionnaire. La honte et le sentiment de sa dignité entravaient l'éloquence de la parole, en mettant en valeur celle du silence. Le comte regarda bien en face les enfants un par un, il les fit s'approcher, et dit doucement : "Il importe de faire de ces bambins des hommes... Que voulez-vous donc être ? Des généraux, probablement. Presque tous les enfants veulent être des généraux...

Tavares l'interrompit, et poursuivit, encouragé par la bonhomie communicative du millionnaire :

– Ils sont sans doute séduits par la fortune militaire de leur aïeul. Ce que je souhaite par-dessus tout obtenir, Monsieur, de votre appui, en me recommandant de la protection de cette dame qui a eu la bonté de nous accueillir, c'est que mes quatre petits-fils soient admis dans quelque asile d'enfants trouvés. J'en ai fait la demande au gouvernement actuel, en appuyant ma requête sur mes états de service, de 1801 à l'année où j'aurais dû trahir le drapeau auquel j'ai prêté serment, pour me trouver aujourd'hui dans la haute position à laquelle se sont élevés mes camarades qui ont déserté. Esclave de l'obéissance et de la discipline, j'ai suivi mes généraux et terminé ma carrière là où l'honneur me l'a fait terminer. Si l'honneur poussé à sa dernière extrémité a signifié pour moi, en même temps, le début de la pénurie, c'est une question qui tombe hors de propos, et ne mérite pas que je vous importune avec mes plaintes et mes lamentations. J'ai donc demandé que l'on admît mes petits-enfants dans un collège militaire. L'absurdité de cette demande était, il faut

croire, si grande que ma requête n'a même pas mérité qu'on la prît en considération. Quand les portes de la justice se sont fermées, je suis allé frapper à celles de la charité. Et c'est vous, Monsieur le Comte, le bon ange qui êtes apparu pour écouter mes prières et…

– Fort bien… fit le comte, attristé par les larmes du vieillard, j'ai compris que vous souhaitez que vos petits-enfants soient reçus dans quelque établissement scolaire… Demain après-midi, à l'heure qui vous conviendra, veuillez me les envoyer chez moi…

Le comte caressa les joues des enfants, qui lui baisèrent les mains, en lui souriant avec la grâce de cet amour infantile qui va du cœur des tout-petits à leurs lèvres, lesquelles ne savent pas encore remercier. Puis, il se leva, serra franchement la main du vénérable vétéran, salua ses filles qui le contemplaient, les yeux embrumés de larmes ; puis il prit congé de Dona Maria qui le fixait avec un regard étrange, pénétré de tendresse.

Le lendemain soir, Cristovão Tavares entra dans la boutique de la gantière, suffoquant de fatigue et de joie. Il raconta que monsieur le comte avait fait entrer les enfants dans une salle où se trouvait déjà une personne à qui il avait dit : «Voici vos élèves.»

– C'était le directeur d'un collège de premier ordre, ajouta le vieillard. Monsieur le comte a envoyé, Madame, mes petits-enfants dans un collège, avec l'ordre de leur fournir du linge en abondance, et tout le trousseau dont doivent disposer les enfants riches. Puis, nous sommes montés, les petits et moi, dans la calèche de monsieur le comte, et nous sommes allés chez moi pour qu'ils fassent leurs adieux à leurs tantes qui pleuraient de joie. Ce généreux jeune homme, m'a dit, en sortant, de me rendre chaque mois au bureau d'un agent de change, rue des Retrozeiros, et de lui présenter dès aujourd'hui un billet qu'il m'a donné. J'étais à ce point étourdi, enivré de bonheur, que je ne sais même pas si je l'ai remercié… Quand ils se mettent à respirer tout à coup un air qui n'est pas le leur, Madame, les malheureux suffoquent, sont pris de vertiges, ne s'y retrouvent pas, habitués qu'ils sont à vivre dans un brouillard obscur !… Je me suis rendu rue des Retrozeiros, j'ai présenté ce billet, et j'ai reçu cent mille réis ! Les voici, Dona Maria ! Cent mille réis par mois ! Et quatre petits-enfants dans un collège aux frais de cet ange que la Divine Providence a envoyé freiner la roue de mon infortune ! Regardez, ma chère Madame ! Si je ne m'habitue pas à cette lumière qui éclaire la fin de mon existence, je crains de perdre l'esprit tant j'éprouve de joie ! Mais un tel bonheur, c'est à vous, Madame que je le dois…

– À moi, Monsieur Tavares ?! Qu'ai-je donc fait ?

– Ce que vous avez fait, mon Dieu ?! Vous m'avez reçu chez vous ; vous avez jeté un regard compatissant sur mes filles, vous avez trouvé des mots tendres pour parler à mes petits-enfants, vous avez voulu que monsieur le comte de Baldaque nous vît à travers votre cœur… Oh ! Je crois que ce miracle, c'est la pitié qui l'a produit, embrassée à l'amour…

Celle qui nous a donné le pain en abondance, de quoi nous habiller, fait entrer dans notre maison l'air et le soleil, offert un réveil joyeux sans le spectre de la faim devant nous, un avenir à mes petits-enfants… qui fut-ce, sinon… la future comtesse de Baldaque ?

En prononçant ces derniers mots, le vieillard avait pris convulsivement la main de Dona Maria José, pour y coller ses lèvres tremblantes.

La fille de Dom Miguel avait ressenti durant cette scène une bien délicieuse émotion, vu se lever une lumière propre à lui remplir l'âme, la révélation subite d'un amour, le premier, avec les saintes allégresses de la pureté, et une profonde confiance dans les vertus de l'homme aimé. La révélation, faire sur un ton prophétique par ce vieillard à la barbe blanche perlée de larmes, résonna en son âme avec une religieuse douceur.

L'instant fut solennel. La poésie peut enguirlander le cadre de ses fleurs et la morale se réjouir, en toute justice, d'un exemple d'amour né dans de si honnêtes conditions.

Moins porté que vous, cher lecteur, à idéaliser des choses qu'on peut expliquer naturellement, je pense, pour ma part, qu'elle l'aimait si sincèrement et si profondément que, si le comte, découragé par ses dédains, s'était vengé en l'oubliant, il aurait entraîné, avec la main de la saudade, la fille du prince à la sépulture ; mais pas du tout aux faiblesses des amoureuses qu'on célèbre le plus.

C'est là mon avis, mais je n'affirme pas que c'est ce qui aurait dû se passer. Je connais des histoires d'amour aussi bien entamées que celle-ci, qui se sont terminées dans des asiles de folles. Les personnages masculins de certaines traînent en flânant une vieillesse teinte et salubre. Je crois que leur châtiment, c'est d'avoir à se teindre ; mais le diable les reconnaît malgré le fluide. Ils finiront par tomber entre tes griffes, horrible Minos !

XIII

DÉROUTE DU VOLEUR.

Il est maintenant question de se marier.
Dom Francisco Manuel DE MELLO - *Guide des époux*

CE JEUNE HOMME au visage embrasé dont les yeux fulgurants semblent pris de vertige comme chez les individus pris d'ébriété, entouré de gens qui l'écoutent à la table ronde de l'hôtel Bragança, c'est Victor Hugo José Alves.

Cet énergumène vocifère contre une femme qui l'a trahi, Il raconte qu'il lui a immolé ses convictions politiques sa jeunesse et sa liberté. Il dit qu'il a apostasié pour elle en renonçant au socialisme, à sa foi en la république, qu'il avait soustrait à l'édifice du futur les progrès qu'aurait entraîné son talent, et placé son illustre nom au-dessous des malédictions de la postérité.

Certains convives rient sous cape, tandis que d'autres lui font obligeamment remarquer les ravages qu'il fait dans les réserves de kummel, un coup de fouet nécessaire pour noyer l'hydre qui ronge les forces de son âme.

Il dit encore que la perfide avait épousé la veille le fils d'un négrier qui était mort comte, en laissant à son héritier un ignoble héritage, trois millions, son titre, ce parchemin où le ministre avait fait signer au roi l'abdication de sa probité. Il ajouta que le second comte de Baldaque s'était laissé embobiner par les manigances d'une gantière qui se donnait des airs de princesse bâtarde, vu que sa mère avait été une fameuse aventurière qui ne pourrait pas désigner précisément le père des enfants qu'elle avait eus. Il dit également... Il ne dit plus rien parce que sur ces entrefaites avait claqué sur chacune de ses joues une gifle de celles qui bouchent les flots de la plus abondante éloquence.

Celui qui avait donné des preuves plutôt équivoques de son admiration aux diatribes su poète, c'était un vieux barbu, aux épaisses moustaches blanches, de haute taille, gravement mis, qui présentait l'aspect majestueux d'un soldat de la guerre péninsulaire. C'était l'ex-général de brigade Cristovão de Pina Tavares.

Stupéfait de cette offense et peut-être étourdi par le choc, Victor Hugo écouta, frémissant, mais silencieux, le vétéran, qu'il reconnaissait parfaitement.

– Espèce de goujat ! rugissait le vieillard, les yeux brillants de la flamme de ses vingt ans. Immonde polisson qui insultes la dame que tu as volé ! Bandit qui mange à l'hôtel Bragança les trois contos de reis...

Tavares s'arrêta, retenu par la main de la charité. L'homme qui avait bu le fiel de l'injustice, craignit d'outrepasser son droit de punir. Il se domina, en voyant l'accablement du misérable, et le profond abîme où il pouvait le faire tomber d'un coup de pied.

Un autre militaire, général des bataillons de la liberté, un ancien camarade de Cristovão Tavares qui l'avait invité à ce souper, le tira fortement par le bras et l'emmena.

Les railleurs qui avaient écouté Victor sortirent doucement, sans même s'enquérir du bien-fondé de l'insulte. Une fois remis de ce coup à son moral, celui-ci se retira dans sa chambre, se jeta sur le rembourrage d'un fauteuil Voltaire, ficha ses doigts sur son front, et marmonna en hochant la tête entre les secousses de sa colère et les gaz de l'indigestion :

– Ah ! Je me vengerai !... Je me vengerai !...

La tête qu'il a faite alors, ça lui donnait un air terrible, effroyable, affreux ! Lorsque, quelques minutes après, son domestique entra dans sa chambre avec ses bougeoirs, Victor Hugo s'en prit à lui en braillant :

– Que veux-tu ?

Et il titubait comme si les lumières exacerbaient les effets de l'alcool.

– Que veux-tu ? reprit-il en menaçant, de ses poings, le visage innocent du Galicien.

– Je vous apporte de quoi vous éclairer, Monsieur Victor Hugo, bafouilla le jeune homme effaré.

– Va-t-en !... Laisse-moi !... Je veux du noir, je veux tout noir, comme la vengeance.

Le domestique sortit et dit à la servante qui regardait discrètement le poète :

– Sauve-toi, il est saoul !...

Sauvons-nous, nous aussi : laissons-le tracer à la craie les traits de la vengeance ; assistons à cette diabolique alchimie : le kummel et le cognac distillé en lui, pour donner le venin qui coule goutte à goutte de la fournaise de son cerveau à son cœur.

Mais qui a dit à Cristovão Tavares que son coreligionnaire dilapidait dans des friandises françaises en ce célèbre hôtel les actions de la comtesse de Baldaque ?

Ce n'était pas elle.

Il était arrivé à la gantière de raconter au comte, comme il est naturel, ce qu'elle avait fait du reste de ses avoirs. Cette confidence, qu'elle avait refusé de lui faire, vous vous en souvenez, cher lecteur, à une autre occasion, elle la lui a faite spontanément après avoir dit au comte, sans détour, et sans aucune pudeur affectée, qu'elle l'aimait. Une telle révélation avait donné à son fiancé une idée encore plus haute de sa vertu. Rien de plus beau, rien de plus adorable qu'une pauvreté aussi librement consentie, que de voir cette dame magnanime se dépouiller pour un père qui ne lui avait même pas envoyé un mot de remerciement !

Elle en avait conçu, sans se plaindre, un certain chagrin.

En apprenant quel avait été l'intermédiaire pour remettre cet argent à qui de droit, le comte se douta de la fraude, sans toutefois communiquer à l'âme de Dona Maria ses soupçons.

À ce moment-là, le général Tavares était régulièrement reçu chez le comte, estimé comme un ami présentant toutes les qualités d'un caractère loyal, au point que Dona Maria José avait sollicité la faveur de pouvoir entretenir des relations familières avec ses filles à qui elle confiait les délices de son amour.

Le comte raconta à Tavares l'admirable générosité dont la gantière avait fait preuve en remettant cet argent ; mais doutant que le prince déchu l'eût reçu, il chargea le vieillard de prendre des renseignements auprès des chefs du parti légitimiste, pour savoir si quelqu'un avait remis une telle somme de la part de Dona Maria José de Portugal, à sa majesté Dom Miguel de Bragança. L'enquêteur avait reçu des instructions pour ne pas citer le nom de l'intermédiaire, pour ne pas le blesser, peut-être, dans son honneur, s'il avait rempli honnêtement sa mission.

La commission des secours répondit qu'aucune somme ne lui avait été remise de la part de cette dame, bien qu'à maintes reprises, dans les réunions auxquelles assistait Victor Hugo José Alves, l'on eût mentionné le nom de cette dame comme celui d'une fille de sa majesté Dom Miguel — une filiation au demeurant discutable pour ces membres de la commission des secours.

Le lendemain, Cristovão Tavares portait trois contos de réis à ceux qui étaient chargés de remettre les dons à Heubach, et demandait que l'on fît parvenir à Dona Maria José de Portugal un mot quelconque que Sa Majesté Dom Miguel écrirait là dessus.

Trois semaines ne s'étaient pas écoulées que la commission de secours envoyait par l'intermédiaire de l'ex-général, à la gantière de la rua Nova da Palma, une lettre du prince proscrit au vice-roi, lui demandant si la dame qui s'était si généreusement fait connaître dans son exil était la fille de Mariana Franchiosi Rolim de Portugal.

Dissimulant la part qu'il avait prise à la joie de son amie, le comte assista au spectacle empreint d'une douce tendresse qu'elle offrait en baisant la lettre de son père.

Dona Maria disait alors, pour soulager le regret qu'elle ressentait d'avoir été injuste :

– Écoutez, Raul, je ne vous l'ai jamais dit, mais je vous le dis maintenant comme qui se soulage en confessant un péché. J'en suis venue à soupçonner Victor Hugo de ne pas avoir envoyé cet argent. Je n'ai jamais osé lui poser de questions, craignant qu'il devinât mes doutes… Pauvre garçon !

Et le comte souriait sans lui laisser entrevoir la moindre lueur de vérité.

Tavares obéissait de son côté aux ordres du comte, gardant, en prenant terriblement sur lui et en se faisant une douloureuse violence, le secret de ce vol. Quand il rencontrait le voleur parmi les hommes de bien du parti légitimiste, le vieillard pâlissait toutefois, il se tordait, il bégayait des monologues, laissait échapper des volutes de colère, et fuyait avec ce secret qui lui pesait, comme s'il traînait en son âme un énorme remords — le remords de ne pas alerter ses coreligionnaires.

Il demanda un jour au comte, les mains levées au ciel, de le laisser expulser du groupe des royalistes cet immonde filou. Le comte répondit : « Ce serait faire acte de justice ; mais laissez-moi me marier et quitter le Portugal ; faites ensuite, quand ma femme se trouvera loin, ce que vous trouverez bon. Ne volons pas à cette heureuse enfant le plaisir qu'elle éprouve en pensant que c'est d'elle que Dom Miguel a reçu cet argent. Si vous dénoncez ce larcin, Monsieur Tavares, on parlera tellement de ce scandale ici, à Lisbonne, que Dona Maria sera une des premières personnes à l'apprendre.

Le vieillard avait pris de bonnes résolutions, et s'était résigné à attendre, quand il assista à ce souper, sur l'invitation d'un ancien camarades qui fêtait ce jour-là, avec deux bouteilles de porto, sa retraite d'aide de camp. La bouteille à laquelle a eu droit l'ex-général, la gratitude et l'honneur expliquent l'ardeur avec laquelle ces deux soufflets ont été administrés. Mais, grâce au sentiment de pitié qui l'a retenu, les assistants ont juste compris que Victor Hugo avait insulté une dame à qui il avait volé trois contos de réis.

Le lendemain, on en parlait au Chiado. Les uns disaient que Victot Hugo avait été l'amant de la gantière à présent mariée avec le comte, et lui avait chipé l'héritage qu'elle avait reçu d'un agioteur. C'était l'opinion des particuliers meurtris par Damião Ravasco. D'autres, rejetant la version la plus courante, assuraient que la victime de ce larcin était une vieille marquise, et que l'officier royaliste, qui avait souffleté l'homme de lettres, était l'amant de cette marquise depuis 1801 — ou 1789, ajoutait mon ami José Parada aux yeux de qui les infortunes représentaient pour les amateurs de moqueries une corne d'abondance.

Absorbé durant plusieurs jours dans la douce intimité de ses noces, le comte ignora l'affaire ; et, quand il sortit, il ne se trouva pas d'indiscret pour la lui rapporter.

Entre-temps, Victor Hugo laissait perplexes ses partisans en ne comparaissant pas aux réunions où conspiraient innocemment les hommes de lettres acquis à sa cause ; ni même aux somnolentes soirées, où la vieille idée passait en dodelinant ses nuits, bercée dans les bras du père Beirão et dans d'autres.

Ce changement de cap du chevalier de l'Ala s'explique naturellement pas la crainte d'être interrogé sur ces trois contos de réis, le larcin étant déjà connu par l'ex-général qui avait ses entrées dans les principales maisons, et une réputation d'homme honnête.

Et la conversion s'éclaire encore plus vite de ce bouc égaré à son ancien troupeau — la secte des carbonari, réorganisée en 1848, avec des éléments combustibles d'une telle force que tous se sont évaporés, laissant leurs fèces sur place dans ces bureaux du Terreiro do Paço, encroûtées sur les serviettes de ceux qui ont été, qui sont, et qui vont être ministres.

Ses confédérés dans sa loge disaient que Victor Hugo, rendu à la bannière qu'il avait désertée pour une ingrate Dalila, n'avait jamais été à ce point un Samson dans la force du verbe, si Hugo dans l'énergie des figures, si républicain dans la moelle de ses os. Son auditoire se tordait de rire quand le Fuas Roupinho de l'escadre naufragée, se moquant de son propre nom de guerre, persiflait l'ordre de Saint-Miguel, qu'il appelait la cavalerie déferrée de l'archange.

La justice nous engage à ne pas oublier, en évoquant tous ces cas, la famille de cette personne.

Dès qu'elle vit l'annonce du mariage de Dona Maria José de Portugal, Dona Rozenda Picôa décida de lui rendre visite et de maintenir de bonnes relations avec son hôtesse, vu que la capricieuse fortune l'avait mise en possession, ce qui n'est pas ordinaire, d'une couronne de comtesse avec trois millions.

Elle se fit annoncer au concierge du palais. La sonnette tinta, un écuyer descendit à qui l'on donna le nom de la visiteuse. Au bout de quelques minutes, l'écuyer revint dire que madame la comtesse ne recevait pas.

– Et pourquoi ?! demanda Dona Rozenda, exaspérée.

– Parce qu'elle ne veut pas… En voilà une question ! répondit l'écuyer, hautain.

– Elle ne veut pas ?! rétorqua la mère de Victor. Ainsi donc, madame la gantière ne connaît plus ses vieilles amies ?… Non ?… Elle aura l'occasion de me connaître !…

Elle partit furieuse chercher son fils, afin de se concerter avec lui pour réfléchir ensemble à la meilleure façon de se venger.

À la décharge du cœur bienveillant de la comtesse, il importe de savoir qu'elle aurait reçu allègrement la visite de Dona Rozenda si, en entendant proférer le nom de la mère de Victor Hugo, le comte n'avait pas demandé avec douceur à son épouse de s'abstenir de recevoir cette dame.

Elle lui demanda pour quelle raison elle ne devait pas la recevoir. Le comte répondit :

– Elle doit être bien forte la raison qui m'amène à te contrarier pour la première fois, ma fille. Tu la connaîtras. Il suffit que je te dise pour l'instant que cette femme est la mère d'un homme que mes laquais

refuseraient d'accepter dans la taverne où ils se réunissent. Tu sais en outre que je n'interdis pas ma maison aux pauvres ; tes amies et mes amis sont tous pauvres. Si cette dame est dans le besoin, apporte-lui ton secours ; mais ne la reçois pas, parce que c'est la mère d'un homme qui se moque aujourd'hui des amis de ton père.

La comtesse retint que Victor Hugo avait renié sa quatrième ou sa cinquième religion politique, et rien d'autre. Elle faisait pourtant cette observation :

– Ce qui m'étonne, moi, Raul, c'est qu'il ait remis mes trois contos de réis ! C'est un geste honorable à peine compréhensible chez un tel homme !...

XIV

LA VENGEANCE

Sunt quædam quæ honeste non possum dicere.
Il y a là des choses que je ne puis décemment rapporter.
CICÉRON - *Deuxième Philippique.*

J'ai sous les yeux la brochure que Rozenda Picôa a remise à son fils, quand ils eurent conclu leur pacte de vengeance.

En 1840, dix-huit ans après les faits rapportés ici, l'on a publié à Lisbonne, dans la *Typographie portuense*, établie au n° 36 de la rue da Palmeira, un opuscule de 23 pages in octavo intitulé : *La fidalga roturière. Ou les aventures et les transformations de la fille d'un meunier connue à Lisbonne sous le sobriquet de Dona Mariana Joquina Franchiosi Rolem Portugal, habitant actuellement au n°4 de Travessa Nova de São Domingos, deuxième étage*, etc.

Luiz Cætano da Rocha, le signataire de la brochure, commence par une brève exposition dans laquelle il rapporte que Mariana Joaquina l'a accusé d'avoir commis un faux avec une reconnaissance de dette, où la signature de la plaignante était imitée. Le ministère public avait également porté plainte. Après quatre-vingts jours de détention, Luiz Cætano alla au tribunal assister à la ratification de la mise en accusation.

L'avocat de la partie civile était Abel Maria Jordão, qui est mort vicomte de Paivo Manço ; celui de la défense était António José Dique da Fonseca. Les deux athlètes du barreau se sont affrontés avec toute la vigueur de leur notoire habilité. Les spectateurs disaient que le meilleur avocat de Dona Mariana, c'était sa beauté, bien qu'elle allât alors sur ses trente-neuf ans. Ce qui est sûr, c'est que la partialité du juge et de son assesseur se manifestait d'une façon tellement insidieuse que l'avocat du prévenu fut rappelé à l'ordre, quand il entreprit de raconter aux jurés la

vie scandaleuse de l'accusatrice. Que le jury se soit laissé suborner où ait été convaincu par des arguments justifiés, il s'avère qu'il n'a pas ratifié l'acte d'accusation, et qu'il a affirmé que la plainte était entachée de fraude.

Le prévenu acquitté gagne l'imprimerie avec les documents que son avocat n'est pas arrivé à lire au tribunal.

Examinons-les succinctement en nous gardant bien de leur accorder l'importance que le folliculaire leur donnait quand il écrivait : peut-être qu'une plume habile se servira de ces documents pour composer un roman… lequel montrera que bien des fois la plèbe se pare des pompes de la noblesse, le vice se couvre de la cape de la vertu, et que tout n'est pas ce dont il a l'air…

Le premier document est une attestation où il est dit que Mariana Joaquina, fille d'Eusébio Joaquim et d'une autre Mariana Joaquina s'est enfuie d'Azeitão en 1814 avec João Lopes Giraldes.

Il convient de transcrire du second document ce qui a déjà été copié sur la note du tabellion de Lisbonne Thomas Isidoro da Silva Freire (Livre 214, page 103).

Que ceux qui ont vu cet instrument de déclaration sachent qu'en l'an mil huit cent trente et un de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, au vingt-neuvième jour du mois de novembre, en cette ville de Lisbonne, rue da Madalena, au n° 70 et la résidence de Dona Mariana Joaquina Franchiosi Rolem, où moi, tabellion, je suis venu, étant alors présent Eusebio Joaquim da Silva, résidant à Vila Fresca de Azeitão, ce qu'il a confirmé en ma présence et en celle des témoins dont les noms figurent ici ; qu'en l'an mil huit cent quatre, l'on a mis entre ses mains et entre celles de sa femme Mariana Joaquina da Conçeição une petite fille pour l'élever, laquelle enfant a vécu chez lui et sa femme dans la ville d'Azeitão où elle a passé pour sa fille jusqu'à l'âge de treize à quatorze ans, où elle s'est mariée, et que par le présent document, il déclare que la jeune fille en question est la dite Mariana Joaquina Franchiosi Rolem, qu'elle n'est pas sa fille, qu'elle n'a avec elle aucun lien de parenté, et que cette déclaration s'engage et s'oblige à être considérée pour toujours comme ferme et valable. En présence de la dite Dona Mariana Franchiosi Rolem cette déclaration a été formellement acceptée en ces termes.

Le troisième document est un acte dressé en 1838, dans la ville d'Azeitão, où est apparu un certain José António Atalava, avec une procuration d'une personne que le document omet, citant à comparaître Eusebio Joaquim da Silva pour jurer en son âme et conscience que Dona Mariana Joaquina de Portugal, résidant à Lisbonne est sa fille, et y possède une ferme. Eusebio déclare que ce qui est allégué dans la pétition est conforme à la vérité.

Le document suivant s'intitule *Plainte*.

C'est la transcription d'une action intentée en 1821 contre Mariana Elisia, célibataire, par un certain Manuel Rodrigues, boulanger à la Travessa do Secretario da Guerra, concernant le vol d'objets en or et en diamants qui s'élèvent à la valeur de 848.000 réis.

Vient ensuite une attestation du demandeur António Gamarra, rédigée en 1838, certifiant que Mariana Joaquina da Conceição Elisia, concubine du boulanger en 1821, était la même personne qui dix-sept ans après s'appelait Dona Joaquina Franchiosi Rolem de Portugal, et vivait rue da Emenda, où elle avait sa propre voiture.

Il s'y ajoute une autre attestation du prieur de São Nicolau, Francisco do Rosario e Mello, datée de 1839. Il jure *in verbo sacerdotis* qu'en l'an 1827, s'était présentée au greffe de l'église de São Nicolau, une femme en capote qui prétendait faire baptiser un enfant de parents inconnus, et qu'elle avait une procuration du conseiller Ferraz qui devait être son parrain ; mais, au moment d'inscrire cette mention sur le livre, que, comme celui qui s'occupait de l'enfant était véritablement son parrain, il vaudrait mieux qu'il ne le désignât pas, lui, le prieur, comme parrain le conseiller, mais comme celui qui portait la procuration. Le prêtre atteste en outre qu'au bout d'un certain temps, s'est présentée au même greffe une dame affichant les manières d'un grand personnage avec une grande recherche dans sa mise et dans la voiture dont elle était descendue, qu'elle avait dit s'appeler Dona Mariana Joaquina Portugal ; mais ce prieur déclare qu'il a aussitôt reconnu celle qui a sollicité le baptême rapporté ci-dessus. Cette dame a déclaré qu'elle a eu un enfant du conseiller Ferraz, lequel enfant y avait été baptisée comme un enfant de parents inconnus. Comme le conseiller était dernièrement décédé, elle demandait que dans le certificat de baptême de son enfant, l'on mentionnât le nom de son père. Le prêtre refusa, faute d'une autorisation délivrée par une autorité compétente. Quelques jours après, la même dame est revenue avec un ordre du vicaire général, le conseiller José Gonçalves Pereira, demandant au prieur de procéder aux démarches nécessaires pour s'assurer que le petit Francisco était le fils du conseiller Ferraz. Pour accomplir cette mission, le prieur se rendit chez Dona Mariana de Portugal, et entendit la déposition de trois femmes ; toutefois, à ce que disait ce prêtre, les témoignages étaient tellement discordants sur les circonstances qu'il ne leur accorda aucun crédit. Il ajoute qu'après qu'il eut renvoyé un noir, ce noir entra au service de Dona Mariana de Portugal ; une fois revenu chez lui, le prieur avait déclaré que dans la maison dont il était sorti, il y avait un enfant acheté pour hériter d'un homme riche et décédé.

Nous avons à présent une autre attestation dont nous donnons une copie intégrale :

José Joaquim de Cabo Pinto, commandeur de l'ordre de São Bento de Aviz, lieutenant-colonel de cavalerie, gouverneur du Fort de Cruz Quebrada. J'atteste que Dona Mariana Joaquina Franchiosi Portugal, dénommée aujourd'hui Rolem, pour avoir peut-être été naturalisée française, a été une héroïne sans égale, comme il est de notoriété publique dans cette ville, en voulant prendre le titre de fidalga, alors qu'elle est la fille d'un meunier d'Azeitão, du nom d'Eusébio, qu'elle a fui pour suivre un officier de la Marine, qui était venu assister à une inauguration ; l'on dit qu'elle a épousé ensuite un chapelier qui l'a abandonnée en prenant la fuite : elle a acquis une maison rue dos Douradores, à laquelle elle a donné le nom d'auberge, où se rendaient de gros bonnets avec leurs maîtresses, ce qui lui a permis de réunir de solides informations dont elle a su tirer parti, ayant eu comme soupirants Luis da Motta Fêo, Barrão, colonel de milices, António Sicard, lieutenant de cavalerie qui est mort dans la tour de São Julião, un certain Rego, et, pour finir, le conseiller Ferraz qui lui a permis de disposer d'une voiture ; elle a alors lâché l'auberge pour venir habiter au Carmo ; mais, se rendant tous les jours à la Travessa de Pombal chez le dit Ferraz, qui est mort quasiment d'un coup, elle a pris possession d'un bahut où il avait ses papiers ; et, par crainte qu'on ne les vînt chercher chez elle, elle alla s'installer au pied du palais de Bem Formoso, et entreprit de protéger des solliciteurs, arrivant un bon nombre de fois à ses fins, car elle était soutenue par le ministre des finances Dom Diogo Lousan ; elle est devenue une espionne de Dom Miguel, avec qui elle allait s'entretenir un jour sur deux, pratiquement sans interruption, et noua des liens de profonde amitié avec le Vadre. Et comme elle redoutait l'arrivée de Dom Pedro à Lisbonne, elle s'est fait naturaliser française, car je sais à qui elle a montré sa carte de naturalisation ; une bonne façon de ménager la chèvre et le chou. Pour finir, c'est une héroïne du siècle, comme il est de notoriété publique. Et comme j'ai appris qu'il y a une affaire en cours entre la susdite et M. F... dans laquelle elle dit qu'une petite fille qu'elle a chez elle est la fille de ce fameux F..., je déclare par la présente que bien qu'elle soit bien sa mère, il était impossible de savoir si...[1] Mais elle affirme constamment à ses amies que cette petite fille est sa filleule, et qu'elle l'a prise chez elle parce que sa mère est pauvre ; mais l'on a fini par comprendre par son comportement dans quel dessin elle l'a prise...etc. Lisbonne 5 Juillet 1838.

[1] On omet des phrases qui relèvent plus de la caserne où le commandeur d'Avis écrivait son immonde déposition"

Il se trouve maintenant deux dames pour adoucir la dureté du cadre avec la délicate féminité de leurs propos. Dona Maria Leonor da Cunha Saldanha, célibataire, dit en 1838 qu'elle a connu Dona Mariana de Portugal chez qui elle allait en 1831 et 1832 : et voyant alors une petite fille à son sein, elle lui fait demandé de qui elle était. Dona Mariana avait d'abord répondu que c'était la fille d'une femme que la déclarante voyait dans les environs ; au bout de quelques mois, elle lui avait dit que cette enfant était la fille de Sa Majesté Dom Miguel, qui était alors considéré comme le roi légitime.

Dona Joana Candida da Silva Monteiro, veuve, dit qu'elle a connu entre 1817 et 1818 Dona Mariana Elisia, domestique de Mme Chapsal. Elle sait qu'elle s'est liée d'amitié avec un boulanger, puis avec Luis da Motta Fêo, ensuite avec le conseiller Ferraz, et qu'une fillette qu'elle a chez elle, et compte aujourd'hui entre six et sept ans, du nom de Maria José, lui a dit qu'elle était sa filleule. Dona Joana déclare en outre qu'elle connaissait une personne contre qui elle dépose pour avoir été, elle qui fait cette déposition, sa couturière, puis, qu'en l'absence de Mme Chapsal, son ancienne domestique, qui avait changé de condition, était devenue la maîtresse de cette maison.

*

Telle est la substance, dont nous avons donné un bref aperçu, de l'opuscule que Dona Rozenda remit à son fils.

Victor Hugo envenima la seconde édition des ce libelle avec une préface et des notes, pour faire bien sentir que la fille de Mariana était la rusée gantière de la rue Nova da Palma, devenue, par l'industrie et l'ensorcelante grâce de ses yeux, comtesse de Baldaque.

Imprimée clandestinement, la brochure se répandit par le courrier national. Le comte et la comtesse reçurent un double exemplaire. C'est elle qui récupéra l'envoi et en arracha le bandeau à une heure où son mari ne se trouvait pas chez lui. Elle lut les premières pages, et ne comprit pas grand chose à l'offensante attestation du lieutenant-colonel de cavalerie. Le sang, refluant de son cœur anxieux bouillonna dans son cerveau. Sa vue s'obscurcit, non point à cause de ses larmes, mais des ténèbres d'une congestion dont elle pensa mourir. Dans tous ses états, elle hurla pour appeler son amie Ernestina Tavares, et se jeta dans ses bras, quasiment évanouie, en balbutiant :

– Raul ne doit pas voir…

Elle faisait allusion à la brochure qui était tombée sur le sol : sans y prêter la moindre attention, ni chercher à savoir ce que signifiaient ces paroles inintelligibles, Ernestina se mit à pousser de hauts cris, en envoyant tous les domestiques chercher la comte.

Il montait déjà précipitamment les escaliers en demandant à Damião Ravasco si le courrier national avait déposé certains papiers.

– Il a déposé deux brochures, dit le mulâtre, une pour vous, l'autre pour Mme la comtesse.

– C'est affreux ! murmura le comte.

En entrant chez son banquier, il avait vu sur son bureau le feuillet entouré d'un bandeau, et avait lu sur les espaces qui n'étaient pas cachés sous ce bandeau les mots *Mariana* et *Portugal*. Il demanda l'autorisation d'ouvrir la brochure, le lut, en sautant quelques lignes à chaque page, et sortit précipitamment dans l'intention d'empêcher que la comtesse vît les insultes à sa mère.

Il entra dans la chambre où Ernestina écoutait la respiration haletante de la comtesse.

– A-t-elle lu la brochure ? demanda le comte.

– Je ne sais pas de quelle brochure vous parlez… Je l'ai entendue crier, je suis aussitôt accourue, et je l'ai trouvée dans cet état. Elle m'a encore dit des mots que je n'ai pas vraiment compris…

À ce moment-là, oubliant dans l'antichambre son respect habituel pour son maître, Damião Ravasco était également entré, il avait ramassé la brochure. Le comte, qui avait porté dans ses bras son épouse dans la chambre qui se trouvait au-dessous, ne remarqua pas le mulâtre qui continuait à la lire.

Quand, dix minutes après, il revint donner l'ordre d'appeler un médecin, il trouva Damião en train de lire.

– Qui t'a fait venir ? demanda-t-il aigrement.

– Je suis venu de moi-même, répondit sereinement le mulâtre. Je me trouvais ici pour voir qui a fait ça… Vous devrez me donner l'autorisation d'emporter cette brochure… Celui qui l'a écrit, je vous en donne ma parole d'honneur, je vous le jure par l'âme de votre père, qu'il n'en écrira pas d'autre. Dites-moi, je vous demande en souvenir de votre mère, et par la vie de Mme la comtesse de me dire qui a écrit ça.

– Je ne sais pas, Damião, répondit le comte reconnaissant du zèle et de la véhémence qu'exprimaient les questions du mulâtre. Nous le saurons. Va appeler le médecin… Ne tarde pas.

Le médecin ne se fit pas attendre ; mais Damião ne rentra qu'en pleine nuit. L'on disait qu'un mulâtre aux yeux flamboyants était allé demander d'imprimerie en imprimerie si une brochure qu'il montrait y avait été imprimée. Il s'arrêtait à côté des groupes de gens et imaginait des moyens de relever des traces qui lui permettraient de débusquer son auteur. Il s'était arrêté au Chiado en face du député à qui il avait infligé une trempe mémorable, pour voir s'il pourrait, à plus ou moins juste titre, l'écorcher contre une borne en pierre. Il avait proposé de fortes sommes à des agents de police pour qu'ils lui désignassent sa victime. C'est dans ces recherches qui lui ont brûlé le sang et centuplé ses méchants démons, que Ravasco a passé toute la journée et une grande partie de la nuit.

Quand il arriva chez lui, il s'en fut à pas de loup à la porte des appartements du comte. Il écouta, et entendit marcher dans l'anti-chambre. Il frappa tout doucement. Le comte gagna le petit salon.

– Comment va madame ? demanda Damião.

– Elle a la fièvre.

– Je n'ai rien découvert, reprit le mulâtre.

– Tu n'as pas découvert quoi ? Que cherchais-tu ?

– L'auteur de ce torchon.

– Je t'interdis de faire de telles recherches. Je le saurai ; mais, si j'arrive à le savoir, je te défends de me venger. Si l'infâme ne peut être châtié par un homme de bien, il le sera par un laquais ; pas par toi qui es… mon frère…

Damião s'agenouilla et couvrit de larmes les mains du comte.

XV

LA DESCENDANCE DE DOM AFONSO

Pour que vous voyiez qu'on ne cache rien.
Bernardim RIBEIRO - *Mémoires d'une jeune fille triste* - Chap. XII

CETTE BROCHURE imprimée en 1840 explique les trois années de déchirantes angoisses qui ont conduit Mariana Rolem aux extrémités d'un suicide, quand elle s'est vue abandonnée par des personnes qui avaient honte de vivre en compagnie d'une femme diffamée, et de plus en plus appauvrie.

Mais qui était Mariana Joaquina Franchiosi Rolem de Portugal ?

Que devons-nous déduire des attestations réimprimées au compte de Victor Hugo ?

Est-ce la fille aventurière du meunier d'Azeitão ? S'est-elle enfuie de chez lui avec un officier de l'armée ?

Est-ce la servante de la française Chapsal ?

Est-ce l'infidèle concubine du boulanger Manuel Rodrigues ?

Est-ce la parturiente qui a mis au monde le petit Francisco, et l'amante montrée du doigt de Dom Miguel ?

D'où lui viennent ces qualificatifs ? Qui l'a amenée à Joaquim Eusébio pour qu'il l'élevât ?

Nous allons faire remonter à 1661 la réponse à une si juste curiosité. Jusqu'où faut-il aller !

L'Histoire dont vous avez pris connaissance dans ce que l'on en imprime, ne vous rapporte pas qu'âgé d'environ dix-huit ans, Dom

Afonso VI à vu à Lisbonne, aux alentours de Queluz, une fort jolie jeune fille au bras d'un gentilhomme bien fait de sa personne. Il a chargé son favori Henrique Henriques de se renseigner sur l'identité de cette charmante enfant. On découvrit qu'il s'agissait de Catarina Arrais, naturelle de Coimbra, d'où elle s'était enfuie avec son cousin, Manuel Arrais, étudiant, afin de se marier à Lisbonne, dès qu'ils obtiendraient une dispense de leurs parents et la levée des autres obstacles canoniques qu'entraînaient les faiblesses de leur aveugle passion.

Quand on l'a su, ainsi que l'adresse des amants fugitifs, on savait tout. Manuel Arrais fut arrêté et conduit à Coimbra. Le soir même de ce jour-là, Catarina fut surprise dans sa cachette par un certain Agostinho Nunes et par Henrique Henriques de Miranda qui l'amenèrent au roi.

Deux ans après, Catarina Arrais était religieuse à Santa Ana, et Manuel Arrais était mort de chagrin.

Avant d'être pourtant offerte comme épouse à Jésus-Christ, Catarina avait eu une fille d'Afonso VI, laquelle fut appelée Dona Luiza de Portugal.

Quand elle atteignit l'âge de six ans, cette Dona Luiza fut conduite chez un célèbre homme d'État, le comte de Castelo Melhor, où on lui donnait le titre d'altesse.

Elle y vécut avec les honneurs dus à une infante jusqu'à l'année 1667, alors que son père avait déjà été arrêté sur ordre du prince, son frère. Mais un jour, le corrégidor de la Cour entra de force au palais du marquis, s'empara de Dona Luiza de Portugal, et l'emmena au monastère de Santa Ana.

Sœur Catarina accueillit sa fille, avec une pension de l'infant, et la déclaration que son altesse ne la reconnaissait pas comme sa nièce, mais la protégeait comme une malheureuse victime du libertinage de son auguste frère.

Voyons maintenant ce qui a été fait pour anéantir les conjectures qui faisaient de cette enfant la fille de Dom Afonso VI. L'Histoire imprimée ne le dit pas. Il y a des manuscrits qui nous éclairent, et l'un d'eux, que j'ai en ma possession, qui mérite toute notre confiance, et n'a rien de suspect, nous rapporte l'immonde trame qu'ont tissée les partisans de la reine et de l'infant pour balayer l'embarrassante hypothèse que le fils de Dom João IV ait pu faire des enfants.

Ce manuscrit s'intitule : *La vie de Sa Majesté Dom Afonso VI, écrite en l'an 1684.*

Il laisse à envisager et à redouter l'existence de cette fille du roi. Le procès pour obtenir un divorce, fondé sur des raisons d'une atroce malhonnêteté, trébuchait sur cette petite fille.

Le procureur de la reine, le duc de Cadaval, rapporte l'expédient qui lui a permis de lever tous les obstacles. L'on relève un excès de malveillance dans cette intrigue où l'imagination marque le pas. Cet homme a écrit

cela pour la postérité, il tirait peut-être vanité d'échafauder le chapitre d'un roman répondant au goût du temps. Voici ce qu'il raconte :

"Le duc concevait de sérieux doutes sur ses chances de gagner cette cause (*le divorce*) parce qu'il disait que c'était impossible, Sa Majesté ayant une fille chez le comte de Castelo Melhor, du nom de Dona Luiza à qui l'on donne de l'Altesse. Cette affaire se trouvant menacée par un doute si sérieux, Dieu, qui est la vérité même, trouva le moyen de se manifester et de permettre de mener l'enquête aussi sûrement que possible.

Un jour, il rentra chez lui pour dîner ; il trouva dans la main d'un de ses domestiques, un mot qu'un garçon y avait laissé. Il disait : *Si vous voulez apprendre quelque chose sur une affaire très importante pour la cause de la reine dont vous vous occupez, trouvez-vous cette nuit, seul, dans votre carrosse aux escalier du Loreto, où vous attendrez la sonnerie de minuit*. Le rédacteur ne signait pas. Le duc se rendit aussitôt à Esperança[1], montra le mot à la reine qui lui dit qu'elle ne voulait à aucun prix qu'il y allât, parce cela pouvait lui faire courir de grands risques. Le duc lui répondit qu'il irait, Sa Majesté devait lui laisser le soin de veiller à sa propre sécurité.

"L'église de Loreto se reconstruisait après l'incendie dont elle avait souffert. Elle avait sur son parvis un grand hangar à l'abri duquel travaillaient les artisans. Le duc ordonna d'y placer le maître des équipages Manuel Travassos, et celui des cuirasses, Manuel Caldeira, d'une égale valeur. Quatre domestiques les accompagnaient, tous valeureux et bien armés avec l'ordre de sortir de l'endroit où ils se trouvaient s'ils voyaient plus d'une personne. Le duc s'en alla au lieu qu'on lui avait fixé à minuit. Voici qu'arrive sur la marchepied du carrosse, une femme enveloppée d'une cape ; elle demanda au duc s'il la reconnaissait, le duc lui répondit que non. Elle lui répondit qu'elle était Dona Ana Saraiva, et que le duc l'avait vue et lui avait souvent parlé bien des années avant ; le duc lui dit de monter dans le carrosse, ils devaient pousser jusqu'à Cotovia, c'était un endroit plus solitaire.

"Dona Ana de Saraiva lui dit qu'elle voulait lui expliquer pour quelle raison une petite fille qui se trouvait chez le comte de Castelo Melhor n'était pas la fille de Sa Majesté, bien qu'on la traitât comme telle. Le duc lui demanda comment elle le savait, elle lui a raconté toute l'histoire, elle lui dit que, alors qu'il habitait dans les appartements du Grand Armurier, Agostinho Nunes l'avait invitée à voir lancer un vaisseau à la mer ; et qu'elle avait vu là une jeune fille qui présentait bien, pâle, les cheveux coupés ; elle lui a posé quelques questions pour savoir qui elle était, et comment elle vivait, elle lui a répondu qu'elle devait la couleur blême de son visage à sa douleur, et que ses cheveux avaient été coupés de la main

[1] Monastère où s'était retirée Dona Maria de Savoie.

de Sa Majesté. Dona Ana, qui savait y faire, interrogea la jeune fille jusqu'à ce qu'elle lui confiât ses malheurs, et lui dît qu'elle s'appelait Catarina Arrais ; et que, courtisée par son cousin, Manuel Arrais, à Coimbra, elle était venue à Lisbonne dans l'intention de l'épouser ; et qu'alors qu'elle demeurait dans un appartement avec son dit cousin, Agostinho Nunes et Henrique Henriques sont allés l'enlever un soir, et l'ont amenée au palais, et qu'elle a passé la nuit dans la chambre du roi ; que son cousin était mort de chagrin à Coimbra, qu'elle était allée chez Agostinho Nunes, chez qui elle se trouvait, et qu'elle avait été obligée de dire quand elle donnerait le jour à son enfant, que celle-ci était la fille de Sa Majesté ; et là-dessus, on avait eu avec elle un comportement on ne peut plus tyrannique, le roi allant jusqu'à lui couper les cheveux. Dona Ana Saraiva a dit aussi que Dona Catarina était religieuse à Santa Ana, qu'elle lui avait parlé, et qu'elle était résolue à se venger, en révélant la vérité. Le duc a fait venir Agostinho Nunes, lesquel a été interrogé en présence de Duarte Ribeiro et a dit la vérité. Le duc a décidé de donner à un huissier, Aurelio de Miranda, l'ordre de se rendre au Campo de Santa Ana, près de l'église, et d'y attendre ses instructions ; celui-ci, laissant Augusto Nunes dans son carrosse, a fait demander à la mère supérieure de bien vouloir lui accorder un entretien ; quand elle est arrivée, il lui a dit qu'il devait parler à Catarina Arrais, et l'a priée de la faire venir à la grille. Ce qu'elle a fait. La religieuse est apparue. Le duc lui a dit qu'il ne venait pas lui enlever ses subsides, mais qu'il entendait les lui conserver ; il savait ce qui s'était réellement passé ; il importait vraiment qu'elle fît une déposition officielle, il demanderait à la reine l'autorisation, pour elle, de la faire. Aurelio de Miranda est alors venu ; Dona Catarina a dit ce qui s'était passé, avant de signer. Ce point éclairci, Dona Luiza fut retirée, par le corrégidor de la Cour, de chez le comte de Castelo Melhor, et l'infant lui a donné une pension. Cet obstacle une fois levé, l'affaire du divorce a été menée jusqu'à son issue, etc."

Jusqu'ici, la fantaisie du chroniqueur, nouant quelques détails vraisemblables à d'autres tout à fait irrationnels, quel besoin éprouvait Dona Ana Tavares de révéler ce mystère à pas d'heures, sur les escaliers du Loreto ? Qui lui faisait peur, si elle avait de son côté la reine, l'infant, le duc, Agostino Nunes et tous ceux qui avaient servi d'entremetteurs au roi emprisonné ? Qui a eu la sotte naïveté d'admettre que la première fois qu'elle a vu Dona Ana, Dona Catarina lui a confié les détails les plus dégradants de sa vie ? Et le fait que le roi lui ait coupé les tresses de sa propre main, parce qu'elle refusait de le reconnaître comme le père de l'enfant à naître ? Il est clair que les personnages de ce drame ténébreux plein de cruautés et de débauches étaient plus convaincants dans leur rôle de bourreau que dans celui de romancier.

Ce qui est sûr, c'est que sœur Catarina accueillit sa fille et voulut, suivant la volonté de celui qui lui assurait une pension, qu'elle fût

religieuse. Un amour infantile était pourtant né, chez l'important ministre de Afonso VI, entre elle et Dom Pedro de Melo e Alencastre, un gentilhomme de premier plan, apparenté aux Castelo Melhor. Malgré ses quartiers, ce garçon regardait timidement la fille du roi ; mais, quand un abus de pouvoir avait placé Dona Luiza à un rang plus modeste, le terrain s'aplanit au point de lui permettre de la courtiser plus franchement.

Leurs relations amoureuses se resserrèrent — d'autant plus que les monastères dégénérés de ce temps les rendaient plus aisées — en se maintenant, quoi qu'il en fût, au plus haut degré de la respectabilité. Dom Pedro de Melo e Alencastre épousa Dona Luiza de Portugal, et ils vécurent dans une ferme du Ribatejo, presque un exil imposé par l'infant contrarié. Ils eurent un certain nombre d'enfants, tous mâles, et l'un d'eux, Dom Prior de Guimarães, qui entretenait une liaison avec une dame de la cour de fort bonne extrace, reconnut comme sa fille Dona Maria de Portugal qui épousa Marco Franchiosi, fils d'un comte milanais qui avait servi dans l'armée à la fin du règne de Dom Pedro II. Nous avons ensuite la petite-fille de Dona Luiza, Dona Maria Isabel Franchiosi de Melo e Portugal e Alencastre, une dame de la cour de la reine Marianne d'Autriche, accueillie par notre souveraine qui l'avait prise en pitié en raison de l'extrême pauvreté dans laquelle l'avait laissée son père, un homme délabré par la vie qu'il menait.

Alors est apparu à Lisbonne un très riche provincial de Pinhel, du nom de Salvador da Costa Fagundes, que Dom João V fit Grand Écuyer, en lui donnant l'Habit du Christ, le titre de gentilhomme avant de le nommer sergent en chef de sa terre.[1]

---

[1] À la marge du livre généalogique dont je transcris ce lignage, on trouve cette curieuse note :"Salvador Fagundes était un personnage ordinaire de Pinhel, qui vendait des bas. Il effectuait ce travail quand il fut aperçu par le père Francisco Xavier da Mesquita Pimentel, frère lai, qui me l'a dit au mois de février 1775. Et il dit que cela faisait soixante-dix ans qu'il l'avait vu vendre les dits bas. D'autres me disent qu'il avait été peintre ; en tout cas, ça a toujours été un homme du commun. Une fois enrichi, il paya cependant un régiment, et ajouta un tel capital, qu'il en fut fort estimé. Il proposa de fortes sommes à un général venu de Castille participer aux guerres portugaises ; et quand celui-ci s'est retiré en Espagne, il lui a proposé d'envoyer de toutes parts tout l'argent qu'il voudrait, et sous la forme qui lui conviendrait ; jugeant à la fin que ce devait être une façon de se faire valoir, le général finit par dire à l'un des émissaires qu'il voulait 50.000 cruzados ; on les lui donna tout de suite, il ne les accepta pas ; il fut très reconnaissant de voir que c'était une offre sincère, et il écrivit au roi du Portugal pour lui faire part de tout cela, en lui demandant de récompenser cet homme qui s'était montré si prévenant, João Pinto Ribeiro de Castro Vella m'a dit que le dit Fagundes avait réuni un capital important, quand il avait été munitionnaire et payeur en temps de guerre ; et que soupçonnant que le gouverneur voulait l'attaquer pour les grosses sommes qu'il avait dérobées, il était allé lui parler, et comme le gouverneur ne voulait pas le recevoir, Fagundes avait simulé un malaise ou un accident, laissant une canne qu'il avait avec lui. Un domestique du gouverneur la prit, la trouvant bien lourde, et l'apporta au gouverneur, qui, surpris de son poids, l'examina et la trouva pleine de pièces, à la hauteur de 6.400 réis, dont il s'accommoda, etc."

Il se présenterait aujourd'hui d'autres Fagundes avec de telles cannes, on les apporterait... après les avoir vidées.

Touché par la beauté et les origines de la dame d'honneur de la reine, ce Salvador Fagundes épousa Dona Maria Isabel, l'arrière-petite-fille de Dona Luiza de Portugal. Ils eurent quatre enfants : l'un d'eux leur a succédé dans la maison, deux d'entre eux ont professé à la Santa Cruz de Coimbra, et enfin une fille qui s'est appelée Dona Maria Escoslatica Pulcheria Fagundes de Alencastre Portugal.

Cette fille qui vivait à la Cour chez ses parents a aimé un officier français du nom de Hilaire Lescœure Rolem (*Rolin* ?) avec lequel elle s'est enfuie à Azeitão, en emmenant une petite fille née à Lisbonne. Ils vécurent clandestinement à Azeitão un an et demi dans une ferme que le Français y avait acheté. Découvert et poursuivi par la justice, l'officier fut assassiné, alors qu'il résistait, et Dona Maria reconduite chez ses parents, après avoir confié à un boulanger d'Azeitão sa fille qui s'appelait Mariana Joaquina.

Dona Maria fut forcée par son frère à épouser au fond du Minho le représentant d'une très ancienne maison, dont j'omets de citer le nom par respect pour ses descendants.

Restée veuve en 1816, elle se rendit à Lisbonne et chargea un de ses filleuls, officier de marine, d'aller voir Mariana à Azeitão, et de la convaincre de le suivre à Lisbonne, s'il avait la chance de la trouver.

L'officier trouva la fille de sa marraine qui s'épuisait au travail dans la masure du meunier. Il fut facile de la convaincre de l'accompagner.

Dona Mariana Elisa allait alors sur ses treize ans. Elle était aussi belle que Dieu pouvait la faire. Sa mère anoblit sa naissance par ses larmes, et la remit aux soins d'une Française cultivée du nom de Madame Chapsal.

La mère resta avec sa fille quelques mois, lui fit donation de la ferme d'Azeitão revendiquée par des propriétaires illégitimes, l'établit en lui laissant d'abondantes ressources, et retourna dans sa province où elle avait des enfants en bas âge.

Je ne sais si cette dame est revenue à Lisbonne de cette année-là à 1819, celle de sa mort, après avoir demandé à un avoué, Ferraz, son hôte à ce moment-là à Ponte de Lima, de remettre à Mariana son coffre à bijoux, car elle ne pouvait lui laisser aucun autre héritage. En lui remettant les bijoux, Ferraz se laissa prendre à ce point par la beauté de l'orpheline, qu'il ne fut plus à même de se libérer de cette fascination. Par malheur, l'avoué avait un rival en la personne d'un aimable cadet de cavalerie, du nom d'Antonio Sicard.

Un combat s'engagea entre les deux prétendants à coups de haines étouffées qui conduisirent Sicard, devenu sous-lieutenant de cavalerie, à la suite d'une dénonciation calomnieuse de Ferraz, à la tour de São Julião où il est mort.

On peut toutefois présumer que Dona Mariana s'était prononcée dans ce litige en faveur du cadet si clairement et sans aucun appel qu'elle s'affichait en public aux bras du jeune homme svelte.

Un nombre suffisant de traditions s'est également entendu pour confirmer que le conseiller Ferraz, un homme opiniâtre et riche, avait exercé une emprise comparable sur le cœur de Mariana moyennant des libéralités parmi lesquelles on pouvait surtout retenir l'hôtel particulier et le carrosse.

Que Dona Mariana de Portugal ait voulu plus tard légitimer un fils pour recueillir une partie de l'héritage du magistrat, c'est un fait incontestable, si l'on en croit le serment du prieur de São Nicolau, mais cet enfant n'affecte pas la réputation de la petite-fille au cinquième degré d'Afonso VI. C'était un enfant présomptif. L'opinion publique traîne dans la boue les mères des enfants naturels ; pas celles des enfants présomptifs. On outrage la nature, on respecte l'artifice.

Dona Mariana de Portugal vivait hors les murs, quand Dom Miguel la vit. Son aïeule au sixième degré, Dona Catarina Arrais, avait soufflé la même flamme dans la poitrine de Dom Afonso VI. Mais, vue la douceur des mœurs de ce siècle, son royal soupirant ne la tondit pas, il préféra lui baiser les tresses, derrière lesquelles il se laissa emprisonner. La rumeur ne prétend pas que Mariana ait eu honte de sa future maternité, à l'instar de la religieuse de Santa Ana, comme le prétend le duc de Cadaval qui l'a calomniée. Bien au contraire, elle adorait le prince, et le sentait dans son âme et dans son sang quand l'enfant palpitait dans son ventre.

Le colonel José Joaquim do Cabo Pinto atteste, dans la brochure rééditée par Victor Hugo Alves, que Dona Mariana allait voir Dom Miguel tous les deux jours. Cela ne me semble pas exact. J'aurais tendance à croire qu'elle allait le voir tous les jours. Quant à l'espionnage que lui impute ce cochon de commandeur d'Avis dans un style de salle de garde, c'est une calomnie qui frise la sottise. Les espions absolutistes n'avaient pas directement affaire au roi ; ils commençaient par l'alcade Miguel, et leur influence atteignait les sommets quand ils se hissaient jusqu'à l'intendant général de la police.

Dona Mariana s'est appauvrie en entretenant des relations intimes avec le roi. Pour tenir son rang, avec carrosse, livrée, une apparente aisance, elle a vendu les bijoux de sa mère après avoir épuisé le pécule qu'elle avait amassé dans les coffres du conseiller. Elle a montré une âme indépendante, fort éloignée d'un vil esprit de lucre, quand son cœur a pris le pas en étouffant les bas sentiments que l'obstination du conseiller avait insinués dans une âme éduquée selon des principes plébéiens. Un grand amour avec la splendeur réverbérée d'une couronne royale, devait constituer un second baptême pour la cœur d'une fille de royale ascendance.

À la fin de la guerre, l'infant exilé, Dona Maria se retrouvait pauvre, et avait une fille. Le conseiller Ferraz revint la trouver en tant qu'ami, que protecteur, comme un vieillard nourrissant une passion invétérée, exacerbée à présent par le relief qu'avait donné l'amour de Dom Miguel à

la beauté de Dona Mariana. S'il faut avouer que cette dame sans ressource a accepté la protection du magistrat pour l'amour de sa fille et l'aversion que lui inspirait la pénurie, confessons ce délit sans baisser la voix, votre sensibilité bien connue, cher lecteur, le lui pardonnera en silence.

Le descendante de Dona Catarina Arrais se remit à rouler carrosse, à prendre des laquais ; mais en 1838, le conseiller, ce Merlin touché par Cupidon, emporta dans l'enfer des conseillers la lampe miraculeuse qui versait un prodigieux flot d'or tout autour de Mariana.

La mère de Maria José recourut à l'expédient de l'hôtellerie. Ce commerce lui permettait de pourvoir à l'éducation de sa fille, et de friser des pompes flétries, mais cependant incompatibles avec son état. Elle fit des dettes, et précipita sa chute sur la rampe de l'usure ; et l'on peut présumer que l'usurier dont la fille a hérité, lui a ôté tout repère au point que sa conscience ne lui a pas permis pas de soutenir ce vol. Un exemple unique. L'insulte publiée en 1840, empoisonna la vie de ce rejet de Bragança. Les trois ans qu'elle a traînés auprès de sa fille, comme qui se tord et se déchire entre son amour de mère et l'obligation de mourir, constituèrent une amère expiation, une purification qui nous engage à respecter la mémoire de cette dame d'un sang si illustre. En 1842, Dona Mariana de Portugal devait avoir à peu près quarante ans, et vivait là, près de la place des Romulares, avec son hôtel encore assez luxueux pour recevoir dignement le prince de Lichnowsky.

Ce prince la vit, fut ébloui par ses charmes pourtant défraichis, et apprit alors que la jolie jeune fille qu'il voyait était la fille du prince proscrit. Dans ses Souvenirs de l'année 1842, il a écrit : *J'ai été reçu rue de… dans un hôtel*[1]*… la maîtresse de maison une* ci-devant *belle femme qui présentait encore les vestiges classiques de charmes enfuis, a entretenu autrefois de tendres relations avec Dom Miguel. Il se trouve même des gens assez impertinents pour aller jusqu'à affirmer qu'il existe des preuves vivantes de cette royale prédilection*[2].

Elle essuya quelques mois de plus une vie affligeante, l'infortune qui vidait jour après jour sa garde-robe et ses bahuts. Il n'est pas besoin de broder des phrases lugubres qui laissent transparaître les déchirements qui l'ont menée au suicide.

Il suffit de deux mots : la honte, la pauvreté. La honte que lui inspiraient les opprobres de cette brochure, sans que personne la défendît. La pauvreté qui explique que ses protecteurs l'aient lâchée, et que l'offense soit restée impunie.

Elle est morte, elle a trouvé le repos.

---

[1] Je ne comprends pas les scrupules traducteur, qui a omis le nom de la propriétaire de l'hôtel.

[2] *Portugal. Souvenirs de l'année 1842* — pag.18.

XVI
RÉSURRECTION D'UNE ÂME

Nec sine premio virtutes.
Il n'y a pas de vertu qui ne soit récompensée.
BOÈCE - *De la Consolation de la Philosophie* - Livre IV

QUAND ON LUI EUT APPRIS ce qui avait provoqué la maladie psychologique de la comtesse, la Faculté leur conseilla de voyager pour distraire son esprit. Le caractère intermittent des accès de larmes et les paroles décousues dans un délire sans fièvre permettaient d'établir que sa raison était affectée. Elle s'acharnait à prouver à son mari que les insultes dont on couvrait la sépulture de sa mère étaient des calomnies. Le comte s'employait à la convaincre qu'il en était parfaitement persuadé ; mais elle revenait sur la même preuve, elle se réveillait après s'être assoupie un instant.

Dès que la comtesse, méconnaissable, eut repris des forces, et cédé aux tendres prières de son mari, on eut vite fait de régler tous les préparatifs du voyage.

Damião Ravasco fut chargé de s'occuper de la maison et des affaires du comte. Le mulâtre fut ravi qu'on le dispensât de les accompagner, sans rien laisser filtrer de ce qui le retenait à Lisbonne. Il n'espérait qu'une chose : découvrir celui qui avait publié ce pamphlet, bien qu'il jugeât en son for intérieur que ce devait être un des deux hommes qu'il avait corrigés. Cristovão Tavares lui avait pourtant dit qu'il soupçonnait fort un certain Victor Hugo. Le mulâtre souhaitait vraiment qu'on le lui désignât, afin de ne pas avoir à le chercher longtemps, si le diable un jour le trahissait. Il arriva en effet à le voir à la porte du *Marrare* du Chiado. Il l'observa, l'air de rien, et se dit "Ce doit être lui !" Entre-temps, les lettres arrivées de plusieurs lieux de séjour en Europe ne donnaient aucun espoir que la comtesse pût se rétablir. L'idée fixe qu'elle avait de justifier sa mère résistait aux distractions, aux prières, aux caresses, et à la thérapeutique des bains froids en Allemagne.

À l'automne de l'année 1860, ils arrivèrent à Baden, en espérant un effet salutaire de ses eaux. La comtesse fut prise de frénésie, elle rit, pleura, battit des mains, embrassa son mari, donna un baiser à son amie Ernestina, et s'exclama dans un fiévreux vertige :

– Je vais voir mon père !... Tu vas le voir, Raul !... Tu verras ce qu'il va te dire sur ma mère !... Tu verras que tout ça, c'est des calomnies !...

Mais le comte craignait que l'infant doutât de la santé mentale d'une dame qui viendrait à sa rencontre et l'appellerait son père, sans avoir été préalablement prévenu d'une telle présentation. Son enthousiasme contenu par des considérations sur l'étiquette à respecter quand on

s'adresse à des princes, le comte parla à un prêtre de la petite suite de l'infant, et se renseigna sur la façon de préparer le prince à se faire saluer par une dame portugaise, la comtesse de Baldaque.

Le prince manifesta joyeusement un vif désir de connaître l'épouse d'un gentilhomme à qui lui-même et les légitimistes portugais étaient redevables de services exceptionnels.

La respiration haletante de la comtesse inspirait quelques craintes, quand la voiture s'arrêta à la porte de l'infant.

Dom Miguel de Bragança s'avança sur le perron pour les recevoir.

Au moment où, avec une courtoisie empreinte de simplicité, le prince offrait sa main à la dame, elle s'agenouilla ; et prise de sanglots, suffoquant, elle couvrit de larmes et de baisers la main qui ne put se soustraire à cet étrange transport.

– Madame ! s'exclamait l'infant, calmez-vous ! Je vous demande de vous lever...

Et il regardait le comte, comme pour lui demander pourquoi cette dame se mettait dans un tel état.

Le comte, les yeux baignés de larmes, lui dit :

– Votre Majesté comprendra que ma femme soit à ce point bouleversée, quand elle saura qu'elle est Maria José de Portugal, fille de Dona Mariana...

– Ah ! s'écria l'infant... Je vois... Je comprends...

Et, au prix d'un grand effort, il se pencha pour la soulever dans ses bras, il l'embrassa, lui baisa le front, effleura ses tempes, et murmura :

– Je l'ai vue toute petite... Elle avait six mois...

Et, lui prenant le bras, il l'amena à son salon, l'assit sur une ottomane, à côté de lui, lui enlaça la taille, et lui dit, presque à l'oreille :

– Votre mère... est morte ?

– Il y a des années... balbutia la comtesse.

– Pourquoi ne m'écriviez-vous pas quand vous m'envoyiez... reprit-il après un long silence.

Dona Maria le coupa :

– Oh ! Je vous prie de ne pas vous en souvenir... Votre Majesté...

– De ne pas m'en souvenir ?... Je n'oublie que les ingrats... ma fille !

Puis, se tournant ver le comte :

– Asseyez-vous, Monsieur... Comment s'appelle votre mari ? demanda-t-il à la comtesse.

– Raul, répondit-elle.

– Asseyez-vous, Monsieur Raul... Je sais que vous êtes Brésilien... Je vous remercie pour cette bonne heure de ma vie, poursuivit-il en prenant la main de Maria entre les siennes. Je ne sais que dire !... Elle est ici... cette enfant que je voyais comme un ange au loin, dans ma vie... un point blanc et lumineux du passé... un rêve !...

Dom Miguel tourna ses yeux tristes vers l'horizon bleu que découpaient les montagnes. Quelle image ! Quels regrets ! Quelle obscurité dans cette âme, purifiée dans des flots de larmes, dans la fournaise de l'indigence, dans le creuset ardent du désespoir !

Fasciné par l'aspect respectable et triste de ces cheveux blancs givrés par vingt-huit hivers, le comte l'écoutait avec autant d'admiration qu'au Portugal l'opinion de la plèbe des lettres soulignait l'ignorance du prince. Dom Miguel interrogeait tantôt le comte, tantôt sa fille sur les affaires et les personnes de sa patrie, ignorant délibérément la politique, sa curiosité douloureuse insistait sur des détails de certains endroits, dorés par le soleil de son enfance, émaillés de couleurs indélébiles par l'archange de la saudade, qui nous suit de loin avant de nous remettre à l'archange de la mort.

Quand un domestique entra au salon en annonçant que la reine s'était retirée après avoir pris son bain, l'infant dit au comte :

– Mon épouse va vouloir vous saluer dans une occasion plus propice.

La comtesse se leva, s'agenouilla à côté de son époux, ils baisèrent les mains du prince, qui donna le bras à la dame avant de l'aider à monter sur le marchepied de la voiture.

À partir de cette heure, une nouvelle lumière rayonna dans l'esprit de la comtesse. Les larmes d'un enthousiasme filial diluèrent la tache noire qui lui obscurcissait par moments la raison. Si ces crépuscules obscurs en son âme étaient dus au fait qu'elle se croyait dégradée par la calomnie aux yeux de son mari, la guérison a été provoquée par l'exaltation qu'avait suscitée en elle la considération manifestée par son père en présence du comte. C'était le seul moyen : aucune autre ancre n'eût sauvé cet esprit du golfe ténébreux où il était plongé. La blessure avait écorché l'orgueil de la descendante d'Afonso VI par sa mère et par son père.

Le comte demeura en ces lieux jusqu'à ce que Dom Miguel se retirât à Heubach. Puis, il resta en Allemagne. Durant un an, ils ont été rares, les jours où les deux familles ne se sont pas vues. Le bonheur de Maria José, c'était le ciel, comme en ce monde la vertu le trouve rarement, dans la conscience, et dans les plaisirs inaltérables de la vie extérieure.

Devinant le sens des silences discrets de son épouse, le comte dit qu'il ne rentrerait plus jamais au Portugal. Il conçut donc le projet de rester deux ans en Europe avant de revenir au Brésil, où le rappelaient les souvenirs de son enfance, comme quelqu'un qui voudrait continuer à y éprouver les douceurs de la vie d'adulte en attendant la tranquillité de la vieillesse.

Dans ce but il donna l'ordre à son avoué, et surtout à Damião Ravasco de vendre tous ses avoirs à Lisbonne, et il pria son loyal ami de venir le rejoindre à Marseille, en amenant avec lui Cristovão Tavares et toute la famille de l'heureux vieillard.

Alors que Damião, vivement contrarié d'avoir à quitter le Portugal sans venger le comte, suivait les instructions qu'on lui avait données, il fut tout à coup saisi par une nouvelle dont il a pensé, d'après ce qu'il a lui-même soutenu, mourir de plaisir.

Cristovão Tavares lui a montré une gazette libérale dont le chroniqueur, s'en prenant violemment au rédacteur d'une autre gazette, écrivait ces gracieusetés :

"... Quelle est cette vermine qui nous parle de moralité, de rigueur, de fermeté dans les principes, de dignité journalistique ? Quel est ce galopin, ce frondeur des synagogues d'Alfama, qui nous envoie sa pierre sans craindre le ricochet qui va lui imprimer sur le front son stigmate infamant, là où la loi ne permet plus d'inscrire le mot VOLEUR au fer rouge ? Qui est, d'où est venu ce Victor José Alves qui a gravé sur son nom plébéien celui de «Hugo» si honoré au monde ? Qui lui a dit que là où il y avait un *Alves*, en souvenir d'un certain *Diogo*, il fallait ajouter, en guise de sobriquet, le nom du premier poète de l'Univers ?

" Victor Hugo ! En personne, le fils de l'aubergiste, qui possède encore, en guise de blason familial, derrière sa porte, le gourdin de son mari, lequel a voulu négocier sur le dos des Septembristes, comme avec le cuir des vaches, par où il s'est élevé en empruntant le trépied de son père !

" Victor Hugo ! L'homme qui a engagé une certaine gantière à donner quelque trois contos de réis, que cet *escroc* a dilapidé dans des beignets de crevettes et ses orgies dans les bordels !

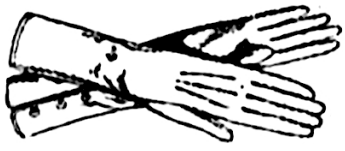
" Victor Hugo ! l'homme qui préfaçait ensuite un ramassis d'ignobles calomnies qui avaient tué la mère de la gantière dépouillée, avant de pousser au bord du sépulcre moral la raison d'une comtesse qui se trouve aujourd'hui loin de sa patrie avec son honorable mari !

" C'est lui, Victor Hugo, qui après tant de canailleries, où il a tantôt frôlé le comble de l'infamie, tantôt celui du ridicule, occupe aujourd'hui un poste de confiance, un bureau dans un ministère, et accroche au revers de son veston, qui devrait être la blouse d'un forçat, deux décorations, une qui lui accorde le titre de fidalgo, l'autre qui confirme ses mérites dans le domaine de la littérature ! Lui qui..."

Damião Ravasco jeta le journal et se jeta dans les bras de Tavares en criant :

– C'est mon homme ! Si on lui met la main dessus, je lui arrache le foie par la bouche !

Il semblait faire jaillir des flots de braise par la forge enflammée de ses yeux.



CONCLUSION

On immole un porc à la terre.
HORACE - *Épitres* - I, Liv.II

DANS LA STATION des fiacres qui parcourent la ville basse, les cochers notèrent l'arrivée d'un mulâtre qu'ils avaient vu dresser les superbes équipages du comte de Baldaque, ou apprivoiser les poulains récalcitrants et ombrageux avec la dextérité d'un écuyer chevronné. On le prenait pour le majordome du millionnaire ; mais, quand on l'a vu sur la place, conduisant une voiture avec un numéro, on lui a directement demandé s'il avait abandonné le service du comte. Il répondit :

– Le comte est parti pour la France, et moi, je me trouve bien ici, j'ai utilisé ma solde au règlement de cet équipage, et je gagne ma vie avec.

Les services de Damião étaient particulièrement appréciés par les jeunes gens du Chiado. Le mulâtre était déjà connu de ces petits muguets qui sont la version génialement portugaise de la *jeunesse dorée* d'ailleurs. Les jours de corrida, il avait de la chance, celui qui arrivait à l'engager la veille.

Victor Hugo quittait rarement sa maison, ruelle do Estevão Galhardo, où il était retourné après s'être réconcilié avec sa mère, presque à sec, sans voir le mulâtre qui lui offrait ses services.

Un jour, il monta dans la voiture et dit :

– Aux chambres !

La voiture s'envola. En mettant pied à terre, Victor dit :

– Ça, ça s'appelle avancer, mon gars ! Comment t'appelles-tu. ?

– Le Mulâtre.

– Mais quel est ton nom ?

– Mulâtre.

– Mulâtre, ce n'est pas un nom, c'est une couleur. Tu dois être Simon, ou André ou Belchior.

– Je suis mulâtre.

– Soit, répondit en souriant le commandeur de la Conçeição, veux-tu m'emmener, mulâtre, demain à Cascais ?

– C'est loin, patron. Il fait très chaud. Je vais épuiser mes chevaux à la rage du soleil ; et je ne sais pas avancer au pas. C'est comme ça ! Vous voyez bien , Votre Excellence... Je n'épargne pas mes bêtes...

– Allons-y donc de nuit, tu veux bien ?

– De nuit ? À quelle heure ?

– À trois heures.

– Il fait jour.

– À deux, ça te va ?

– Parfaitement. Nous y arriverons à sept.[1]
– Sais-tu où j'habite ?
– Il me semble que oui… c'est…
– À l'Hôtel de la ruelle…
– Do Estevão ? Je sais… J'y serai à deux heures pile.
– Sans faute ? Parole ?
– De mulâtre. Vous voulez que j'attende ?
– Non, voilà pour la course…

Et il lui donna avec une noble bizarrerie, dix tostões. Damião les récupéra dans son gant de coton. Il remonta sur son coussin, prit la rue São Bento et laissa tomber les deux couronnes sur les genoux d'une mendiante aveugle.

À une heure du matin, Victor Hugo quitta le cercle, et chargea son révolver à six coups. Puis il se mit en paysan, complet indigo, gants jaunes, chapeau de paille, cravate à plusieurs pointes avec force fleurs et force papillons. Le miroir le flattait, quand il cachait ses dents, le vestibule infect de sa poitrine caverneuse, les défenses pourries du sanglier qui fouissait les profondeurs de son être.

Victor Hugo partait à Cascais à la recherche d'une Grecque qui avait mis en branle les galants entichés de ce genre de traînées. Las des amours péninsulaires, le poète Alves brûlait de savourer un amour grec, fleurant les brises du Bosphore, une chose qui lui procurerait au moins une fois les attraits morbides de l'Orient à la ruelle do Estevão Galhardo.

La Grecque, poursuivie par les chiens errants de Lisbonne qui se suspendaient à sa queue comme à celle d'une jument noire, s'était enfuie à Cascais, dans le but, entre autres, de traduire l'Alcoran à l'intention de l'un de ses catéchumènes. Victor Hugo allait retrouver la Grecque échappée d'un sérail de Byzance, prêt à se coiffer d'un turban, et à se faire mahométan, à restaurer la Grèce pour elle, à se ronger d'ennui à Missolonghi, et à déjeuner avec elle s'il pouvait.

À deux heures, la voiture tourna sur la chaussée, et s'arrêta. Au moment où son fils traversait le couloir, Dona Rozenda dit, de l'intérieur de son alcôve :
– Où vas-tu si tôt, Victor ?
– À Cascais.
– Que vas-tu faire à Cascais, mon gars ?!
– Respirer les brises de la mer.
– Une vraie bourrique ! murmura sa mère avant de s'endormir. La voiture partit à toute vitesse.

[1] Cinq heures pour faire un peu plus de trente kilomètres… Le vertigineux attelage de Damião est plus lent qu'une diligence… Il fait moins de huit kilomètres à l'heure. Il est vrai que la route qui longe la côte n'a été construite que sous Salazar. (NdT)

Aux environs de Paço d'Arcos, Victor demanda au cocher, à un moment où la voiture avançait vraiment au pas :

– À qui as-tu acheté ce bon attelage ?

– À la vente aux enchères du comte de Baldaque. Vous les connaissez, Monsieur ?

– Je connais le comte, pas les chevaux.

– Pourriez-vous me dire pourquoi le comte est parti ?

– Oui, il a épousé une aventurière…

– Qui vendait des gants…

– C'est ça…

– Et après ? reprit le mulâtre.

– L'opinion publique les tourna en ridicule, et ils se sont esbignés.

– Ah !… Comment on a fait pour les tourner en ridicule ?… Je crois que c'est avec une brochure qui j'ai entendu lire, où l'on disait quel diable de femme était la mère de cette comtesse…

– C'est ça…

– Et là, ça doit faire un mois, on m'a lu un journal où il était dit que la brochure avait été publiée par un certain Victor Hugo qui avait volé un gros tas de blé à cette fameuse gantière. L'on trouve de ces fripouilles ! Vous le connaissez, Monsieur ?

– Combien as-tu donné pour cet attelage ? demanda Victor, comme si la question avait été posée à un paon qui s'égosillait dans le bosquet des Palhas.

– Cinquante livres, répondit le mulâtre, bien plus délicat que son interlocuteur.

– Ce n'était pas cher.

– Tout le train du comte a été vendu au rabais. Un de ses domestiques, un compatriote, je veux dire un mulâtre, lui aussi, m'a dit que la comtesse avait quitté Lisbonne folle, à cause de cette brochure, publiée par le coquin qui l'a volée. Vous pouvez voir le gredin que c'était ! Le mulâtre a le diable au corps, il m'a dit qu'il ne s'en ira pas du Portugal avant de couper la tête à ce fameux Victor Hugo !

– Qui, le noir ? demanda le commandeur en souriant.

– Oui, le noir…

– Ce doit être celui qui donnait des coups de poing aux courtisans de la gantière…

– C'est probable…

– Eh bien, si tu le vois, dis-lui que ce fameux Victor Hugo ne se laissera couper la tête qu'après avoir mis six balles dans celle de celui qui voudra la lui couper.

– Le bonhomme aurait-il du cœur au ventre ?

– Il en a, crois-moi.

– Je n'en doute pas ; mais son courage ne l'empêche pas d'être un voleur ; et un scélérat qui a volé la joie et la raison d'une dame qui ne lui a pas fait de mal, que je sache.

– Il avait ses raisons… Écoute, ne laisse pas les chevaux s'endormir… Pour l'instant, nous sommes à Oeiras…

– Il nous reste beaucoup de temps, patron… Connaissez-vous un raccourci qui nous fait gagner une bonne lieue ?

– Non.

– Quand nous arriverons à la ferme du marquis, je vous le montrerai.

Damião fouetta frénétiquement ses chevaux. C'était une vague de sang qui tournait comme un méandre de vitriol dans les circonvolutions de son cerveau. Les coups de fouet, c'était une façon de soulager cette congestion.

Quand ils furent arrivés à l'extrémité du mur, le mulâtre s'engagea dans un sentier étroit, pierreux, sans aucune couche de terre.

– Ce n'est pas la bonne direction ! dit Victor. Par où passes-tu, que diable !

– C'est le raccourci, répondit Ravasco.

– Épargnons-nous les raccourcis, maintenant, en pleine nuit !

– N'ayez pas peur, patron. N'avez-vous pas un révolver, disait-il en excitant son attelage.

– J'ai un révolver ; mais…

– Que craignez-vous alors ?

– Je n'ai pas peur des voleurs ; j'ai peur que tu ne démolisses la voiture ! Regarde : le chemin nous conduit là dans une brande sans issue. Tu ne vois pas ? Reviens en arrière, ahuri !

Damião Ravasco ne répondit pas. Il poussa furieusement les chevaux par à-coups jusqu'à ce qu'ils s'enfoncent sur un tertre hérissé d'agaves et creusé sur les bas-côtés glissants, sauta d'un coup de son coussin, tandis que les bêtes se cabraient en gravissant la pente.

Ce bond soudain, après l'acharnement que mettait le cocher à fouetter ses chevaux pour les pousser dans ce ravin, inspira à Victor Hugo le soupçon qu'il risquait d'être volé par le mulâtre. Il avait instinctivement sorti son révolver, quand le cocher sauta. Et au cours de la lutte où Damião, en attaquant la voiture, l'agrippait à travers les rideaux goudronnés, Victor lui tira une balle au visage, et une seconde dans le dossier de son siège, parce que son poignet craqua et se retourna sous la main du mulâtre comme si les os se détachaient des ligaments tordus par une tenaille.

Dans le même mouvement Damião lui enfonça les serres de sa main gauche dans le cou, et le tira dehors.

En se débattant pour éviter les rayons de la roue, Victor beuglait en appelant au secours, tout en luttant pour arracher sa main encore armée

à la pince qui lui désarticulait le poignet.

Le mulâtre lui appuya son genou sur le ventre, et lui dit d'une voix rauque, qui s'enflait sous l'effet de la colère.

– Tu sauras qui je suis, ignoble voleur ! Je suis le noir du comte de Baldaque. Tire-moi six balles dans la tête avant que je coupe la tienne. J'en ai déjà reçu une au visage ; si j'en meurs, je te pardonne.

Ces derniers mots, il les vociféra dans un âpre glapissement, et, dans le même mouvement, il saisit le couteau espagnol déjà ouvert entre la manche de son veston et son bras, et le lui planta dans la gorge.

L'homme qui avait insulté la comtesse de Baldaque n'était plus qu'un cadavre ; mais le lion n'avait pas enlevé ses griffes de la chair du tigre mort.

Sa colère s'accroissait à mesure que se ravivait la douleur atroce qui lui mettait le visage en sang. Il leva la main vers son œil droit, et la retira couverte de sang et d'humeurs. Il craignit de mourir, et cette peur lui donnait des vertiges et une rage démoniaque, chaque fois qu'un jet de sang lui brouillait la vue.

Sa vengeance n'eût pas franchi les bornes de la cruauté, si Victor ne l'avait pas blessé mortellement, comme il le supposait. Il empoigna les cheveux du cadavre, et fit, à coups redoublés le tour de son cou jusqu'à ce qu'il le lui eût tranché. Il jeta la tête dans la voiture, et laissa le reste par terre dans une flaque de sang.

Avant le lever du soleil, la voiture et les chevaux se trouvaient dans l'écurie du comte.

La tête de Victor Hugo, fut, plongée dans l'alcool, conservée à l'intérieur d'un récipient noir. Et Damião Ravasco confié aux bons soins de Cristovão Tavares et d'un chirurgien, endura la douloureuse extraction de son œil droit et des esquilles de l'orbite correspondante.

Ah ! Il ne pourrait plus voir la tête de Victor Hugo José Alves que d'un œil !

Vous devez parfaitement vous souvenir, cher lecteur lisboète, de la découverte d'un cadavre décapité dans le sentier das Cobras). L'on commença par dire que c'était une victime des vengeances clandestines des *carbonari*. Quelqu'un pensa qu'il s'agissait de l'administrateur du conseil d'Oeiras, qui se trouvait sain et sauf, et se portait on ne peut mieux à Cascais où il courtisait une Grecque. D'autres, plus sensés, demandaient la tête de ce particulier pour se faire une opinion sur son identité. L'on finit par apprendre qui c'était, à cause de lettres d'amour que l'on a trouvé dans ses poches, adressées à *Victor Hugo* ; l'on ne manqua pas de supposer que l'auteur de *Napoléon le petit* était venu incognito à Lisbonne et que l'empereur des Français l'avait fait assassiner, décapiter, *etc, etc*. Ce qui est sûr, c'est que lorsque l'on a dit que le décapité était Victor, le fils de l'Alves qui travaillait le cuir, beaucoup de gens ont brutalement répondu : *C'est bien fait*.

Sa blessure une fois soignée, mais l'œil était perdu, le bord inférieur de l'orbite entamé, après avoir liquidé l'équipage de ce glorieux homicide, Damião Ravasco prit la mer en compagnie de l'officier royaliste, de ses filles et de ses petits-enfants. Selon l'itinéraire que leur avait prescrit le comte, ils devaient se rendre à Marseille. Ils prirent la direction de l'Hôtel des Empereurs, rue de la Canebière. Ils entrèrent ensemble dans le salon privatif du comte. Damião marchait devant, il portait sous son bras une caisse en étain avec un anneau de chaque côté. Quand il se trouva en face du comte et de la comtesse, tous les deux poussèrent un cri, effarés qu'ils étaient de voir si changé le visage de Ravasco :

– Comme te voilà fait ! hurla le comte, tu as perdu un œil, Damião ?

– Et quelle profonde cicatrice il a au visage ! dit la comtesse.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? reprit son frère.

– Cet œil qui me manque, répondit Ravasco en posant la caisse sur une table, cet œil qui me manque, c'est un individu nommé Victor Hugo José Alves qui me l'a fait perdre.

– Pourquoi, mon Dieu ? dit la comtesse.

– Est-ce possible !? s'exclama le comte. Et tu...

– J'ai toujours entendu dire par mon professeur de latin "Œil pour œil, dent pour dent", répondit Ravasco. Mais, à vrai dire, cette loi ne me convient pas. Qui m'enlève un œil doit en perdra au moins deux.

Ce que disant, il ouvrait la caisse en étain. La comtesse était prise de tremblements convulsifs. Le comte le dévisageait, stupéfait. L'ex-brigadier, ses filles et ses petits enfants se regroupaient autour de la comtesse. Et Damião continua :

– Je n'avais pas de temps à perdre, et il n'y avait pas de meilleure occasion d'enlever deux yeux à l'individu qui m'en avait fait perdre un, j'ai trouvé que le plus simple et le plus sûr, ce serait de lui couper la tête. La voici ! Voyez si vous la reconnaissez, dit le mulâtre en montrant cette tragique tête, plongée dans de l'esprit de vin, au fond du grand récipient qu'il tira de la caisse.

La comtesse semblait s'évanouir dans les bras de son mari, en s'exclamant, prise d'une effrayante angoisse :

– Jésus ! Quelle horreur ! Quel acte de barbarie !...

– Une horreur, oui, ma fille ! dit le comte, mais un acte de barbarie... N'incrimine pas Damião sans l'écouter.

S'approchant de la comtesse, Ravasco lui parla sereinement :

– J'ai peu de choses à dire pour ma défense, Madame la Comtesse. Une brochure est sortie à Lisbonne, dans laquelle on disait que votre mère volait des boulangers dont elle était la maîtresse...

– Silence ! hurla le comte.

– Laissez le barbare se défendre, Monsieur le Comte ! reprit Damião. Il y avait une note dans cette brochure où l'on disait que le comte de

Baldaque avait épousé une aventurière. Si vous aviez épousé une femme perdue, je ne vous aurais pas vengé, j'aurais estimé que le châtiment était juste ; mais comme je sais que vous êtes une dame honnête, je me suis dit que je devais couper la tête d'où étaient sorties les insultes dont il vous a accablée ainsi que l'homme qui m'a appelé son frère. Je n'ai plus rien à dire. J'emporte cette tête pour lui donner une honorable sépulture dans les égouts de Marseille.

Et il sortit avec la caisse sous le bras. Dans le salon, le silence était sinistre et profond. Ce n'était pourtant pas la tête d'Holoferne ou de Pompée ! Les larmes coulaient en abondance sur le visage de Maria José.

Comme ces larmes, âme d'exception, devaient être bénies du souverain, de l'ineffable Esprit, dont la divinité si parfaite, scintille ; elle t'a éventé, dans ton berceau, de son souffle.

ÉPILOGUE

En cette année 1872, le comte et la comtesse de Baldaque voyagent en Orient avec leur fils aîné.

Officiellement reconnu comme le frère du comte, Damião Ravasco, vit dans le Ceará avec sa femme Dona Luiza Tavares, la benjamine du défunt ex-brigadier.

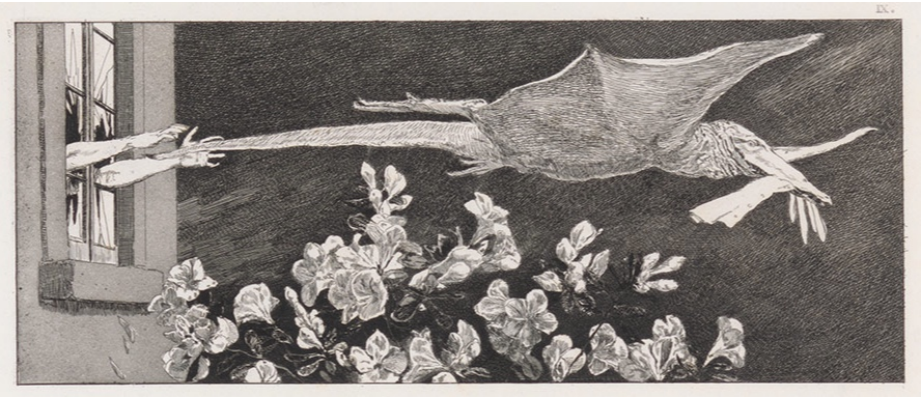
Ses autres filles, mise à part Ernestine qui accompagne la comtesse, se sont mariées et sont riches.

Les petits enfants du brigadier, diplômés de l'université de São Paulo, sont établis dans l'Empire Brésilien.

Dona Rozenda Picôa est institutrice royale à Porcalhota.

Adonnée au mysticisme, repentie, cherchant à se purifier par ses scrupules, Dona Eufémia se trouve au séminaire de Brancanes, chargée de laver le linge des jésuites.

Astreint aux lois de la transmigration, Victor Hugo José Alves a ressuscité dans le corps et dans l'âme de trois particuliers qui vont prospérer dans ce pays, s'ils ne rencontrent pas de mulâtres.



Max Klinger

René Biberfeld - 2021